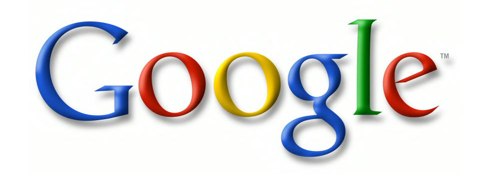
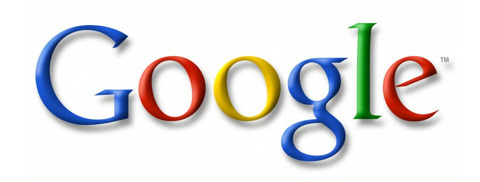








√ 1. No subject

NKI

Berchoux

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX

DE L'OPÉRA,

POËME EN VI CHANTS.



O Chute épouvantable et digne de mémoire !
Le Parterre aussitôt proclame la victoire.
Chant II.

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX DE L'OPÉRA,

PAR J. BERCHOUX,

DEUXIÈME ÉDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. VIII.

Extrait du décret *du 19 juillet 1793, concernant les contrefacteurs et débitants d'éditions contrefaites.*

Art. III. Les officiers de paix, juges de paix ou commissaires de police, seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des auteurs, compositeurs, peintres et dessinateurs, et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle ou par écrit des auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Les lois nous en garantissant la propriété exclusive, nous traduirons devant les Tribunaux les Contrefacteurs, Distributeurs ou Debitants d'Éditions contrefaites; et nous assurons à la personne qui nous les fera saisir, la moitié du dedommagement accordé par la loi.



PRÉFACE.

Il n'y a peut-être pas de nom plus connu en Europe que celui de Vestris, et cela n'est pas étonnant, d'après le goût de la danse et des ballets, qui y est universellement répandu. M. Vestris est en possession depuis trente ans de briller sur la scène lyrique ; et sa supériorité, qui n'a jamais *été* contestée pendant tout ce temps, lui a valu le titre de *dieu de la danse*, que son père lui avait donné le premier, comme on sait. Mais il faut croire que chaque siècle amènera un phénomène nouveau en ce genre, et qu'un dieu successivement en chassera un autre, jusqu'à l'infini. M. Duport a déjà laissé bien loin derrière lui un danseur qui semblait avoir touché à la perfection, et qu'on jugeait ne pouvoir être surpassé. On sent que ce phénomène n'a pu avoir lieu sans exciter beaucoup d'orages dans la carrière des amours-propres les plus chatouilleux : la chute d'un dieu s'en est suivie. Cet évènement important appartenait de droit à la poésie épique, et je me suis hâté de m'en emparer. On sent bien que j'ai usé amplement des droits du poète, qui sont d'inventer et de plier les évènements aux règles et

aux convenances; mais je déclare que je n'ai eu l'intention de blesser personne. Je rends justice aux talents supérieurs de M. Vestris, particulièrement dans la pantomime. On ne peut voir dans tout cet ouvrage qu'une plaisanterie, dirigée plutôt contre la danse que contre les danseurs, à qui on doit naturellement pardonner la grande importance d'un talent, au moyen duquel ils peuvent vivre aussi honorablement que dans les premiers emplois de la finance ou de la magistrature.

Je ne me justifierai point de quelques critiques que j'ai faites de l'Opéra; elles ne sont point neuves, et je n'ai fait que mettre en vers celles qui ont eu lieu plusieurs fois avant moi; elles n'ont pas empêché que l'Opéra ne soit toujours regardé à bon droit comme le plus brillant et le plus magnifique spectacle de toute l'Europe.

LETTRE

A M. MICHAUD.

Je vous adresse, mon cher ami, le résultat des derniers travaux auxquels je me suis livré pour donner un poëme épique à la France, qui est soupçonnée de n'en point avoir ; ce qui ne contribue pas peu à la décrier. Tant que j'ai pu croire que la *Henriade* nous suffisait pour balancer l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Énéide*, la *Jérusalem délivrée* et le *Paradis perdu*, je me suis tenu en repos, et j'ai dormi tranquille ; mais quand j'ai été persuadé du contraire, après m'être nourri des bons principes qui m'ont convaincu de la supériorité des Grecs, des Latins, des Italiens et des Anglais, alors j'ai cessé de dormir ; j'ai été honteux de la honte de ma nation ; j'ai été dévoré de jalousie contre la Grèce, l'Italie et l'Angleterre, et je me suis proposé de savoir s'il n'y aurait pas moyen de faire taire le reproche très grave qu'on nous fait de n'avoir pas la *tête épique*, selon l'expression de feu M. Malézieux.

Je pense que vous êtes aussi parfaitement d'avis que la France est encore, pour ainsi dire, vierge d'épopée, quoiqu'on y fasse ordinairement trois cent soixante-cinq poëmes par an. En effet, il est évident que la *Henriade* est défectueuse, principalement sous le rapport de la fable ou du merveilleux, qui est la partie essentielle de l'épopée, selon Aristote. On ne peut s'accoutumer à voir dans cet ouvrage la *Politique*, le *Fanatisme*, la *Vérité*, les passions et les dieux, prenant *un corps, une âme, un esprit, un visage*, à côté des visages de Henri, de Rosni, de Mayenne, de Gabrielle d'Estrées, que nous voyons pour ainsi dire encore.

Vous allez donc juger si j'ai réussi dans *la partie essentielle*, et si j'ai su éviter l'écueil qu'il y a à traiter des sujets puisés dans les faits récents. Vous ne doutez pas de toute la peine que j'ai eue d'abord à trouver des héros convenables; il y a long-temps qu'on ne sait plus qui *chanter*, et qu'on a tout épuisé. J'ai inutilement fouillé dans l'antiquité, qui est fatiguée de nos continuelles recherches, et qui se refuse enfin à fournir matière à nos chants. D'ailleurs les Grecs et les Romains sont tombés, comme vous savez, dans un grand discrédit, et il n'y a plus moyen de les produire en bonne compagnie, depuis que Thalès, Aristide, Léonidas, Démosthènes, Gracchus, Scévola, Agricola, Publicola, Brutus et autres nous ont apparu, il y a quelques années, faits comme des voleurs et des coupe-jarrets. J'étais dans un grand em-

barras, comme vous pouvez croire, et j'allais peut-être faire choix de quelque *Childebrand*, quand ma bonne étoile m'a conduit à l'Opéra, où j'ai trouvé tout ce que je cherchais. Vous concevez, mon ami, tout ce que ce lieu a de propice à l'épopée. L'Opéra est maintenant le dernier asile de la mythologie, et le véritable refuge de tous les dieux de l'Olympe : Jupiter, Junon, Ganimède, Hébé, Minerve, Vénus, Vulcain, Terpsichore, etc., sont tous véritablement dans la rue de la Loi; et là, sans sortir de la vraisemblance, on peut les faire agir et parler d'une manière plus convenable que n'ont jamais fait Homère, Virgile, Ovide, qui n'avaient pas comme nous la faculté de voir, quand il leur plaisait, l'Olympe et ses habitants pour trois livres six sous. Après m'être assuré d'un sujet heureux, il fallait m'occuper de le mettre en œuvre, et c'est à quoi j'ai travaillé très sérieusement pendant plus de six mois ; je me suis nourri tout ce temps de la lecture d'Aristote et du père Bossu; deux hommes qui, à la vérité, n'ont jamais fait de poëmes épiques, mais qui savent précisément comment il les faut faire. J'ai lu tout ce qui traite de l'*action épique*, *de la forme ou de la narration*, *du caractère des personnes humaines*, *des machines*, *ou de la présence et de l'action des divinités*; j'ai appris que l'*épopée est un discours inventé avec art pour former les mœurs par des actions déguisées sous les allégories d'une action importante, qui est racontée en vers d'une manière*

vraisemblable, divertissante et merveilleuse. J'ai appris beaucoup d'autres choses semblables, qui ne sont peut-être pas extrêmement claires, mais qui m'ont néanmoins suffisamment éclairé. Après m'être enfin enfoncé dans toute la métaphysique de l'épopée, j'ai exécuté mon projet. Vous me direz franchement si j'ai su atteindre mon but, et si je puis me flatter d'avoir *une tête épique*. A qui pourrai-je mieux m'en rapporter qu'à un ami qui est mon maître en poésie, et à qui il passe régulièrement par les mains trente ou quarante mille vers alexandrins tous les mois. Du reste, vous me trouverez, je crois, à peu près en règle sur tous les points capitaux, sur la *proposition*, l'*invocation*, l'*exposition*, la *narration* et les *épisodes*. Il y a dans mon poëme un songe, une tempête, un récit, un conseil, une descente aux enfers, une promenade aux Champs-Elysées, une sybille et un combat, toutes choses qui sont de rigueur. Vous y verrez les dieux placés pêle-mêle avec les hommes, et travaillant à l'action et au dénouement comme *machines essentielles et nécessaires*. Toutefois je me suis permis en plusieurs circonstances de marcher sans guides, et d'abandonner Aristote et le père Bossu, qui sont quelquefois un peu exigeants, un peu bavards, et tellement asservis à Homère, qu'à les entendre, il faudrait toujours suivre pied à pied la marche de ce grand poète; et, à ce compte, on ne ferait jamais que des *Iliades* et des *Odyssées*, sous des noms différents.

Je ne vous dirai rien des détails de mon poëme : la danse m'en a fourni plusieurs qui ne seront point, j'espère, désagréables à la nation la plus dansante de l'univers. Je sens bien que pour parler convenablement de cette matière, j'aurais dû savoir danser comme le savant Scaliger, qui exécuta autrefois devant Maximilien la danse pyrrique. Je ne puis dissimuler toute mon ignorance en ce genre ; je serais fort embarrassé de me mettre à la première, à la seconde ou à la troisième position, et j'ai encore toutes les positions grossières de la nature. J'ai passé ma vie à troubler toutes les contredanses où on a bien voulu m'introduire, n'ayant jamais voulu me soumettre à la *chaîne anglaise*, à la *chaîne des dames*, *des cavaliers*, au *quarré de Mahoni*, au *dos à dos*, à la *queue du chat*, et autres figures qui n'ont jamais été à la portée d'un *cavalier* comme moi. Cependant je n'ai pas négligé de puiser dans nos meilleures chorégraphies, des connaissances théoriques et les notions qui m'étaient nécessaires. J'ai fréquenté en observateur les plus beaux bals et les plus beaux ballets, ensorte que je me suis mis au moins en état d'en parler un peu savamment. Enfin, si d'après tous mes efforts, je suis parvenu à faire seulement un pas de plus parmi nous à la poésie épique, je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps, et cela suffira peut-être pour que sept villages se disputent un jour l'honneur de m'avoir donné la naissance ; tant

2..

les villages aiment les poètes, surtout quand ils sont morts depuis très long-temps.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

BERCHOUX.

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE SECONDE ÉDITION.

J'AVOUERAI volontiers que ce poëme, composé un peu vite, a mérité une partie des reproches qu'on lui a faits sous le rapport de l'art : aussi me suis-je soumis avec humilité aux critiques les plus amères, et j'en ai profité pour me corriger de mon mieux. Je ne serai pas tout à fait aussi humble relativement aux reproches plus graves que j'ai essuyés : je ne crois point avoir fait un *libelle*, un *pamphlet*, une *satire cruelle*; car je n'ai attaqué l'honneur ni la probité de personne. J'ai cru qu'on pouvait parler librement des artistes qui sont dévoués aux plaisirs du public, et qui lui appartiennent en quelque manière. Il me serait aisé de prouver que ceux qui m'ont le plus blâmé, ont traité en mille occasions ces mêmes artistes beaucoup plus lestement que moi. Quoi qu'il en soit, il me suffit de savoir, pour le repos de ma conscience, que je n'ai fait ni pu faire aucun mal à personne

AVERTISSEMENT.

Si j'ai froissé quelques amours-propres, j'en suis fâché; mais le mien était là pour répondre de tout. Il est prêt à se laisser froisser encore sans murmurer; et à Dieu ne plaise que j'en veuille jamais pour cela à qui que ce soit!

DISCOURS DE JUPITER

A TOUS LES DIEUX DE L'OLYMPE

ASSEMBLÉS EXTRAORDINAIREMENT.

JE ne vous ai point convoqués, messieurs, pour assister à des fêtes, des réjouissances et des banquets, comme je vous en donnais autrefois dans les jours de ma gloire. J'avais, à cette époque, dans l'Olympe le sang des hécatombes et les offrandes des mortels; j'avais de l'ambroisie à offrir à tous les dieux; tout allait à merveille. Oh! combien les choses ont changé de face, et combien j'ai changé moi-même! *Quantùm mutatus ab illo!* si je puis m'exprimer en latin. Quand je songe que j'étais *maître de tout*, que je foudroyais qui bon me semblait, et qu'en fronçant seulement le sourcil, j'ébranlais l'Olympe, et par conséquent le ciel, la terre, les enfers et les mers, qui devaient nécessairement s'en ressentir; quand je songe que j'étais monté supérieurement sur un aigle qui allait plus vite que le vent, et qui faisait le tour du monde sans débrider; quand je pense enfin à tout ce qui s'est passé depuis cette époque; il y a de quoi en devenir fou. Nous avons été chassés de notre véritable patrie,

messieurs; nous étions trop bien, cela ne pouvait pas durer : mais il faut être juste, nous avons bien fait tout ce qu'il fallait pour nous perdre. Nous ne pouvons nous dissimuler tous nos torts; j'en ai moi-même que je ne me pardonnerai point. Je ne pardonnerai point non plus à mon père Saturne, qui était plus coupable encore, et qui avait commencé par dévorer ses enfants mâles. Sans ma mère Rhée, déesse respectable et sensible, qui emmaillota une pierre à ma place, je n'existerais pas à l'heure qu'il est, non plus que vous, mes très chers frères, Neptune et Pluton. Bref, nous avons été détrônés et remplacés par d'autres divinités; c'était une justice : mais, hélas! je crains bien que nous ne soyons pas au terme de nos désastres et de nos calamités. Après notre chute, nous nous sommes établis, comme nous avons pu, à l'Opéra, petit univers abrégé qui a d'abord été bâti au Palais-Royal, ensuite à la porte Saint-Martin, et en dernier lieu dans la rue de la Loi. Dans notre malheur nous n'étions pas absolument mal, et il y avait encore de quoi vivre tout doucement en ne faisant pas de folies; les hommes nous y rendaient un culte religieux, et nous donnaient des témoignages d'amour et d'admiration qui ne le cédaient guère à ceux que nous en recevions autrefois. Le ciel, les enfers et les mers que nous habitons maintenant, sont un peu petits à la vérité, puisque le tout est contenu dans un seul corps de logis d'environ deux cents pieds carrés; mais enfin nous pouvons encore nous y retourner, au moyen de tous les

agencements et dégagements qu'on y a pratiqués. Notre conduite dans ce nouveau monde a été beaucoup plus prudente; nous y avons perfectionné nos talents naturels pour la danse; en sorte que nous pouvons dire qu'il n'y a aucuns dieux dans le monde qui puissent nous en remontrer de ce côté-là. Tout semblait nous promettre que nous demeurerions tranquilles dans cet état de choses, et que nous n'exciterions pas l'envie, qui devrait être plus que contente de nous avoir vu tomber de si haut. Eh bien! messieurs, de nouveaux malheurs nous menacent; on veut nous chasser du dernier asile qui nous reste aujourd'hui; on le trouve encore trop grand pour nous. Nous ne sommes pas assez à l'étroit, quoique nous soyons, pour ainsi dire, tous les uns sur les autres, et que nous ne sachions où entreposer nos effets; il semble qu'on veuille nous réduire à régner comme des marionnettes dans une alcove ou un cabinet... C'est du moins à quoi tend l'audace d'un poète qui vient de composer contre nous un poëme perfide, où il nous manque de respect à chaque hémistiche, et où on voit l'intention manifeste de jeter du ridicule et de la défaveur sur nos personnages sacrés..... Je vous ai convoqués, messieurs, pour que vous cherchiez à prendre avec moi, s'il est possible, un parti violent dans une circonstance aussi alarmante. Il n'y a plus aucune sûreté pour nous, si nous ne faisons pas un exemple terrible qui effraie à jamais les impies. Nous avons encore un tribunal aux enfers; Minos, Rhadamanthe et Éaque

n'y sont pas uniquement pour se chauffer et se croiser les bras, comme ils font depuis trop long-temps. Qu'ils cherchent à attirer le coupable à leur juridiction ; qu'il y soit jugé et condamné aux plus grands supplices. Voilà ce que j'avais à vous dire. Quant à ce qui me regarde, je vous déclare que si nous ne pouvons nous faire faire justice, je donne ma démission du gouvernement de la terre et du ciel, et je cède ma place de maître des dieux pour entrer dans les premiers ou seconds violons de notre musique, où du moins j'aurai l'esprit en repos, en croquant des notes et en faisant manœuvrer mon archet honnêtement sur ma chanterelle. Je tâcherai de faire entrer mon épouse Junon dans les ouvreuses de loges : là nous ne serons tenus à aucune représentation, et peut-être parviendrons-nous à mettre quelque chose de reste, et à joindre, comme on dit, les deux bouts ; ce que nous n'avons jamais pu faire jusqu'à présent. Je vous prie donc, messieurs, de délibérer sur les moyens de suppléer à mon impuissance...... Ah ! si j'avais encore un carreau seulement de la foudre dont je me suis servi autrefois contre Capanée et autres !..... Mais n'en parlons plus ; cela me fait trop de mal. Croyez qu'il est bien dur pour moi de ne pouvoir plus écraser ni réduire en poussière le moindre des hommes, et que c'est une grande mortification pour un dieu qui a un peu de sang dans les veines. J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre très humble serviteur.

JUPITER SALTATOR, *ci-devant* STATOR.

INTERROGATOIRE

Subi par l'auteur du poëme de la Danse *ou* les Dieux de l'Opéra, *devant Minos, Rhadamanthe et Éaque, séant aux enfers, sous la présidence de Minos.*

MINOS. Holà ! viens par ici, misérable mortel ; entre par cette trappe qui est à tes pieds, et descends par ce petit escalier borgne qui conduit dans l'empire des morts ; baisse la tête ; tu y es ; approche-toi.

L'AUTEUR. Je suis votre serviteur, messieurs. A qui ai-je l'honneur de parler ?

MINOS. Tu es devant le tribunal qui *juge aux enfers tous les pâles humains* en dernière instance, moyennant quinze cents francs par an, et moyennant qu'on nous fournit les bas rouges, la casaque, les cornes de fil de fer et les griffes que nous portons.

L'AUTEUR. Que voulez-vous de moi, messieurs les juges ?

MINOS. Tu es appelé ici pour être interrogé sur faits et articles, relativement à un crime affreux que tu as

commis envers les dieux des enfers et du ciel, réunis en académie de musique. Asseois-toi sur cette sellette; sois attentif; prends garde de te couper dans tes réponses, et surtout de manquer au respect que tu nous dois; car nous sommes très susceptibles, et nous n'entendons point du tout la plaisanterie. Jure d'abord par le fleuve du Styx et par le livre du Destin, qui sont sur cette table, de dire la vérité tout entière.

L'Auteur. Je le jure par votre fleuve et votre livre, que je respecte infiniment.

Minos. Quel est ton nom et ta profession?

L'Auteur. On me nomme J. B......., et je suis poète de mon métier, prêt à vous chanter, messieurs, si j'en étais capable.

Minos. Il ne s'agit point de cela. Qui est-ce qui t'a appris à faire les vers et les poëmes épiques?

L'Auteur. J'ai appris d'abord la poésie sous Pierre-César Richelet, avocat en parlement, dans son *Dictionnaire des Rimes*, revu, corrigé et augmenté par M. Berthelin, qui était aussi avocat. Quant aux poëmes épiques, j'ai eu pour maîtres, comme je l'ai déjà dit au public, Aristote et le père Bossu. J'ai ensuite été aidé par le divin Apollon, qui a eu la bonté de m'inspirer, d'après les invocations que j'ai eu l'honneur de lui faire.

Minos. Es-tu l'auteur d'un poëme ayant pour titre: *la Danse* ou *les Dieux de l'Opéra*?

L'Auteur. Oui, messieurs; je ne saurais le nier sans

manquer essentiellement au Destin et au Styx, sur lesquels je viens de lever la main.

Minos. D'où vient t'es-tu écarté des principes de tes maîtres, et notamment du père Bossu, qui dit qu'on doit d'abord bâtir sa fable, et qu'on peut ensuite y mettre des noms en l'air? Pourquoi ne t'es-tu pas servi de noms en l'air, et n'as-tu pas mis Jacques ou Garguille, au lieu de Vestris, Duport et autres dieux et demi-dieux? Pourquoi n'as-tu pas mis Chloé, Églé ou Iris, à la place de madame Gardel, de mademoiselle Bigottini et autres déesses?

L'Auteur. Parce qu'il m'a semblé que le public était un peu dégoûté des noms en l'air, et des poëmes qui ont besoin de clef et d'explication.

Minos. Sais-tu bien que tu es coupable du crime de lèze-majesté divine au premier chef; que tu es un impie, et qu'en cette qualité tu mérites d'être brûlé vif et à petit feu?

L'Auteur. Je ne savais pas un mot de cela.

Minos. Sais-tu que Jupiter, Ganimède, Phaéton, Minerve, Hébé, Pluton, Neptune et tous leurs courtisans sont très piqués et même furieux contre toi; qu'ils t'accusent d'avoir voulu renverser l'Olympe, tarir les mers, éteindre le feu des enfers et bouleverser l'univers, où ils règnent tous les soirs en chantant et dansant de tout leur courage.

L'Auteur. Je ne croyais pas, je vous jure, avoir

manqué à ces messieurs en aucune manière. J'aime beaucoup tous les dieux que vous venez de me citer. Je suis incapable de bouleverser leur univers, qui me paraît de toute solidité, et qui a été bâti, il y a peu d'années, par ademoiselle Montansier-Variétés.

Minos. Sais-tu que Salmonée, Mézence, Capanée, Diomède et autres contempteurs des dieux ont fini misérablement?

L'Auteur. Je le sais; mais les dieux se sont tellement familiarisés, depuis quelque temps, avec les humains, que j'ai cru pouvoir en parler à mon aise et sans me compromettre, d'après surtout qu'ils ont bien voulu prendre mon argent à leur porte.

Minos. Fais-nous un peu ta profession de foi sur les divinités en question.

L'Auteur. Je crois fermement en Jupiter tout puissant, fils de Saturne et de Rhée, ci-devant domicilié sur l'Olympe, entre la Thessalie et la Macédoine, et de présent dans la rue de la Loi; qui a appris à danser sous d'Auberval, et à chanter sous Legros; qui est le maître du tonnerre et de la foudre, qu'on fait gronder autour de lui au moyen d'une petite charette. Je crois en Neptune, qui n'a jamais vu la mer, et dont l'empire est à sec; en Pluton, qui a enlevé Proserpine, et dont le royaume est creusé à plus de vingt pieds sous terre. Je crois en Junon, Minerve, Vénus, Psyché, Clytie et autres demoiselles très jolies, très aimables et très gaies, que j'aime et

adore de tout mon cœur. Je crois au zéphyr et à tous les vents, qui soufflent quand ils ont dansé trop long-temps ; je crois à tout ce qu'il y a d'incroyable.....

Minos. Pourquoi as-tu feint, dans ton poëme, qu'un nommé Léger propose de couper les cordes d'une *Gloire*, à l'effet de faire casser le cou à Dupert ?

L'Auteur. Je me suis permis cette fiction, à l'exemple de Boileau Despréaux, qui a feint que les chanoines de la Sainte-Chapelle s'assommaient à coups d'*in-folio* dans la boutique du libraire Barbin.

Minos. Ne savais-tu pas qu'il a toujours *été* de mode de tourner en ridicule les chanoines et les religieuses dans les contes et les poëmes épiques ; mais qu'on ne doit jamais se permettre aucune plaisanterie contre les dieux, et principalement contre ceux qui dansent, qui chantent et qui jouent la pantomime ?.....

L'Auteur. Je croyais....

Minos. Misérable ! n'as-tu pas eu la prétention de détrôner les dieux pour te mettre à leur place, et d'escalader le ciel comme Encelade, en entassant Ossa sur Pélion et Pélion sur Ossa ?

L'Auteur. Je veux être aussi foudroyé, si j'ai jamais songé à cela.

Minos. Tu n'as donc point eu de complices dans l'exécution de ta criminelle épopée ?

L'Auteur. Je n'en ai point eu d'autres que MM. Giguet et Michaud, qui sont connus par leur piété envers

les dieux, et qui n'impriment guère que des livres écrits en langue divine. Il ne serait pas juste de les faire brûler avec moi, à supposer que les choses en viennent à cette extrémité.

Minos. La cour pourra te donner le choix des supplices ; il y en a deux ou trois cents usités aux enfers.

L'Auteur. Je remercie la cour de cette marque de bonté.

Minos. Veux-tu être enchaîné sur le mont Caucase, et avoir le foie rongé par un vautour, ou bien être attaché avec des serpents à une roue de fer ?...... Préfèrerais-tu d'être jeté dans une fournaise ardente, et d'être tourné et retourné avec des fourches jusqu'à la consommation des siècles ?

L'Auteur. Je ne préfère point cela, messieurs. Je vous supplie de vouloir bien m'accorder un sursis, et d'entendre l'avocat que je choisirai, s'il vous plaît, pour défendre ma cause.....

PLAIDOYER

Prononcé en faveur de l'auteur du poëme de la Danse, *devant Minos, Rhadamanthe et Éaque, juges au tribunal des enfers.*

Ce n'est pas sans un peu de terreur, messieurs, que je me présente devant le tribunal qui *juge aux enfers tous les pâles humains*, et devant des juges qui ont des griffes et des cornes aussi respectables; cependant je lis dans vos yeux un certain air d'humanité et de bonhomie, qui me fait croire que vous n'êtes point tout à fait inaccessibles à la pitié. J'ai grand besoin de trouver ce sentiment dans vos coeurs, en défendant la cause d'un malheureux poète, accusé du plus grand des crimes, c'est-à-dire d'avoir outragé les dieux. Je tâcherai du moins d'être pathétique et touchant; je tâcherai de vous arracher quelques larmes, et peut-être aurai-je fait assez pour la défense de mon client.

Je n'ai point le téméraire projet de le laver entièrement à vos yeux. Il est trop vrai qu'il est criminel, puisqu'il a

eu le malheur de déplaire aux dieux, vos amis et vos camarades; il est trop vrai que son poëme en six chants, accompagné de notes, suivant l'usage, a ébranlé un moment le ciel, les enfers et les mers, et qu'une brochure de 246 p. a failli à replonger l'univers dans la nuit du chaos.... Ah! messieurs, ce n'était pas assurément l'intention de celui pour qui je plaide; il ne croyait pas l'univers susceptible d'être ébranlé par sa poésie, comme la terre l'a été par la prose des philosophes. Que le ciel, les enfers et les mers se rassurent; que Jupiter, Pluton et Neptune se tiennent tranquilles, et continuent de chanter et de danser à leur aise : ma partie n'entreprendra point de leur fermer la bouche et de leur lier les bras et les jambes. Au surplus, où est le mal réel qu'elle a fait? Le caissier de l'univers en a-t-il jusqu'à ce moment reçu un écu de moins? Les appointements des dieux et des déesses, lesquels appointements sont toujours, par parenthèse, mangés d'avance, ne sont-ils pas payés exactement comme à l'ordinaire? Les dieux et les déesses ne continuent-ils pas de recevoir l'encens et les applaudissements des mortels, tous les jours où il n'y a pas relâche pour cause de maladie ou indisposition? et ne sont-ils pas malades ou indisposés quand il leur plaît, pour avoir occasion de s'aller divertir avec les humains; ce que nous sommes bien loin de trouver mauvais? On nous accuse d'impiété, nous, messieurs, qui avons fait cent fois preuve de dévouement envers les divinités, nos parties adverses; nous qui avons été si

souvent nous mettre à la queue, à l'effet d'obtenir pour notre argent un passe-port pour le parterre de l'Olympe, où nous avons attendu patiemment sur une banquette le moment de voir lever le rideau des cieux. Quand ce rideau a été levé, n'avons-nous point encore pris patience? n'avons-nous pas écouté jusqu'au bout, et sans proférer une plainte, le récitatif obligé des dieux, lequel n'est point amusant, comme vous savez bien vous-mêmes? et ne nous sommes-nous pas servis, comme les autres, de nos cannes et de nos mains en signe de plaisir et d'admiration, comme si nous nous étions bien divertis?.... Que dis-je? nous avons fait de bon cœur aux dieux le sacrifice de nos montres, de nos tabatières et de nos mouchoirs, volés plusieurs fois aux portes du ciel; et jamais nous n'avons parlé de ces bagatelles. Je vous le demande, messieurs les juges, toutes ces choses sont-elles d'un contempteur des dieux, et d'un impie qui mérite d'être tourné et retourné dans l'huile bouillante avec des fourches de fer? Ah! cela serait souverainement rigoureux et injuste! Les dieux de cette année seraient-ils plus implacables que ceux du temps de Calchas, ou ressembleraient-ils à Moloc et à Teutatès, qui étaient si avides de victimes humaines?.... D'ailleurs je vous prie de faire attention à la qualité de celui pour qui je plaide; il est poète, messieurs, et à ce titre, parent d'assez près aux dieux. Son commerce avec les muses l'a mis dans le cas de contracter avec elles des alliances assez étroites, et

d'épouser en dernier lieu Calliope, qui est une fille du ciel. Je dis plus; eh! qui sait s'il n'est pas beau-frère, cousin ou neveu de Jupiter même, qui a eu tant de relations avec les mortelles, en se métamorphosant tantôt en taureau, tantôt en aigle, en cygne, et tantôt en paillettes d'or, au moyen desquelles il pleuvait sur la fille du roi d'Argos, je veux dire, sur Danaé.... A Dieu ne plaise que mon client ait la prétention téméraire de se croire l'égal des dieux, et de vouloir chanter et danser comme une divinité; mais il ose se croire au moins demi-dieu; ce n'est pas trop, c'est bien quelque chose; et certes, vous devez y regarder à deux fois, avant de le jeter au feu comme un templier et un hérétique.

Cependant je ne dissimulerai point que celui que je défends n'a pas été assez circonspect envers les différents êtres suprêmes contre qui je plaide; mais son excuse est dans l'état où il s'est trouvé en composant son poëme. Il était ivre, messieurs, puisqu'il faut vous le dire; il a travaillé à la suite d'un grand dîner qu'il a donné aux hommes, et dont vous avez peut-être entendu parler. Vous le savez comme moi, *indulgentia vino debetur*. La loi est formelle; les crimes commis dans l'état d'ivresse ou d'ivrognerie changent absolument de nature, et ne peuvent plus être considérés que comme des peccadilles : *Noxia levior* ou *levi delictum*. Accurse et *Alciat* le disent positivement dans leurs *Visions*, dont ils ont grossi le vieil *infortiat* qui a été jeté à la

tête des sacristains Broutin et Boirude par le chanoine Fabri..... Il y a mieux, messieurs ;... mais il serait trop long de vous dire tout ce qu'il y a de mieux. Si quelqu'un est coupable ici, ce ne peut être que le fils de Jupiter et de Sémelé, je veux dire Bacchus, qui a excité ma partie à boire et qui l'a mise en pointe de vin. Du reste il a *été* permis, de tout temps, aux poètes de s'enivrer : *poetis licet inebriari ;* d'où il découle qu'ils sont autorisés, en quelque manière, à dire et à faire toutes sortes de sottises impunément. Eh quoi ! les dieux eux-mêmes ne sont-ils pas quelquefois pris de vin au point de s'oublier dans le ciel, et de ne plus pouvoir retourner dans leurs chambres garnies ? Ne sont-ils pas obligés alors de confier le gouvernement du monde à des doublures ? Les choses n'en vont pas mieux sans doute ; mais cela ne nous regarde en aucune manière.

On veut faire brûler mon client, et dans quelle circonstance, messieurs ? dans le moment même où il est occupé à composer un opéra tout entier à la louange des dieux ; un opéra à grandes machines, où tout l'univers sera mis en jeu, et qui nécessitera des cieux, des enfers et des Champs-Élysées tout neufs, ou du moins rafraîchis et repeints. On veut le faire brûler ! ah ! du moins proportionnez donc la peine au délit. Lisez, je vous prie, Beccaria sur cette matière ; il dit formellement ..... que le feu est un grand supplice qu'il ne faut pas employer pour de bagatelles.....

Je n'abuserai pas davantage de votre patience, messieurs : voici l'heure où vous levez ordinairement vos séances, et où vous sortez des enfers pour aller prendre un potage, et de là vous aller coucher. Je conclus à ce que ma partie soit purement et simplement acquittée du crime de lèze-majesté divine ; promettant madite partie, par mon organe, de ne plus parler des dieux en aucune manière, et de vivre avec eux de bonne amitié, sans déroger néanmoins au respect qu'elle leur doit principalement quand ils sont en fonctions et quand leur toile est levée.....

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT PREMIER.

NAGUÈRE du Parnasse abordant les chemins,
Inspiré par Comus, j'ai réglé les festins.
La France s'est instruite aux leçons de ma lyre;
A ma voix faible encore elle a daigné sourire.
Dois-je cesser mes chants, et mourir satisfait
D'un peu de gloire acquise à mon heureux banquet?
Embouchons à mon tour la trompette héroïque.
La danse, les ballets, sur la scène lyrique,
Offrent à mon génie un sujet important.
Heureux l'homme qui sait varier son talent!
Heureux quand il dédaigne une action vulgaire,
Et s'empare des noms que respecte la terre!

Le sien digne d'amour, survit avec orgueil
A la foule des noms qu'engloutit le cercueil.
Aux héros de ses chants le poète s'égale;
Entr'eux le préjugé ne met plus d'intervalle.
Le chantre d'Ilion, siège de tant d'exploits,
Voit comparer sa gloire à la gloire des rois;
Homère, vagabond, est le rival d'Achille,
Et le pieux Énée est moins grand que Virgile;
Celui qui délivra le berceau des chrétiens,
Voit les lauriers du Tasse accompagner les siens.
La renommée unit par d'égales louanges
Les noms d'Ève, d'Adam, de Milton et des anges....
Mais en nommant Milton, mon audace s'accroît.
J'aspire à l'égaler, n'en ai-je pas le droit?
Comme lui, m'emparant d'une mine féconde,
De la chute d'un dieu je vais remplir le monde,
Et dans mes vers pompeux et mes chants solennels,
D'une grande infortune occuper les mortels;
Je vais montrer ce dieu déchu de sa puissance,
Forcé de renoncer au sceptre de la danse,
De le remettre aux mains d'un mortel, d'un enfant
Sorti d'un grand combat vainqueur et triomphant.
  O Milton! prête-moi cette plume sublime
Qui nous peint des enfers l'épouvantable abîme;

Qui place la douleur, la haine, les vautours
Près du riant tableau des premières amours.[1]
Soutiens ma voix novice aux jeux de Calliope,
Des poëtes grossiers brise en moi l'enveloppe,
Fais-moi paraître enfin dans les rangs glorieux
De ces chantres brillants que protègent les dieux.
    Vestris, nourri dans l'art qu'enseigne Terpsychore,
Aux jours de son printemps ne brillait point encore.
Timide compagnon des plus faibles danseurs,
Il ne prétendait pas aux suprêmes honneurs.
Un demi-dieu pourtant lui donna la naissance :
C'était peu pour oser concevoir l'espérance
D'être dieu quelque jour et d'avoir des autels :
Hélas ! les demi-dieux sont si près des mortels !
Cependant exercée dans l'ombre et la retraite,
Sa jambe s'élevait au niveau de sa tête ;
Ses bras développés essayaient les contours
Qu'inventa la tendresse au pays des Amours.
Sa tête sur son cou mollement balancée,
Abandonnée aux vents et libre de pensée,
De son corps assoupli suivait les mouvements ;
Ses mollets à grands coups se heurtaient en huit temps ;
Et bientôt, élançant une jambe intrépide,
Il décrivit un cercle élégant et rapide.

Au Théâtre des Arts en naissant destiné,
Il y parut enfin, par son père amené.
Paris l'environnant d'amour et d'espérance,
Applaudit l'héritier d'un nom cher à la danse,
Même avant que ses pieds fuyant leur point d'appui,
Élevés sur leur pointe, eussent parlé pour lui.
Les éloges publics enflammèrent son zèle;
Il sembla supasser son superbe modèle;
Et plus audacieux, plus souple, plus léger,
Sur la planche élastique il parut voltiger.
Telle on vit autrefois une fameuse reine
Courir sur des épis qui s'inclinaient à peine, (2
Et suivre sur les eaux le volage Alcyon,
Sans que le flot amer atteignît son talon;
Bientôt la Renommée aux cent voix glapissantes,
Annonça de ses pas les merveilles naissantes.
Ce ne fut point assez : bientôt l'heureux Vestris
Eut le titre de dieu dans le sein de Paris.
L'Olympe s'en émut, et vit avec murmure
Au rang des créateurs monter la créature;
Et les dieux étonnés se demandaient entr'eux,
De quel droit on portait les danseurs jusqu'aux cieux.
Mais pour le nouveau dieu mille jeunes déesses
Élevèrent bientôt leurs voix enchanteresses.

Ardente à le servir, la mère de l'Amour
Pour lui demanda grâce à la céleste cour;
Et sa divinité n'éprouvant plus d'obstacles,
Il parut triomphant au pays des miracles.
Son père avec orgueil vit cet excès d'honneur,
Et lui tint ce discours qui partait de son cœur :
« O mon fils ! des grandeurs quand tu touches le faîte,
» Ma vaste ambition est enfin satisfaite.
» Aux yeux de l'univers j'ai dansé quarante ans;
» J'ai vu ramper sous moi tous les êtres dansants.
» L'Europe me compare aux plus grands personnages;
» Les villes et les cours m'ont accablé d'hommages.
» Je demandais aux dieux de n'avoir pour rival
» Qu'un fils qui pût m'atteindre et danser mon égal;
» Les dieux ont cru devoir surpasser mon attente;
» Ta jambe de la mienne est déjà triomphante.
» Poursuis; mais dans le ciel où tu seras placé,
» Songe au moins que sans moi tu n'aurais pas dansé;
» En respirant l'encens que le monde t'adresse,
» Garde le souvenir des soins de ma tendresse,
» Et ne t'affranchis pas, dans tes succès divers,
» Du respect que tu dois à mes soixante hivers.
» Je vais mourir : la mort n'est point une disgrâce,
» Alors qu'on laisse un dieu pour appui de sa race :

» Un père voit finir sans regret son destin
» Dans les bras d'un enfant qui n'aura point de fin. »
Il dit : on vit des pleurs humecter sa paupière;
Son fils lui-même, ému, répondit : O mon père !....
Mais son émotion excitant ses sanglots,
Il borna sa réponse à ces sublimes mots.
Cependant chaque soir, sur un pompeux théâtre,
Il fixait les regards d'une foule idolâtre.
C'était peu de régner, en danseur glorieux,
Sur un peuple léger, de son joug amoureux.
Son pouvoir s'étendit aux terres étrangères;
Il captiva de loin ces pesants insulaires
Qui semblent repousser les grâces et les ris
De leur fière Albion, rivale de Paris;
Qui, sous un ciel brumeux que le soleil dédaigne,
Des beaux arts trop long-temps ont méconnu le règne.
D'une ville ennemie enviant le bonheur,
Londres sourit au nom de l'illustre danseur.
La Moscovie osa concevoir l'espérance
De voir sur ses glaçons le héros de la danse;
Et par ses envoyés jusqu'à lui parvenus,
Lui fit offrir en vain des trésors inconnus,
Les raretés du Nord, la dépouille chérie
Des ours de la Norwège et de la Sibérie.

L'étranger, cependant, venait de toutes parts,
Des bornes de l'Europe au Théâtre des Arts,
Et revenait joyeux parler à ses dieux Lares
D'une danse inconnue à des jambes barbares.
Rien ne manquait enfin à la gloire, au succès,
Au triomphe éclatant du nouveau dieu français.
Tout semblait loin de lui détourner les nuages
Qui changent les beaux jours en des jours pleins d'orages.
Mais tels sont les périls attachés aux grandeurs,
Qu'il faut porter envie aux modestes danseurs
Qui n'ont jamais connu les faveurs du parterre,
Qui, ne s'élevant point sur un pied téméraire,
D'une illustre infortune ont évité les traits:
Comme ils vivent sans gloire, ils meurent sans regrets.
Près l'un des grands faubourgs dont Paris se décore,
S'élevait un enfant dans l'art de Terpsichore,
Qui, caché sous un toit du tumulte écarté,
Dansait dans l'infortune et dans l'obscurité.
Terpsichore prévit, à sa danse légère,
Qu'un grand homme de plus brillerait sur la terre.
Elle n'avait pas vu, sans un dépit secret,
Les honneurs qu'à Vestris le monde préparait,
Et sans doute à bon droit devait être irritée
Qu'on en eût fait un dieu sans l'avoir consultée;

Que Vénus protégeât la danse, les danseurs,
Et ne se bornât pas au domaine des cœurs.
Jalouse de ses droits, la muse de la danse
Conçut l'heureux projet d'une juste vengeance :
« Va, dit-elle à Duport, son jeune protégé,
» Va, poursuis la carrière où tu t'es engagé;
» Jette-toi dans les bras d'une muse qui t'aime
» Et prétend t'élever au niveau d'elle-même.
» Un homme usurpateur de la divinité,
» Partage mes honneurs et mon autorité.
» Enflé de ses succès obtenus par l'intrigue,
» Orgueilleux des bontés que Vénus lui prodigue,
» A peine sa grandeur daigne s'humaniser;
» Il semble qu'il n'est rien qu'on lui puisse opposer,
» Et je l'entends partout d'une voix triomphante,
» Prodiguer ses mépris à l'Europe dansante.
» C'en est trop : vengeons-nous d'un outrage commun,
» Renversons de concert ce colosse importun;
» Qu'il donne, en succombant dans une grande lutte,
» Le spectacle effrayant d'une honteuse chute,
» Et que ce dieu d'un jour, abattu, consterné,
» Fasse amende honorable, à tes pieds prosterné. »
A ce discours hardi Terpsichore fit trève;
Elle prit dans ses mains les mains de son élève,

Et daigna lui donner d'importantes leçons;
Elle régla ses pas et ses positions,
Lui donna le secret de cette adresse extrême,
Qui semble élever l'homme au-dessus de lui-même,
Qui le fait triompher par un art enchanteur,
Des lois de l'équilibre et de la pesanteur;
Qui le rend des oiseaux l'émule et le modèle,
Et le change en zéphyr, en sylphe, en hirondelle;
Lui dit les pas nombreux par l'art imaginés,
Les *tortillés*, les *droits*, les *battus*, les *tournés*. (3

Duport à ses conseils promit d'être fidèle
Pour servir ses projets et venger leur querelle.
Aussitôt il la vit s'échapper de ses bras
Et regagner l'Olympe en quelques entrechats.

Cependant, au milieu de sa fortune immense,
Un songe vint troubler le héros de la danse :
Fatal avant-coureur qui sembla l'avertir
Qu'il n'est point de grandeur qui ne puisse périr.
O muse! à mon lecteur du merveilleux avide,
De ce songe cruel fais un récit rapide;
Du dieu de l'Opéra raconte les ennuis;
Dis en tragiques vers la plus triste des nuits,
Qui fut suivie, hélas! d'un jour plus triste encore,
Et sembla préparer l'œuvre de Terpsichore.

Sur le mol édredon d'un lit voluptueux,
A peine le sommeil avait fermé ses yeux;
Heureux réparateur des soins de la journée,
Morphée, en protégeant sa couche fortunée,
En avait écarté le tumulte, le bruit,
Et la Samaritaine avait sonné minuit:
Tout à coup à Vestris, ô sinistre présage!
Apparaît un fantôme entouré d'un nuage
Qui, bientôt dissipé par quelques traits de feux,
Laisse voir un enfant brillant et radieux;
Le plus riche satin compose sa parure:
Un panache éclatant orne sa chevelure;
Sur ses pieds délicats prêts à prendre l'essor,
Brillent la broderie et les paillettes d'or;
Il s'avance, et bientôt d'une jambe élancée,
En quatre mouvements plus prompts que la pensée,
Il décrit en dansant un immense contour,
Aux acclamations d'une brillante cour.
Les trois Grâces, les Ris, à sa suite fidèles,
Soutiennent ses beaux bras, et lui donnent des ailes.
Ses gestes gracieux et ses pas enchanteurs
Étonnent les regards et captivent les cœurs.
« Jeune homme, dit Vestris qui le suit hors d'haleine,
» Au sein de mes états quelle audace t'amène?

» Oserais-tu prétendre à briller près de moi?
» A régner dans les lieux où je donne la loi?
» A peine dégagé des langes de l'enfance,
» Viens-tu me disputer le sceptre de la danse?
» Si tu n'es qu'un mortel, as-tu pu concevoir
» Cette vaine pensée et ce coupable espoir?.... »
Mais, sans être effrayé du dieu qui le menace,
Le fantôme poursuit et redouble d'audace;
Il brave les discours d'un maître impérieux,
Dédaigne d'y répondre, et n'en danse que mieux.
Il disparaît enfin comme une ombre légère
Que fait évanouir un rayon de lumière.
Vestris est réveillé soudain par sa fureur;
Il ouvre la paupière et connaît son erreur.
Le songe a disparu, l'inquiétude reste
Et le poursuit encore sur sa couche funeste;
Il voit dans l'avenir cet enfant merveilleux
Lui ravir sa couronne à la face des dieux,
De sa divinité renverser l'édifice,
Le réduire à ramper derrière une coulisse,
Lui disputer enfin les faveurs et l'amour
Des nombreuses beautés qui composent sa cour.
Cette idée est affreuse et le comble d'alarmes.
Déjà, pour lui, la danse a perdu de ses charmes.

De sa chute future il ne voit que l'affront;
La terreur soucieuse est peinte sur son front.
Ses pas sont incertains, sa danse moins légère:
Il ne se souvient plus des leçons de son père.
A la lumière, au monde, il veut se dérober,
Et deux fois en dansant il a pensé tomber.
En vain, sous les habits du jeune Télémaque,
Il va chez Calypso cherchant le roi d'Ithaque:
Ce lieu, naguère encor marqué par ses talents,
Lui semble dépouillé des grâces du printemps;
Ce séjour enchanteur, cette île si chérie
Ne paraît à ses yeux qu'une terre flétrie.
Eucharis cependant, encor chère à son cœur,
Semble par sa présence adoucir son malheur:
Elle a tout son amour depuis quelques journées.
Cette nymphe, comptant quinze belles années,
Ayant à peine un cœur, l'avait déjà donné.
Elle voit son amant inquiet, consterné,
Et de son noir chagrin lui demande la cause.
« A ta chère Eucharis tu caches quelque chose,
» Lui dit-elle; ai-je pu déplaire à mon amant?
» Tu ne me parles point, tu danses tristement;
» Ton sourire est amer, tes grâces sont forcées;
» Je ne sens plus mes mains dans les tiennes pressées,

» M'avertir que ton cœur, mon unique trésor,
» Ne m'est point infidèle, et m'appartient encor. »
Télémaque, à ces mots, embrassant son amante,
Lui dit qu'un songe affreux le trouble et l'épouvante;
Que de son faible esprit il ne peut détourner
L'image d'un enfant prêt à le détrôner;
Qu'il le voit, malgré lui s'élançant sur la scène,
L'avertir hautement de sa chute prochaine.....
« Chasse cette terreur, dit la belle Eucharis;
» Les dieux ont embrassé la cause des Vestris,
» Et la danse, par eux ennoblie, illustrée,
» De ta divinité garantit la durée.
» Les rayons du soleil peuvent tarir les mers,
» L'Opéra se passer de musique et de vers,
» Les lustres se briser et les quinquets s'éteindre,
» Les nymphes négliger l'art de plaire et de feindre,
» L'univers retomber dans la nuit du chaos,
» Avant que des danseurs périsse le héros.
» Laisse la peur d'un songe aux cœurs pusillanimes;
» Que la danse et l'amour n'en soient pas les victimes;
» Montre-toi raisonnable et philosophe encor
» En jouant Télémaque, élève de Mentor. »
« Ton langage me charme autant qu'il m'intéresse,
» Chère Eucharis, dit-il; je conçois ma faiblesse,

» Mais de la surmonter je n'ai pas le bonheur :
» Les dieux comme les rois connaissent la terreur ;
» Elle assiège leur trône : on ne peut se défendre,
» Au faîte du pouvoir, de la peur d'en descendre.
» Je sens que j'ai besoin dans mon trouble mortel,
» De changer de climat, de voir un autre ciel,
» Peut-être je saurai, loin d'une affreuse image,
» Retrouver le bonheur sur un autre rivage ;
» L'Angleterre m'appelle et m'ouvre ses chemins.
» Je veux d'un fils d'Ulysse accomplir les destins ;
» Voyager comme lui, non pour chercher mon père,
» Qui jamais de Paris n'a franchi la barrière,
» Et qui dans l'univers ne s'est point égaré,
» Mais pour chasser la peur dont je suis dévoré ;
» Mais pour voir Albion jouir avec surprise
» D'une danse inconnue aux bords de la Tamise. »
La sensible Eucharis frémit à ce discours.
« Tu vas par l'Océan séparer nos amours ;
» Cruel, tu vas partir, moins pour fuir les fantômes,
» Que pour cueillir l'encens et l'or des trois royaumes.
» Qui me garantira les jours de mon amant
» Confiés sur la Manche au perfide élément ?
» Qui le ramènera ? qui pourra me répondre
» De la séduction des danseuses de Londre ?....

» Mais ton cœur à l'amour ne sut jamais s'ouvrir ;
» Il a trompé le mien, trop prompt à s'attendrir.
» Tu restes immobile à ma voix douloureuse !....
» Ah! cruel, tu n'es pas le fils d'une danseuse ;
» Et le Mont-Blanc affreux, te formant dans son flanc
» Tout hérissé de neige, en a pétri ton sang.
» Va danser vers le Pô, la Tamise ou le Tibre ;
» Mais puisses-tu partout, perdant ton équilibre,
» Te confondre en faux pas qui trahissent l'espoir
» Des peuples de l'Europe avides de te voir !
» Puissent d'affreux sifflets déchirer tes oreilles,
» Te poursuivre la nuit durant tes longues veilles !...
» Peut-être ton retour devancé par ma mort.... »
« C'est assez, Eucharis; je dois plaindre ton sort;
» Le mien est de te fuir quand tu m'es encore chère ;
» Des héros et des dieux c'est la marche ordinaire :
» A l'amour trop souvent ils doivent s'arracher,
» Avoir l'âme de bronze et le cœur de rocher.
» Énée a de Carthage abandonné la reine
» Pour fonder le berçeau de la grandeur romaine;
» Thésée a dans Naxos, avec plus de rigueur,
» Laissé son Ariane en proie à sa douleur;
» Omphale à ses genoux n'a pu fixer Alcide,
» Et Renaud a bravé l'enchantement d'Armide.

» Les poëmes sont pleins de ces évènements :
» Il est beau d'imiter tant d'illustres amants.... ».
A ce cruel discours la belle allait répondre;
Mais le héros craignant de se laisser confondre,
S'échappe comme un trait, laissant son Eucharis
Exhaler dans les airs ses inutiles cris.

FIN DU PREMIER CHANT.

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT DEUXIÈME.

Jours brillants et sereins de mes jeunes années,
Nuits plus belles encor aux danses destinées,
Bals joyeux du village où je reçus le jour,
Qui donnâtes naissance à mon premier amour,
Où je sautai de joie, où la main de Clémence
Du trouble de son cœur m'avertit en cadence;
Temps de franche gaîté qu'êtes-vous devenus ?
L'art a pris des secrets qui me sont inconnus;
Le savoir s'est mêlé partout au badinage,
Et la perfection s'est glissée au village.
Les maîtres de la scène ont partout des rivaux
Dédaigneux de la danse et du chant des hameaux.

Les bons airs du vieux temps sont changés en sonates
Qui, du foyer rustique, endorment les Pénates;
La musette a fait place à l'aigre violon
Qui détonne et qui jure avec prétention;
Le fils de la charrue a ses belles manières
Et ne veut plus danser la ronde de nos pères :
Enfin de toutes parts, les chaumes attristés
Ont conquis la science et l'ennui des cités.
Cependant de Paris les pâles réverbères
Le cédant au soleil retiraient leurs lumières,
Quand le dieu s'éloignant des murs de son palais,
Dirigea ses coursiers vers les tours de Calais.
Les regrets qu'il emporte attristent son voyage;
Tous les cœurs ulcérés le suivent au rivage;
Les salons, les boudoirs, tout semble retentir
De ces mots douloureux : Vestris vient de partir!
Il est parti; déjà loin de la capitale,
Il fait tous les plaisirs d'une ville rivale
Qui de notre chagrin jouit avec orgueil.
La danse, les beaux-arts portent ici le deuil.
Jusques à son retour aura-t-on quelque joie,
Quand ses rôles vont être aux doublures en proie;
Quand la scène des arts, livrée à la douleur,
Perd son enchantement avec son enchanteur?

Cependant Terpsichore, à sa marche attentive,
Déjà de l'Océan avait gagné la rive;
Et ne renonçant point à ses projets vengeurs,
D'un orage en secret appelait les fureurs
Contre le paquebot ou la barque légère
Prête à porter le dieu sur le sol d'Angleterre;
Mais les vents renfermés, rebelles à ses vœux,
Refusent de sortir et d'être furieux,
Et pour des intérêts qui ne les touchent guère,
N'osent contre un danseur soulever l'onde amère.
La déesse conçoit un projet tout nouveau;
Elle quitte la rive et se plonge dans l'eau;
Aussitôt, franchissant un immense intervalle,
Elle arrive sans peine, en ligne verticale,
Aux lieux où de Neptune est le triste palais,
Qu'un limon éternel entretient toujours frais.
C'est là qu'on voit le fils de Saturne et de Rhée,
Gouverner à la nage une immense contrée.
Terpsichore le voit de son trident armé,
Étendu sur son char de coquilles formé,
Essuyant gravement sa barbe limoneuse.
« Prince, je viens vous voir, dit l'illustre danseuse;
» Je viens vous apporter le plus noble des arts.
» Les hommes et les dieux dansent de toutes parts;

» On danse dans le ciel, aux enfers, sur la terre;
» On y voit à l'envi briller dans la carrière
» Vestris, Pluton, l'Amour, Nivelon, Jupiter,
» Junon, Clotide, Hébé, Proserpine, Miler:
» Vous seul ne dansez point dans le sein de votre onde
» Et n'êtes point acteur dans le ballet du monde.
» Que vous sert le trident et le sceptre des mers,
» Sans la grâce qui seule embellit l'univers,
» Sans l'aimable talent où mon art se déploie?
» Acceptez un bienfait que le ciel vous envoie.
» Votre âge ne doit point arrêter votre essor;
» Apprenez à danser, il en est temps encor. »
Neptune, en souriant, accueille la déesse;
Et ravi de son air, charmé de son adresse,
Sensible à la cadence, il ne dédaigne pas
De danser avec elle et d'imiter ses pas.
Aussitôt, rassemblant les Océanides,
Son épouse Ampihtrite et quelques Néréides,
Les plus légers dauphins, les monstres les plus beaux,
Il compose un ballet dans l'empire des eaux.
Leur masse en est troublée, et la troupe dansante
Cause sur leur surface une horrible tourmente;
Et l'Océan s'étonne, en son lit alarmé,
Du nouveau mouvement à son onde imprimé.

Élèves de Phébus, intrépides poètes,
Qui, dans un calme heureux, composez des tempêtes,
Qui, sans quitter la terre, intrépides marins,
Faites mugir les flots en vers alexandrins,
Décrirai-je avec vous ces horreurs rebattues,
Ces agitations que vous n'avez point vues,
Ces vagues qui, sans cesse offertes au lecteur,
Ne l'alarment pas moins que le navigateur?
Non, sans doute, il suffit; c'est assez que vos plumes
Aient cent fois soulevé des *montagnes d'écumes*,
Aient fait siffler les vents sur mille tons divers,
Et des feux de la foudre embrasé les deux mers:
Je dirai mon héros dans la peur qui l'agite,
Frissonnant de tomber dans les bras d'Amphitrite,
Et voyant sous ses pas les portes de la mort.
Quelle vue, ô grands dieux! Mais veillant sur son sort,
Vénus de Cupidon implore l'assistance;
Des dieux de l'Océan il fait cesser la danse,
Leur offre de plus doux, de plus tendres plaisirs;
La mer est plus tranquille au bruit de leurs soupirs;
Le doux calme renaît: les ondes nivelées,
Par un bal monstrueux cessent d'être troublées.
L'orage qui semblait menacer jusqu'aux cieux,
N'est plus que dans les cœurs des monstres amoureux:

Les requins attendris et les hyppopotames
Se livrent en silence aux ardeurs de leurs flammes;
La baleine soupire, et près de son amant
Creuse un lit de repos dans le sable mouvant;
Tout se tait et s'endort; le sensible Neptune
Laisse cheoir son trident dont le poids l'importune;
Terpsichore gémit et s'alarme de voir
Le pouvoir du sommeil surpasser son pouvoir;
Elle fuit, ne pouvant dans sa douleur amère,
Empêcher mon héros d'aborder l'Angleterre.

Dirai-je les honneurs pui l'attendaient au port,
La foule s'agitant à son heureux abord;
Les murmures flatteurs de surprise et de joie
Qui suivirent son char sur la publique voie;
Le peuple d'Albion dételant ses chevaux,
Disputant le harnois, la bride aux animaux,
S'attelant au brancard, et fier d'une bricole,
Traînant avec effort une nouvelle idole?
C'est ainsi que l'on voit en plus d'une cité,
Le peuple témoigner son amour exalté:
Il se met dans les rangs de la bête de somme,
Se fait cheval ou mule, et se courbe sous l'homme;
Heureux si quelquefois, en tigre transformé,
Il ne déchire pas son héros bien-aimé!

O funestes effets des faveurs populaires,
Qui ne doivent toucher que des héros vulgaires!
Je ne verrai jamais, grâce à mes bons destins,
Mon petit char traîné par des coursiers humains:
J'arriverai sans pompe aux termes du voyage,
Indigne que je suis d'un si bel attelage.
Vestris fixa bientôt, sur la scène élancé,
Les regards d'un grand peuple au théâtre entassé.
En lui tous les moyens de séduire et de plaire
Semblèrent réunis pour charmer l'Angleterre.
Son peuple qui s'estime heureux d'être marchand,
Qui fait sur des ballots siéger son parlement; (a
Qui dans tous ses plaisirs, où l'intérêt domine,
Ne voit que ses comptoirs, sa banque, sa marine,
Détourné d'un trafic qui fait tous ses succès,
Pour la première fois fut épris d'un Français,
Et daigna convenir, enchanté de sa danse,
Qu'il faut que sur ce point tout le cède à la France.
Cependant à la cour Vestris fut attiré:
La reine voulut voir ce danseur révéré;
Le reçut dans Windsor, l'accueillit avec grâce,
Et près de son fauteuil lui faisant prendre place,
Lui dit ces mots flatteurs: « Seigneur, il m'est bien doux
» De voir à mes côtés un danseur tel que vous;

» Et l'Angleterre voit ajouter à sa gloire,
» Quand vous daignez fouler son heureux territoire.
» Parlez-moi de votre art; dites-moi par quel soin
» Vous avez eu le don de le pousser si loin;
» Veuillez me raconter quelle est son influence
» Sur l'esprit des Français, sur les mœurs de la France;
» Daignez m'entretenir du théâtre fameux
» Où vous réunissez tant de titres pompeux....
» — Je dois céder au vœu que votre bouche exprime;
» Vous complaire, madame, est celui qui m'anime.
» J'ose vous demander, pour première faveur,
» L'indulgence qu'on doit au style d'un danseur.
» Nourri dans les ballets, élevé pour la danse,
» Je ne dois pas prétendre au don de l'éloquence;
» Je connais tous les tours qu'exige mon emploi,
» Mais un tour oratoire est étranger pour moi.
» J'obéis cependant: souffrez que je remonte
» A ces temps malheureux de misère et de honte,
» Où les premiers mortels, à leur instinct livrés,
» Dansaient comme les ours, dans les bois égarés....
» Bientôt le sentiment exquis de la mesure
» Se glissa dans l'oreille, aidé de la nature.
» A des pas moins grossiers l'homme fut appelé,
» Au son du chalumeau par les pâtres enflé.

» Les pâtres, les bergers à l'ombre de leurs hêtres,
» Soit dit en leur honneur, furent nos premiers maîtres.
» Les Grecs et les Romains, fort grands hommes d'ailleurs
» (Pardon si je vous parle aussi de ces messieurs),
» Tout puissants qu'ils étaient, tout fiers, tout formidables,
» Furent assez long-temps des danseurs détestables :
» Leur histoire du moins donne lieu de penser
» Qu'ils firent peu de cas des maîtres à danser
» Jusqu'au temps où la Grèce, en prodige féconde,
» Produisit deux mortels d'une adresse profonde,
» Deux hommes que l'on vit honorer leur pays
» Par des tours sans exemple et des sauts inouïs ;
» Qui comblèrent leur gloire en faisant, sur la scène,
» Danser du même pied Thalie et Melpomène ;
» Qui firent pirouetter dans leurs ballets nouveaux
» Les princes d'Ilion, de Mycène et d'Argos ;
» Qui, prenant leurs sujets jusque dans l'Empirée,
» Soumirent Jupiter aux lois de la bourrée,
» Enseignèrent enfin, maîtres des éléments,
» La gavotte aux zéphyrs, le passe-pied aux vents.
» A ce sujet, madame, il n'est pas inutile
» De vous nommer Pylade et son rival Bathile. (3
» Vous ne confondrez pas, s'il vous plaît, le premier
» Avec le triste ami d'un héros à lier,

» Avec l'ami d'Oreste, infortuné sicaire,
» Meurtrier de Pyrrhus, de Thoas, de sa mère :
» Ce confident d'un roi bien digne de pitié,
» N'a rien fait pour la danse, et tout pour l'amitié.
» Pour ses bons procédés on lui doit de l'estime;
» Mais c'est assez pour lui : Pylade, pantomime,
» Verra sa renommée et ses lauriers accrus,
» Quand de l'ami Pylade on ne parlera plus.
» Ces illustres danseurs que l'histoire renomme,
» Par Auguste César furent mandés à Rome.
» Ce prince, des talents généreux protecteur,
» Fit jouer leurs ballets avec pompe et splendeur.
» Les Romains, fatigués de spectacles barbares,
» Dignes d'apprécier deux hommes aussi rares,
» Sous un règne chéri se virent destinés
» A de plus doux plaisirs par la danse amenés.
» On les vit déserter la hideuse carrière
» Où des gladiateurs s'assommaient pour leur plaire.
» Des bals et des ballets le goût se conserva
» Jusqu'au règne du prince adopté par Nerva.
» Trajan, que la patrie osa nommer son père,
» Méritait peu, je crois, ce bienfait populaire,
» Puisque sous son empire, à Rome on vit périr
» Un art qu'il dédaigna de faire refleurir. (4

» Il méprisa la danse; on ne fit rien pour elle,
» Sous son autorité soi-disant paternelle.
» Je m'arrête, madame, au sujet des anciens,
» Nécessaire aliment des savants entretiens.
» A ces faits abrégés se borne ma mémoire;
» Elle tombe en défaut : mais vous avez l'histoire
» Où vous pouvez puiser mille faits curieux,
» Que les historiens vous diront beaucoup mieux. (5
» J'en viens donc à la France, à ma terre chérie
» Des talents et des arts véritable patrie.
» L'Europe maintenant confesse sans effort....
» Que dis-je! l'univers est aujourd'hui d'accord
» Qu'il n'a pas existé peut-être sur la terre
» De nation plus leste et surtout plus légère.
» Le Français, né volage et fait pour le plaisir,
» Semble tenir du sylphe ou plutôt du zéphyr.
» Peut-on lui comparer quelque peuple moderne?
» Il faut que devant lui chacun d'eux se prosterne.
» Les Anglais (je vous dois franchise et vérité),
» Vos fidèles sujets, sont d'une gravité
» Et d'une gaucherie à provoquer le rire;
» A leur confusion, il est trop vrai de dire
» Qu'ils ne savent pas même entrer dans un salon;
» A votre majesté j'en demande pardon,

» Mais ces hommes si forts en marine, en finance,
» Sont à faire pitié dans une contredanse.
» Les habitants du Nord, les Suisses, les Germains,
» Sont encore aujourd'hui les plus lourds des humains.
» L'Espagnol croit toujours, engourdi de paresse,
» Compromettre en dansant ses quartiers de noblesse,
» Et dans un menuet, le poing sur le côté,
» Promène un triste corps, roide de majesté;
» L'Italien, plus souple et non moins inhabile,
» Se glisse, se replie et s'agite en reptile,
» Il recourbe en tous sens ses membres assouplis,
» Qui semblent de son cœur imiter les replis.
» Les dieux ont prodigué tous leurs dons à la France... »
A ces mots, tout à coup le héros fit silence,
Et sentant ses poumons cesser leur libre jeu,
Obtint la liberté de respirer un peu.
Un instant de repos lui rendit son haleine.
« Je poursuis, reprit-il. — Poursuivez, dit la Reine. »

FIN DU SECOND CHANT.

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT TROISIÈME.

» Vous voulez que j'en vienne au théâtre fameux
» Qui rend de son éclat cent peuples envieux,
» A ce grand Opéra, spectacle de merveilles,
» Qui s'attache à charmer les yeux et les oreilles.
» Nul ne peut vous parler plus savamment que moi
» De ce lieu de féerie où je donne la loi,
» Où tout est plein encor des exploits de mon père;
» Où tout dit les talents, les amours de ma mère;
» Où ce père chéri, pour mon avancement,
» M'a cent fois gourmandé de son pied bienfaisant.
» Madame, dans notre art c'est ainsi qu'on avance:
» On en a fait sur moi l'heureuse expérience.

» Si ma place est marquée au rang des immortels,
» Je la dois tout entière à ces coups paternels :
» Notre éducation est rude en toutes choses,
» Et nous n'apprenons point à danser sur des roses.

» Il le faut avouer : ce séjour si vanté,
» Rendez-vous des beaux arts et de la volupté,
» Serait bientôt désert du parquet jusqu'aux cintres,
» Si les musiciens, les poètes, les peintres,
» A le faire briller étaient seuls destinés,
» S'ils étaient de la danse un jour abandonnés.
» Les poètes surtout y font de tristes rôles.
» Vous n'avez jamais lu sans doute leurs paroles,
» Madame ? on est d'accord de n'en faire aucun cas :
» Rien n'est moins *enchanteur*, et je ne voudrais pas
» Voir votre majesté condamnée à les lire ;
» Elles ne font jamais ni pleurer ni sourire ;
» On n'y voit que *douceurs, charmes, tendresse, amours* ;
» Que des gens acharnés à s'adorer toujours,
» Qui ne finissent pas au sujet de leur flamme,
» Qui ne font que mourir sans jamais rendre l'âme.
» Les héros de tout âge y poussent des *hélas*,
» Des soupirs *étouffés* dont ils n'étouffent pas,
» Compromettant toujours, dans *leur aimable ivresse*

» Les plus chers intérêts de Rome et de la Grèce.

» D'un poète en ce genre il faut plaindre le sort :
» Il semble qu'en naissant il soit frappé de mort.
» Heureux quand il obtient pour ses pauvres paroles,
» Qui sont de la musique esclaves bénévoles,
» Que quelqu'ultramontain veuille bien s'en servir,
» Et de son art bruyant consente à les couvrir !

» La musique est un art que j'estime et que j'aime,
» Mais sa prétention au théâtre est extrême ;
» Comme art imitatif, elle ose se vanter
» D'avoir le pas sur nous et de tout imiter ;
» Ses tambours, je le sais, imitent le tonnerre ;
» Ses flûtes, les oiseaux ; ses timballes, la guerre ;
» J'accorde la tendresse au charme de ses sons,
» La joie aux galoubets, la tristesse aux bassons ;....
» Mais ensuite, au milieu des accords qu'on admire,
» J'écoute et ne sais pas ce qu'elle veut nous dire ;
» Je cherche à démêler *le jeu des passions*....
» Je n'entends que le jeu de nos grands violons ; (1
» Et, dans les tours de force où leur main s'abandonne,
» L'art m'ennuie à la fin quand l'artiste m'étonne.
» Toutefois la musique, en son ambition,

» Traite assez lestement les enfants d'Apollon;
» L'orgueilleuse triomphe au bruit de ses trompettes
» Qui semblent proclamer la honte des poètes.
» Elle ne voit en eux que ses humbles sujets,
» A ses partitions immole leurs couplets;
» Et, bourreau de l'esprit, ne songeant qu'aux oreilles,
» Leur supprime cent vers, fruit de cinquante veilles.
» Les beaux-arts, nous dit-on, se tiennent par la main;
» Ils sont frères sans doute, on le nîrait en vain;
» Mais leur division, qui n'est que trop publique,
» Cause plus d'un scandale au théâtre lyrique.
» Chacun par son orgueil ou son zèle emporté,
» Sans égard pour son *frère*, agit de son côté;
» Ils s'embrassent souvent, mais pour se faire injure:
» La poésie est tendre, et la musique dure;
» L'une peint un amant de ses *larmes baigné*;
» L'autre joue un *presto* d'un fifre accompagné.
» Quatre-vingts violons, forts de leurs chanterelles,
» S'épuisent en accords, en trils, en ritournelles,
» Et s'amusent ensemble à de jolis concerts,
» Quand la Grèce est en pleurs, *ou Rome dans les fers*;
» Le poète est au ciel quand l'orchestre est au diable:
» Voilà ce qu'on appelle *un ensemble admirable*.
» De nos compositeurs j'aime assez les talents;

» Mais leurs beaux opéras ne sont pas beaux long-temps.
» Des Rameaux, des Lulli les œuvres magnifiques
» Couvrent de leurs *largos* des châssis de boutiques.
» J'ai chez moi, par fragments collés sur du carton,
» Les grands airs de *Cadmus* et de *Bellerophon*;
» On voit sur tous les quais les notes innocentes
» Des *Noces de Thétis* et des *Indes galantes*;
» Qui voudrait aujourd'hui les faire exécuter,
» Passerait pour un fou qu'il faudrait garotter.
» Voilà le triste sort qu'éprouvent ces ouvrages
» Qu'on devait, disait-on, chanter dans tous les âges..
» Bien d'autres, avant peu, pourront aussi passer....
» De ces productions je ne sais que penser,
» Et je ne comprends rien aux chefs-d'œuvres illustres
» Qu'il faut, en quelque sorte, oublier tous les lustres.

» Je dois vous dire un mot de ces infortunés
» Dans notre académie à chanter condamnés.
» Leur destin m'intéresse, et leur tâche pénible
» Doit les recommander à tout être sensible.
» Les accents de leur voix et leurs cris douloureux
» Sont des garants trop sûrs de leur sort malheureux.
» Cent cinquante instruments, nourris de colophane,

» Semblent prendre plaisir à forcer leur organe;
» Et ces faibles chanteurs, vaincus, anéantis,
» Succombent au fracas des terribles *tuttis*.
» Plus d'une Iphigénie et d'une Clitemnestre
» Sont mortes à vingt ans victimes d'un orchestre
» Qui semblait se jouer de leur épuisement,
» Et les assassiner en les accompagnant.
» Lui seul a fait périr, à force d'harmonie,
» L'infortuné Rousseau dans la fleur de sa vie.
» Sa voix demandait grâce, hélas! et le bourreau
» L'accompagnait encore aux portes du tombeau. (2

» Vous parlerai-je aussi des moyens assez tristes
» De nos décorateurs et de nos machinistes; (3
» On sait que les palais d'Armide et de Psyché
» Sont formés de gros linge et de papier mâché;
» On sait que ces lambris dont la vûe est charmée,
» Ne sont que tachés d'ocre et de noir de fumée;
» Que le brillant soleil, quand il paraît le soir,
» Est l'effet d'un quinquet que seconde un miroir;
» Que la lune est l'effet d'un gros trou dans la toile;
» Qu'il n'en coûte pas plus pour avoir une étoile;
» Que l'Océan est fait d'une gase d'argent

» Que déroule à la hâte un cylindre tournant ;
» Que tous les mauvais temps, les brouillards, les nuages
» Arrivent sur la terre à force de cordages ;
» Que les Grâces, l'Amour descendent des greniers ;
» Qu'enfin les sales mains de quelques charpentiers,
» Du haut de l'échafaud où l'échelle les grimpe,
» Suspendent dans les airs tous les dieux de l'Olympe.(4

» Ces moyens cependant, risibles et mesquins,
» Pour la foule vulgaire arrivent à leurs fins ;
» Et si dans la coulisse ils excitent le rire,
» Le parterre de loin, les aime et les admire.
» Mais d'un prestige vain il serait bientôt las,
» Si celui des ballets ne l'accompagnait pas.
» C'est mon art tout divin, le grand art de la danse,
» Qui fait de l'Opéra la brillante existence.
» On s'ennuie aux chansons des Atys, des Renauds,
» Et des princes troyens connus pour chanter faux ;
» Mais on se plaît à voir, dans un noble exercice,
» Faire la cabriole au fils du sage Ulysse ;
» On aime à voir Achille au milieu d'un ballet,
» Lever la jambe au ciel et tendre le mollet,
» Et certe il est plus grand en pareille posture, (5

» Qu'en versant, comme un sot, *des pleurs pour une injure.*

» Madame, en cet endroit, je vais être forcé
» De vous parler de moi; vous m'en avez pressé.
» Tout me fait un devoir et tout me sollicite
» De ne vous point cacher l'excès de mon mérite.
» Marcel et d'Auberval et l'aîné des Gardels
» Ont laissé, je le sais, des regrets éternels;
» Ils ont fait pour leur art des choses assez belles;
» La danse a pris sous eux des allures nouvelles.
» Nous devons au premier l'heureuse invention
» D'avoir au menuet employé le talon; (6
» Avant lui, par excès ou de zèle ou d'adresse,
» Sur la pointe des pieds on se tenait sans cesse.
» On doit à d'Auberval des sauts très périlleux
» Et quelques tricottés assez ingénieux.
» Les enfers, sous Gardel devenus plus aimables,
» Avec plus de finesse ont vu danser les diables.
» Dans son genre élevé, mon père, plus grand qu'eux,
» Fut de tous les danseurs le plus majestueux.
» Je crois que *pour régner le ciel l'avait fait naître;*
» Chacun, en le voyant, le prenait pour son maître;
» Tous les rois du théâtre imploraient son appui,

» Et le fier Artaban eût fléchi devant lui.
» Ses yeux ne daignaient voir, de son temps, sur la terre
» Que trois grands hommes : lui, Frédéric et Voltaire.
» Quand il fallait entr'eux déterminer son choix,
» Il se mettait toujours à la tête des trois.... (7
» Tous enfin ont brillé, sur la terre où nous sommes,
» De plus ou moins d'éclat; mais ils étaient des hommes.
» Enfin je suis venu, madame, et franchement
» J'ai fait faire à la danse un vrai pas de géant.
» Je ne vous dirai point quelle force suprême
» A dirigé mon corps; je l'ignore moi-même;
» Cependant tout Paris, de ma grâce enchanté,
» M'élève sans réserve à la divinité....
» En me divinisant, il a trop fait peut-être :
» Mais de n'être pas dieu je ne suis plus le maître;
» Je serais homme encor si l'on m'eût consulté.
» Je donne des regrets à mon obscurité,
» En songeant que souvent la fortune s'exerce
» A bâtir des grandeurs qu'ensuite elle renverse....
» Heureux qui peut danser, aux rives du Gardon,
» Près de sa jeune Estelle un naïf rigaudon!
» Heureux ceux dont l'oreille à la mesure est sourde;
» Qui, foulant le gazon d'une jambe bien lourde,

» A l'ombre d'un ormeau planté par leurs aïeux,
» Expriment leurs plaisirs dans un branle joyeux!
» O charme du hameau! La félicité pure
» Est aux lieux où l'on fait les pas de la nature;
» Où l'on ne connaît point ces tours prodigieux
» Qui font casser la jambe ou la cheville aux dieux;
» Sans doute mes soupirs vous donnent lieu de croire
» Qu'il est quelque douleur au fond de cette histoire;
» Que tout ne me rit pas dans le rang où je suis;
» Qu'il entraîne toujours quelques secrets ennuis,
» Et que je ne suis pas à l'abri de l'orage
» Qu'excite un grand talent qui porte trop d'ombrage.
» Oserai-je le dire? Un songe me fait peur.
» J'ai vu comme Athalie, en frémissant d'horreur,
» Un enfant menacer ma gloire, ma couronne,
» Briser à coups de pieds les marches de mon trône....
» Je n'attristerai point l'histoire de nos jeux
» Par les expressions d'un récit douloureux:
» Si votre majesté me soutient, m'encourage,
» Si je puis opposer l'honorable suffrage
» D'une illustre princesse aux coups des envieux,
» J'arriverai sans trouble au terme de mes vœux.....
» Mais je reviens. La danse a pris sous mon empire

» Plus de force et d'éclat que je ne saurais dire.
» La pirouette avant moi se bornait à trois tours;
» Elle n'a plus de borne : on tournerait toujours,
» Et rien n'arrêterait cette ardeur circulaire,
» S'il ne fallait borner les plaisirs du parterre.
» Les entrechats avaient des temps déterminés;
» Maintenant au génie ils sont abandonnés.
» Je pourrais m'élever, s'il était nécessaire,
» Jusqu'aux lieux où la roue imite le tonnerre;
» Et l'on m'a vu par fois, redoublant de vigueur,
» D'un firmament de toile atteindre la hauteur.
» Je ne poursuivrai pas un détail inutile.
» Je n'ai pas dédaigné de danser à la ville,
» De paraître à la cour, où j'ai plus d'une fois
» Donné des crocs-en-jambe et des leçons aux rois,
» Ou les associant à ma grâce infinie
» J'ai reçu de leurs mains le cachet du génie.
» J'ai formé dans mon art un essaim de beautés
» Qui, marchant sur mes pas, brillent à mes côtés.
» Vous dirai-je Saunier, par sa jambe embellie,
» Plus souple que le jonc qui croit en Arabie?
» Miller aux pieds ailés, flexible à quarante ans (8
» Comme un jeune roseau qui n'a vu qu'un printemps?

» Aimé (de ce doux nom c'est l'Amour qui l'appelle),
» Belle comme Cypris, non moins sensible qu'elle?
» Tendre rose livrée aux zéphyrs amoureux?
» Fière de son calice épanoui par eux?
» Delisle, emblème heureux de la beauté suprême,
» Légère, s'il se peut, de son embonpoint même,
» Qui pourrait, comme Hébé dans la céleste cour,
» Enivrer tous les dieux d'ambroisie et d'amour?
» Chevigni, qui se plaît à sortir de la lice (9
» Pour y rentrer toujours plus fraîche et moins novice?
» Taglioni, Leval, Constance, Chameroi......?
» A ce nom quelques pleurs m'offusquent malgré moi.
» En puis-je refuser à cette infortunée
» Par une faux cruelle à vingt ans moissonnée?
» J'ai vu dans un matin se pencher et mourir
» Cette fleur malheureuse arrachée au plaisir.
» Contre les traits affreux du mal qui l'a perdue,
» Les dieux qui l'adoraient ne l'ont pas défendue:
» A peine sur la terre elle avait fait un pas,
» Hélas! il l'a conduite aux horreurs du trépas.
» Les Chrétiens l'ont damnée, et la Grèce idolâtre
» L'aurait placée au ciel au sortir du théâtre..... (10
» Je m'égare en discours, en regrets superflus,

» J'ai semé quelques fleurs... Je n'en sèmerai plus.

» Vous le dirai-je enfin ? c'est par moi que la danse
» A pris dans ma patrie une telle importance
» Que l'éducation ne peut plus s'en passer.
» On prépare au berceau les bambins à danser;
» Avec les rudiments d'une aride science
» On ne désole plus les beaux jours de l'enfance;
» Elle n'a plus cet air gauche et de mauvais ton
» Qu'on prend à fréquenter Salluste et Cicéron.
» Libre enfin des Latins qu'on a mis à leur place,
» Elle forme ses pas et salue avec grâce.
» En entrant dans le monde, elle s'y fait chérir
» Par le noble maintien qu'on lui fait acquérir;
» En sortant du maillot sa force est déjà telle,
» Que l'âge mûr renonce à danser devant elle.
» Les mœurs des premiers temps ne l'embarrassent plus;
» Elle ignore en quel temps vivait le roi Bélus;
» Ne connaît point Memphis, Babylone ou Carthage;
» Elle ne sait point dire dans quel étroit passage
» Trois cents Léonidas se sont fait égorger :
» Mais elle sait *chasser*, *assembler*, *dégager*.
» Elle a peu de loisir dans l'ardeur qui l'enflamme,

» Pour nourrir son esprit, pour embellir son âme,
» Mais elle est exercée à bien placer son corps;
» Elle a la tête haute et les pieds en dehors.
» Pour le dire, en un mot, c'est dans toutes les classes
» Que la danse a porté son adresse et ses grâces.
» Le plus obscur faubourg recèle sous ses toits
» Des talents qui pourraient m'égaler quelquefois.
» La Courtille, Chaillot, la Rapée et Corbeille,
» Fourmillent de danseurs dont on vante l'oreille:
» On dirait des essaims d'*artistes réunis;*
» Et le Pré Saint-Gervais a ses Bigotinis. (1)
» Par des troubles affreux la France déchirée,
» Dans l'ardeur de danser ne s'est point modérée.....
» D'élégants amateurs nourris de mes leçons
» Font aujourd'hui la gloire et l'honneur des salons.
» Leurs pas récompensés par les soupirs des belles,
» Les mènent triompher dans l'ombre des ruelles.
» Parmi ces beaux acteurs de la société
» Trénis s'est fait un nom brillant et respecté.
» Il disait aux beautés sur ses traces pressées :
» *Mesdames, pour me voir, étiez-vous bien placées?*
» *Avez-vous remarqué mon mollet sémillant,*
» *Ma jambe libertine et mon pied agaçant.....?* »

» Je n'abuserai point de votre patience;
» Quel que soit mon talent et sa haute importance,
» Peut-être est-il pour vous de plus touchants objets?
» Vous devez de ce jour le reste à vos sujets.
» Je sais trop quels devoirs impose un grand empire.
» L'orphelin vous attend et le pauvre soupire.
» Je vous rends à des soins dignes de votre cœur. »

« Allez, lui dit la reine, allez, heureux danseur;
» C'est assez : vos discours font aussi des conquêtes,
» Et vous avez parlé comme un dieu que vous êtes.
» D'un rang trop élevé je connais les dangers;
» Mais de vaines terreurs, des rêves mensongers
» Ont-ils droit de troubler une si belle vie?
» Sans doute un grand mérite effarouche l'envie :
» Vous devez la confondre et braver ses efforts.
» Je vous offre, après tout, mes flottes, mes trésors;
» Et, si ce n'est assez de toute ma puissance,
» J'entraînerai l'Europe à secourir la danse.....
» Partez, faites encor l'ornement et l'amour
» D'un pays qui soupire après votre retour.
» Mais dans tous vos exploits que la gloire accompagne
» Donnez un souvenir à la Grande-Bretagne;

» Dites que chez un peuple inhabile aux talents,
» Vous avez recueilli beaucoup d'or et d'encens ;
» Que ce peuple sait mettre un grand prix au mérite. »

A ces mots, le héros termina sa visite;
Et payant de son art un gracieux tribut,
S'échappa de Windsor par un triple salut.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX DE L'OPÊRA.

CHANT QUATRIÈME.

DIEU des vers qui charmais l'antique Thessalie,
Qui du fils de Phérès gardais la bergerie,
Tu ne t'y bornais point à chanter les héros ;
Tu dansais au milieu des paisibles troupeaux !
Ah ! que ne puis-je atteindre à ta double science !
Je chante, mais je suis inhabile à la danse.
Pour cet art séducteur j'ai toujours fait des vœux ;
J'ai toujours eu des pieds et des bras malheureux.
Je n'accuse que vous, famille un peu barbare
A qui je dois le jour (don qui n'est pas bien rare) ;
Vous avez, je le sais, par quelques soins touchants,
Formé pour la vertu les premiers de mes ans ;

Vos leçons m'ont servi de guides secourables;
Mon esprit et mon cœur vous sont fort redevables
Vous avez fait beaucoup; vous pouviez faire mieux.
Peu de gloire s'attache aux penchants vertueux.
Que me fait ma vertu, gauche, triste, empesée,
Quand du monde dansant je me vois la risée;
Quand je n'ose y risquer quelques pas incertains
Qui semblent exciter les mépris des humains?
On dirait qu'en ce genre une lourde influence,
Des enfants d'Apollon ait marqué la naissance.
Puissent ici mes vers faire par quelqu'endroit
Oublier, s'il se peut, le danseur maladroit!

L'Opéra cependant, avec impatience,
Redemandait son dieu, déserteur de la France,
Et faisait retentir les échos de Paris
De ce refrein touchant : « Quand rentrera Vestris?
» Qui le retient encor? Quand pourra sa rentrée
» Ramener dans nos murs une foule égarée? »
Une seconde fois protégé par l'Amour
Il traverse la Manche et hâte son retour.
En revoyant Paris, sa première pensée
Est pour son Eucharis, trop long-temps délaissée.

Peut-être il l'avait fuie avec trop de rigueur,
Mais il lui rapportait une nouvelle ardeur.
La nymphe cependant, oubliant un volage,
N'avait point imité la reine de Carthage,
Et, par des soins touchants se laissant consoler,
Avait pris le parti de ne point se brûler.
Le héros la revoit plus belle, plus brillante;
Il lui tend une main timide et suppliante;
Il implore sa grâce et tombe à ses genoux.
Elle ne lui dit point : *Seigneur, relevez-vous.*
Dans une humble posture il a beau se morfondre,
On ne lui répond rien...... C'était trop lui répondre.
Il s'efforce de plaire : inutiles efforts!

« Eh quoi! les dieux absents ont-ils aussi des torts?
» Dit-il; ai-je subi l'infortune vulgaire
» Des amours malheureux qui désolent la terre?
» Un autre a-t-il reçu loin de moi tes serments?.... »

« Les ballets sont remplis de ces évènements,
» Dit la nymphe à son tour : on a vu les déesses,
» Les reines, quelquefois manquer à leurs promesses;

» Et vous m'avez appris, si je puis m'en vanter,
» A connaître l'histoire ainsi qu'à la citer,
» Mille exemples fameux prennent soin de m'absoudre.
» Junon fut infidèle au maître de la foudre;
» Pénélope elle-même, en dépit des discours
» Qui donnent tant d'éclats à ses chastes amours,
» Pendant dix ans entiers d'une attente trompée,
» Ne resta pas toujours à sa toile occupée,
» Et ne dédaigna pas les plaisirs de sa cour
» En défaisant la nuit ses ouvrages du jour;
» L'épouse de Titon, qui n'eut point de rivale,
» Pour le jeune Orion abandonna Céphale....
» — Puis-je connaître au moins l'Orion fortuné
» Que l'Amour à vous plaire a déjà destiné?
» — Oui, sans doute, et bientôt il se fera connaître.
» Ce soir, à l'Opéra, vous le verrez paraître:
» Peut-être son début vous pourra confirmer
» Qu'après vous il avait le droit de me charmer,
» Et que votre terreur n'aura pas été vaine.
» Trois lustres et trois ans sur lui pèsent à peine;
» Déjà ses premiers pas ont cette habileté,
» Ce fini précieux de la maturité;
» Il a cette souplesse attachée au jeune âge;
» Il a cet abandon.....il a bien davantage..... »

A ces mots le héros, justement interdit,
Ne peut dissimuler sa haine et son dépit.
Une infidélité n'a rien qui l'indispose;
Mais sa gloire est trahie, et c'est tout autre chose.
La grotte d'Eucharis retentit un moment
Des imprécations du héros mécontent.
Du théâtre des Arts bientôt il prend la route,
Et va voir débuter le rival qu'il redoute.
O miracle! ô terreur! il reconnaît l'enfant
Que naguère il a vu dans un songe effrayant.
Il ne peut s'y tromper; c'est lui, c'est son audace,
C'est la même vigueur que tempère la grâce.
Le peuple cependant, par de bruyants transports,
De l'enfant merveilleux accueille les efforts.
Confondu dans la foule aux portes du parterre,
Dévorant en secret sa rage solitaire,
Le dieu, sous le manteau du plus simple mortel,
Supporte jusqu'au bout ce début criminel.
Pourtant il se rassure, et se repose encore
Sur le titre divin dont le monde l'honore;
Il se flatte, en faisant l'essai d'un nouveau pas,
Que sa divinité ne le trahira pas.
La Renommée annonce aussitôt sa rentrée,
Par lui, par ses amis, avec art préparée.

Il jouait à dessein le *Retour du Zéphir*, (1
Aimable allusion qui devait le servir!
Le retour de l'enfant d'Éole et de l'Aurore
Fit encore les plaisirs, les délices de Flore,
Et de quelques beautés, ornement du printemps,
Heureuses de fixer ses regards caressants;
Mais d'un jeune Zéphyr, Vestris jouant le rôle,
Parut avoir déjà la vieillesse d'Éole.
Le peuple à ce *retour* applaudit faiblement:
Funeste pronostic d'un plus grand changement!
L'oreille du héros n'était plus chatouillée
De ces cris que poussait la foule émerveillée,
Quand du fond de la scène il semblait à ses yeux
Venir fondre sur elle en danseur furieux.
Il rentre: de l'Amour il invoque la mère,
Il lui demande un baume à sa douleur amère;
Ce baume sur sa plaie est un vain appareil.
Enfin il se décide à former un conseil
Composé de sujets, soutien de sa couronne,
Attachés à sa gloire ainsi qu'à sa personne.
Il assemble à la hâte, en un lieu retiré,
Gardel, le grand Gardel du danseur révéré,
Vieilli dans les ballets et la chorégraphie,
Brillant d'un triple éclat dans la *Dansomanie*; (2

Beau dans le menuet, et presqu'égal aux dieux
Qu'il anime à la danse et du geste et des yeux;
Omer, qui se complaît à porter la rondache,
Valeureux Don-Quichotte aux *Noces de Gamache*; (3
Beaupré, petit de taille, et grand par son talent,
Du héros espagnol grotesque confident,
Tantôt noir Africain au sérail de Bisance,
Tantôt démon affreux, tantôt prévôt de danse; (4
Hulin, l'heureux Hulin connu par son enfant
Qui du dieu de Cythère est le portrait vivant,
Qui déjà de l'Amour sait jouer tous les rôles,
Fier du petit carquois qui charge ses épaules; (5
Lalande, qui jamais n'a rien vu dans les cieux,
Mais qui n'en vaut pas moins et n'en danse que mieux; (6
Godefroi, qui n'a point battu les infidèles,
Mais qui bat l'entrechat comme les grands modèles;
Milon, de tous les rois digne représentant, (7
Qui n'est point de Crotone, et n'est point le parent
De celui dont les mains fendirent un tronc d'arbre,
Et qu'on ne put jamais ébranler sur le marbre;
Saint-Amant, Labori, Rivière, Nivelon,
Henri, Branchu, Deschamps, Butteau, Titus, Léon,
Et d'autres, moins couverts de lauriers et de gloire,
Dont les noms ne sont pas présents à ma mémoire.

Tous en ordre rangés entourent le héros
Qui sur des tabourets les invite au repos.
Lui, seul sur une estrade au centre préparée,
Leur adresse ces mots d'une voix altérée :

« Amis et compagnons, honorables appuis
» De nos sublimes jeux chers à tous les pays ;
» Vénérables danseurs, que l'Opéra contemple
» Comme les vrais piliers qui soutiennent son temple ;
» En arrivant ici vous avez dû penser
» Que je ne vous ai point assemblés pour danser.
» D'un soin plus sérieux mon âme est oppressée :
» Il s'agit de sauver ma gloire menacée ;
» Il s'agit d'arrêter les progrès désastreux
» D'un danseur contre moi suscité par les dieux.
» Par le perfide effet de ses nouveaux systêmes,
» Amis, il veut me perdre et vous perdre vous-mêmes ;
» Il a formé le plan long-temps dissimulé
» D'envahir l'Opéra sur sa base ébranlé.
» Vous avez vu, messieurs, un parterre volage
» Accorder à Duport son coupable suffrage ;
» Vous venez de l'entendre en son égarement,
» A ma succession appeler cet enfant ;

» De ma divinité me dépouiller d'avance,
» Et fonder sur lui seul une folle espérance.
» Les Grecs auraient puni ses innovations
» Comme des attentats aux lois des nations.
» Vous savez qu'à l'amende ils mirent Timothée,
» Pour une simple corde à la lyre ajoutée;
» Qu'après lui Diodore eut beaucoup à souffrir
» Pour un trou qu'à la flûte il osa faire ouvrir.
» Que ne mérite pas un danseur téméraire,
» Qui, dès les premiers pas qu'il fait dans la carrière,
» Cherchant à me couvrir d'un éternel affront,
» S'avise de heurter les principes de front?
» Je ne regarde pas comme chose importante
» Qu'il m'ait en mon absence enlevé mon amante;
» Je ne regrette point l'infidèle Eucharis;
» A conserver un cœur j'attache peu de prix:
» Qui ne sait pas combien leur conquête est facile!
» Pour un que j'ai perdu Vénus m'en offre mille;
» Mais si vous y tenez, messieurs, je vous préviens
» Que celui qui n'a pas respecté mes liens
» Ne doit pas respecter les vôtres davantage;
» Que, ne se bornant pas à ce premier outrage,
» Il ira quelque jour, en ses hardis projets,
» De vos affections vous ravir les objets.....

» Quant à moi, compagnons, suis-je un dieu, je vous prie,
» Ou ce titre n'est-il qu'une plaisanterie?
» Est-ce une illusion? me serais-je abusé?
» Est-ce pour m'avilir qu'on m'a divinisé?
» Serais-je de ces dieux de sapin ou de plâtre
» Qu'on peut à volonté retirer du théâtre,
» Qu'ensuite au magasin on laisse sans honneurs,
» Couchés sur la poussière, en proie aux vers rongeurs?
» Mais si je suis placé, par un sort plus prospère,
» Au-dessus des mortels qui dansent sur la terre;
» Si vous ne m'avez point jusqu'ici contesté
» Ce titre de *divin* que j'ai trop acheté,
» Vous devez m'affranchir d'un danseur que j'abhorre,
» En purger l'Opéra que son pied déshonore.....
» Toutefois, compagnons, en l'état où je suis,
» Déjà ne pensez pas que je manque d'appuis;
» Que l'univers regarde avec indifférence
» Un dieu qu'on humilie, un danseur qu'on offense,
» Et qu'enfin les Vestris, de l'Europe oubliés,
» N'y comptent pas encor de puissants alliés.....
» Une reine, sensible au chagrin qui m'accable,
» M'offre.... Ce qu'elle m'offre est peut-être incroyable...
» Si vous me secondez, je pourrai m'en passer;
» Peut-être il s'ensuivrait trop de sang à verser,

» Et je ne ferai pas, trop sensible à l'outrage,
» D'un théâtre de danse un séjour de carnage...... »

A ces mots le conseil, dans un noble transport,
N'en profère pas moins le cri de *guerre à mort!*
Ses membres aussitôt, d'une voix unanime,
Offrent leurs bras vengeurs au dieu qui les anime.

Cependant Nivelon, plus calme, plus prudent,
Croit devoir modérer ce premier mouvement.
« Messieurs, dit-il, la mort, quelle que soit l'injure,
» Quant il s'agit de danse est peut-être un peu dure.
» Duport mérite tout, excepté le trépas :
» Vengeons-nous, s'il se peut, mais qu'il ne meure pas;
» Protégeons notre chef, embrassons sa querelle,
» Mais qu'un sang, même impur, ne coule pas pour elle.
» A la source du mal nous devons remonter;
» Ce sont les pas nouveaux qu'il s'agit d'arrêter,
» Ce sont les attentats au code de la danse.
» Le moyen de le faire est en votre puissance :
» Vous, Maître des ballets, avez encor ce droit;
» Attaquez seulement Duport par cet endroit.
» Vous pouvez lui donner des fers et des entraves
» Qui dans tous les ballets rendent ses pieds esclaves.

» Par les liens de l'art il le faut captiver ;
» Que si malgré votre ordre il ose les braver,
» Menaçons d'emmener avec nous nos amantes,
» Nos filles, nos moitiés, toutes les figurantes,
» Aux bords de la Tamise, et de là jusqu'aux lieux
» Où coule la Néva sous un ciel nébuleux :
» Emportant comme Énée, au travers des campagnes,
» Nos pères et nos dieux, suivis de nos Ascagnes. »

« Amis, dit Don-Quichotte enflammé de courroux,
» L'honneur n'a point recours à des moyens si doux ;
» De ces ménagements il s'indigne et s'offense :
» Je ne connais pour lui que l'épée ou la lance.
» Que Vestris en champ clos seul appelle Duport ;
» Qu'il s'arme, qu'il reçoive ou qu'il donne la mort ;
» Qu'il aille sur l'arène aux meurtres destinée,
» Combattre pour sa gloire et pour sa Dulcinée. (8
» Si de mon assistance il peut avoir besoin,
» Qu'il parle.... du combat j'offre d'être témoin :
» S'il succombe, mes mains secourables et pures
» Mettront un dernier baume au sang de ses blessures ;
» Ses restes par moi seul seront ensevelis,
» Et ses derniers soupirs avec soin recueillis. »

« J'admire, dit Léger, ce conseil plein d'audace,
» Qui loin du Toboso n'est pas trop à sa place.
» Ne compromettons point dans ses paisibles lieux,
» Avec un sang impur un sang si précieux.
» Je connais trop Duport et l'ardeur qui l'anime :
» Il ose aussi prétendre aux lauriers de l'escrime.
» Par un bras à la tierce, à la quarte exercé,
» Le cœur même d'un dieu risque d'être percé.
» Je propose un moyen moins dangereux sans doute :
» Demain notre ennemi, du ciel prenant la route,
» Doit enlever Psyché par ordre de l'Amour,
» Et faire à l'Opéra le Zéphyr à son tour ;
» Il doit sur une *gloire*, à l'aide de cordages,
» S'élancer avec elle au séjour des orages : (a)
» Gagnons le mercenaire ou le vil instrument
» Chargé de diriger ce hardi mouvement ;
» Qu'il coupe avec adresse, et sans qu'on l'en soupçonne,
» Les cordes de la *gloire*, ou qu'il les abandonne ;
» Que le nouveau Zéphyr, dans son vol arrêté,
» Malgré l'aide des Vents tom[illegible]cipité,
» Et que sur l'avant-scène, avalant la poussière,
» Il vienne de sa chute effrayer le parterre. »

« Arrêtez, dit soudain Gardel effarouché,

» Je vous demande grâce en faveur de Psyché : (1)
» De suivre le Zéphyr elle n'est point jalouse.
» Vous le savez, messieurs, j'en ai fait mon épouse :
» L'Amour me l'a cédée, et nos liens sacrés
» Depuis par l'Hyménée ont été resserrés.
» Je n'immolerai point, dans mon zèle farouche,
» L'ornement de mon lit, le charme de ma couche.
» Si le conseil adopte un projet sans pitié,
» Je n'y dois pas risquer les jours de ma moitié ;
» Je consens comme vous que le Zéphyr périsse,
» Je n'y répugne point ; mais alors qu'on choisisse
» Dans quelques rangs obscurs un sujet sans appui,
» Pour partager sa chute et périr avec lui. »

La Discorde pourtant, à nuire ingénieuse,
Dans un coin du conseil, déguisée en danseuse,
Soufflait sur l'assemblée un venin malfaisant.
Mille avis opposés sont donnés à l'instant.
A l'ennemi co[illegible] tous ont juré la guerre,
Mais chacun s'[illegible]hant au moyen qu'il préfère,
Soutient avec aigreur sa folle opinion,
Et l'injure se mêle à la discussion.
Voilà donc les effets de la sagesse humaine,
En de nombreux conseils toujours stérile et vaine !

Dans les grands intérêts l'homme à l'homme opposé,
Sous la toge du sage est un fou déguisé
Assemblez des Solons, des Lycurgues en foule,
Pour être les soutiens d'un pouvoir qui s'écroule;
Ne mettez point de borne à leur loquacité,
Laissez à leur faconde un cours illimité;
Ils ne soutiendront plus que l'erreur, l'injustice,
Et feront sur leur tête écrouler l'édifice :
Jamais un plan suivi d'un heureux résultat,
N'est sorti du cerveau de cent hommes d'état.

Cependant le héros ne voit pas sans alarmes
Son conseil agité sur soi tournant ses armes,
Prendre ses intérêts avec une chaleur
Prête à dégénérer en accès de fureur.
« Amis, dit-il, c'est trop ; votre zèle me flatte,
» Mais parmi vos débats c'est en vain qu'il éclate.
» Il est temps de dissoudre un conseil orageux :
» Isolés désormais vous m'en servirez mieux.
» L'heure sonne au foyer : retournez sur la scène;
» Allez danser en paix dans Troie ou dans Mycène;
» Attendant que bientôt vous soyez avertis
» Du choix que j'aurai fait entre tous vos partis. »

A ces mots on se tait et les bouches sont mortes,
Et chacun pour sortir se précipite aux portes.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX

DE L'OPÉRA.

CHANT CINQUIÈME.

CEPENDANT le héros, au fond de son palais,
Va chercher un moment le silence et la paix.
Dans un galant boudoir, orné de trente glaces,
Il voit multiplier et réfléchir ses grâces.
« Eh quoi! dit-il tout bas dans son trouble cruel,
» Ne suis-je plus Vestris, suis-je encore un mortel?
» Ce bras si gracieux, cette jambe si fière,
» Ont-ils perdu le droit de charmer le parterre?
» Ont-ils dégénéré de leurs premiers travaux?
» Le temps a-t-il séché la moëlle de mes os?
» Non, sans doute. » Et dès-lors, reprenant espérance,
Il fait d'un pas hardi l'heureuse expérience;

Il triomphe tout seul, et de lui-même épris
Il s'écrie en dansant : « Je suis encor Vestris. »
Pourtant il se recueille ; et seul il délibère
Sur les moyens de perdre un rival téméraire,
Qui déjà l'accablant de ses premiers essais,
Se prépare au théâtre à de nouveaux succès.
Il délibère en vain, quand Vénus inquiète
Sous les traits de Clotilde entre dans sa retraite.
Elle a quitté l'éclat de la divinité,
Et gardé seulement la grâce et la beauté :
C'est le charme des cœurs, c'est Vénus tout entière,
Qu'un air d'humanité radoucit et tempère.
« Mon doux ami, dit-elle en lui tendant la main,
» En timides projets tu t'égares en vain ;
» Préviens, il en est temps, la chute de ton trône.
» L'heure presse : partout le danger t'environne ;
» Tu prends de vains détours pour aller à tes fins.
» Du séjour des enfers demande les chemins ;
» Hâte-toi d'y descendre et d'y faire un voyage :
» C'est une loi prescrite à tout grand personnage.
» Qui n'a pas visité ses ombres, ses cachots,
» N'a pas rempli la tâche imposée aux héros.
» C'est le parti qu'ont pris, pour des motifs moins graves
» Pirithoüs, Hercule, Enée et d'autres braves.

» Va conjurer les dieux du séjour infernal
» D'engloutir, s'il se peut, ton dangereux rival;
» Qu'en dansant sur la scène, il tombe dans un gouffre,
» Suffoqué par la flamme, étouffé par le soufre;
» Que, s'il doit s'échapper de l'empire des morts,
» Sa jambe y perde au moins sa force, ses ressorts,
» Et que tombée à faux, courte et déshonorée,
» A celle de Vulcain elle soit comparée.
» Du reste les enfers offrent quelques douceurs,
» Et ne sont pas sans charmes aux yeux des voyageurs,
» Qui, bien sûrs du retour, et préservés des flammes,
» Y peuvent, pour s'instruire, interroger les âmes,
» Et savoir des secrets aux vivants inconnus. »

Vestris de ce conseil rend grâces à Vénus;
Il lui baise les mains, et bientôt se prépare
A gagner vers le soir la route du Ténare.
Un escalier affreux le conduit sur les bords
De l'antre à peine ouvert où s'engouffrent les morts.
Il descend bravement : une pâle lumière
Lui fait apercevoir la gueule de Cerbère.
Aux jambes du héros il saute avec ardeur,
Mais le héros poursuit en bravant sa fureur.

Il ne reconnaît point ce séjour de ténèbres
Qu'ont décrit si souvent maints poètes célèbres.
Un poëme à la main il cherche vainement
Mille objets dont il lit le détail effrayant.
Cet affreux Phlégéthon qui *roule une onde impure*,
Dans un coin retiré ne coule qu'en peinture;
Le Cocyte rempli des larmes des méchants,
L'Achéron, abreuvoir des rebelles Titans;
Le Styx qui se replie et qui coule en spirale,
Et le Léthé, dont l'onde aux amants est fatale,
Paraissent à ses yeux taris et desséchés,
Et ne murmurent point sur leurs urnes penchés.
Il rencontre en chemin un groupe de Furies
Qu'il s'étonne de voir si fraîches, si jolies.
Tysiphone, Alecton, et Mégère leur sœur,
Jouaient avec leur torche, instrument de douleur;
La volupté, l'amour, perçaient sur leurs figures
Au travers des serpents qui formaient leurs coiffures;
Les criminels charmés n'en avaient point horreur:
Ils riaient de leurs coups et de leur fouet vengeur.
Des remords dévorants ils n'étaient point victimes,
Et supportaient gaîment tout le poids de leurs crimes.
Les trois parques, Clotho, Lachésis, Atropos,
Oubliant leur métier, se tenaient en repos;

Elles ne filaient plus la trame de la vie:
Leur quenouille inactive et de fil dégarnie
Languissait à leurs pieds auprès de leur ciseau,
Et Lachésis venait d'*égarer son fuseau.* (a
La Chimère, songeant à des choses réelles,
Ne se nourrissait point d'*illusions cruelles,*
Et, pleine de vigueur, de force, d'embonpoint,
Respirait le plaisir et ne le rêvait point.
Les filles de Phorcus, les Gorgones avides,
Se permettaient de rire avec les Euménides,
Et jadis du même œil se servant tour à tour,
En avaient repris six tous rayonnant d'amour.
Méduse, jouissant d'une santé parfaite,
Ne se souvenait plus d'avoir perdu sa tête
Qui jamais n'avait eu le magique pouvoir
De changer en cailloux ceux qui venaient la voir.

Vestris en s'enfonçant dans la nuit infernale
S'étonne d'y voir clair. Il rencontre Tentale
Qui d'un infortuné ne portait que le nom.
Il n'était point plongé dans l'eau jusqu'au menton;
Un rameau tentateur et des ondes perfides
Ne se dérobaient point à ses lèvres avides.

Prométhée, Ixion et d'autres malheureux,
A d'horribles tourments condamnés par les dieux,
N'étaient point tourmentés et se tenaient en joie;
L'un riait du vautour qui lui rongeait le foie,
Un autre de la roue où son corps étendu
Expiait un bonheur qu'il n'avait point perdu.

Un groupe de démon à figures hideuses
Se livraient cependant à des danses joyeuses.
Pêle-mêle avec eux, leur souverain Pluton
A leurs jeux infernaux s'unissait sans façon;
Il dirigeait leurs pas; leurs mains étaient armées
De couleuvres sans fiel, de torches enflammées
Dont ils agitaient l'air avec précaution.
Le héros les aborde en leur disant son nom.
A ce nom révéré, dépouillant sa furie,
La troupe avec respect se courbe et s'humilie.
« Que voulez-vous, dit-elle, ô le dieu des danseurs?
» Avez-vous aujourd'hui besoin de nos fureurs?
» Parlez, nous sommes prêts à vous prêter nos armes,
» A remplir l'Opéra de terreur et d'alarmes.
» Avez-vous à punir quelque jeune beauté
» Coupable de rigueur ou d'infidélité?

» Voulez-vous la livrer à nos griffes impures
» Pour lui faire subir mille affreuses tortures ?
» Faut-il l'écarteler ou lui tordre les bras,
» La faire évanouir, et, sur un matelas
» Arrangé tout exprès au fond d'un précipice,
» La jeter avec nous pour finir son supplice ?
» — J'ai lieu d'être content de vos civilités
» Et d'un zèle féroce, effet de vos bontés,
» Messieurs, répond Vestris, je respecte les belles,
» Et ne demande point la mort des infidelles.
» Plût au ciel que l'amour m'amenât seul ici !
» Qu'il fût en ce moment mon unique souci !
» Mon épouse n'a point, comme celle d'Orphée,
» Été par un serpent dans mes bras étouffée,
» Et n'a point aux enfers encor porté ses pas :
» Je ne l'ai point perdue et ne la cherche pas.
» Un soin bien différent me conduit et m'anime :
» J'ai besoin aujourd'hui d'une grande victime.
» Un mortel que je hais, audacieux danseur,
» Est prêt à balancer le poids de ma grandeur ;
» Figurant révolté, sans nom et sans naissance,
» Il a mis le ciseau dans les lois de la danse ;
» Et foulant le plancher d'un pied licencieux,
» Homme, il ose prétendre à détrôner les dieux.

» Respectables démons, la danse vous est chère
» Comme à moi, comme au ciel, comme à toute la terre ;
» Vous ne manquez jamais à vos positions
» Dans toutes vos fureurs et vos contorsions ;
» J'invoque votre zèle et votre intelligence :
» Duport est l'ennemi que poursuit ma vengeance.
» Sur les pas de Psyché bientôt il doit courir ;
» Vous serez évoqués pour la faire souffrir.
» Vous pouvez à la fois punir un double crime ;
» Sous les pieds du Zéphyr entr'ouvrir un abîme.....
» Vous m'entendez, messieurs. » A ces mots, les démons,
En signe de fureur agitent leurs brandons ;
On entend retentir les voûtes du Ténare
Des lourds trépignements de leur foule barbare.
A leurs gestes affreux, à leurs sauts effrénés,
On les croirait déjà sur leur proie acharnés ;
Il jurent par le Styx, fleuve si respectable,
De venger l'innocent, de punir le coupable.
Le héros, satisfait de leur noble fureur,
Les paie en souriant d'un signe protecteur,
Et, s'armant d'un flambeau qu'à leurs feux il ravive,
Il veut bien partager leur danse convulsive.
Puis, s'adressant au chef des démons haletants :
« Vos enfers, lui dit-il, me paraissent plaisants ;

» Vous régnez en bon prince, et vos lois sont fort douces ;
» Vous êtes à l'abri de ces grandes secousses
» Qui troublent les états et renversent les rois,
» Et vous êtes assis sur un trône de bois
» Que ne frappe jamais la hache des rebelles,
» Et qu'on ne suspend point à de minces ficelles ;
» On n'est point envieux de votre autorité,
« Car vous régnez dans l'ombre et dans l'obscurité,
» Et votre majesté que la flamme environne,
» Pour son amusement ne fait brûler personne.
» — Hélas ! lui dit Pluton, les dehors sont trompeurs ;
» On ne s'enrichit point dans ce lieu de douleurs.
» J'y reçois, pour régner quatre fois la semaine,
» Un faible traitement qu'on me paie avec peine.
» Il ne pourrait suffire à me faire briller,
» Si l'on ne se chargeait du soin de m'habiller ;
» Si mes petits talents, hors de ce noir asile,
» N'ajoutaient quelque chose à ma liste civile ;
« Si sur la terre enfin, revenant tous les jours,
» De quelques écoliers je n'avais le secours.
» J'ai loué sur le globe un quatrième étage ;
» J'y retrouve souvent l'enfer dans mon ménage.
» Ma femme m'y poursuit, véritable démon
» Qui me fait regretter les serpents d'Alecton.

» Dans l'olympe elle brille au rang des figurantes,
» Et double quelquefois les déesses absentes;
» Elle sert le nectar et l'ambroisie au ciel,
» Et m'abreuve chez moi d'amertume et de fiel.
» En vain je suis ici l'époux de Proserpine
» Que j'ai, dit-on, jadis enlevée à Messine;
» J'ai gagné peu de chose à recevoir sa main:
» Le gendre de Cérès manque souvent de pain,
» Et je n'ai recueilli que vent et que misère
» De toutes les moissons que fait ma belle-mère.
» Mes enfants, employés dans les Ris et les Jeux,
» De retour au logis ne sont pas plus heureux.
» A *jouer* dans l'olympe il faut bien les instruire.
» A coups de nerfs de bœuf je leur enseigne à *rire*.
» Jupiter, dont ils vont embellir le palais,
» A souper dans sa cour ne les retient jamais:
» Peu touché de leurs maux le maître du tonnerre
» Les renvoie affamés à leur malheureux père..... »

« Votre sort, dit Vestris, a de quoi m'attendrir:
» Je le croyais plus doux; mais il faut le subir.
» Régnez pour consommer l'œuvre de ma vengeance:
» Je vous enrichirai..... de ma reconnaissance..... »

À ces mots il s'enfuit, et, revoyant le jour,
Du champêtre Elysée il gagne le séjour. (3
Nul intérêt pressant ne semblait l'y conduire;
Mais il faut qu'un héros se promène et respire,
Et ses pas, comme ceux des vulgaires humains,
S'égarent quelquefois sans but et sans desseins.
Ce champ toujours célèbre, en grand nombre rassemble
De tristes bienheureux ennuyés d'être ensemble.
Des arbres, trop souvent de feuilles dépouillés,
Forment de longs chemins froidement nivelés;
Ils ne produisent rien: sur leurs branches stériles
Les oiseaux effrayés ne cherchent point d'asiles;
Souillés par la poussière aussitôt qu'ils sont verts,
On les croirait encor flétris par les hivers:
Leur ombrage n'est point favorable au mystère.
L'Amour est effrayé le soir du réverbère
Qui partout éclairant les amants, les époux,
Rend le public témoin des serments les plus doux.
On n'y rencontre point ces voûtes de verdure,
Ces bocages fleuris, honneurs de la nature,
Décrits si galamment, avec de si grands soins,
Par ceux qui les ont vus et fréquentés le moins.
Des êtres de tous rangs, des ombres isolées,
Parcourent lentement d'éternelles allées

Qui coupent en tous sens ce monotone enclos
Où l'on ne peut s'asseoir sans payer le repos.
Mille chars élégants lancés dans la poussière,
Suivis des chars honteux que conduit la misère,
Donnent aux spectateurs quelques plaisirs bruyants;
Les passants sont offerts en spectacle aux passants;
Telle ombre que l'on croit joyeuse et fortunée,
Par de brillants coursiers dans l'espace entraînée;
Près d'elle voit souvent s'établir la douleur
Qui dévore ses pieds ou qui ronge son cœur.
Souvent une ombre à pied, pauvre et laborieuse,
Voit fuir en gémissant la voiture pompeuse,
Ouvrage que ses mains ont naguère achevé,
Et qui fend à crédit les airs et le pavé.

Mille objets cependant, mille scènes nouvelles,
Remplissent de ce lieu les sentiers parallèles.
Ici c'est un fauteuil où l'on va se poser
Pour prendre le plaisir de se faire peser;
Une ombre y fait métier du ministère auguste
D'évaluer le poids des âmes au plus juste; (4
Là, c'est un violon qu'on tremble d'approcher
Quand on n'a point d'oreille à se faire écorcher;

Plus loin une princesse en modeste costume
Fait entendre sa voix qu'a flétrie un long rhume,
Et sur des airs connus sollicitant du pain,
Au son d'une guitare avertit qu'elle a faim.
Ailleurs des échansons, d'une voix glapissante,
Proposent aux goujats leur liqueur ambulante.
Au fond sont des hameaux, du reste séparés,
A des plaisirs plus chers, aux danses consacrés. (5
On y voit la nature embellie, abrégée,
Et d'ornements divers confusément chargée.
Quelques monts sourcilleux de mousse enjolivés,
Grotesques Apennins par la bêche élevés,
Parmi des arbrisseaux se distinguent à peine,
Toujours prêts à rentrer dans le sein de la plaine;
Quelques toits imitant les toits du laboureur,
Cachent des citadins sous leur chaume menteur:
La foule y cherche en vain des plaisirs solitaires,
L'innocence des champs et la paix des chaumières.
Ces lieux offrent partout des groupes de danseurs,
Se couvrant à l'envi de poudre et de sueurs.
Vestris avec orgueil, par ces ombres légères,
Voit imiter ses pas, ses gestes, ses manières;
Et, fier de son pouvoir en tous lieux triomphant,
Dans leurs talents divers admire son talent.

Il s'éloigne et poursuit. Une vieille sibylle
L'attendait dans un coin de ce champêtre asile.
Sur une froide pierre elle se reposait,
Couverte d'un manteau dont l'ampleur la cachait;
Un long nez seulement qui s'avançait en pointe
Annonçait qu'à son corps une tête était jointe;
D'antiques falbalas, décousus par le temps,
Etaient de ses jupons les tristes ornements.
Ses mitaines partout de pièces surchargées,
Laissaient voir ses deux mains par la fièvre alongées.
A ses pieds deux souliers d'inégale grandeur,
Exercés dans la boue en avaient la couleur.
La vieille en cet état de honte et de misère,
Lisait dans l'avenir pour un mince salaire;
Elle offrait aux passants des palais, des trésors,
Et n'avait pas un chaume où reposer son corps;
De plaisirs, de bonheur ses cartes étaient pleines :
Elle ne réservait pour elle que les peines;
Ses trente-deux cartons, peints de rouge et de noir,
Ne lui laissaient pas même une lueur d'espoir,
Tandis qu'à tous venants, prodigue de miracles,
Sa bouche à juste prix prononçait des oracles.

Vestris épouvanté s'arrête à son aspect;
Mais la terreur bientôt faisant place au respect,

Il met dans ses cartons toute sa confiance.
Elle lui dit ces mots qu'il a payés d'avance :

« Vous portez un grand nom, mais le destin jaloux
» Veut que ce nom s'éteigne et périsse avec vous ;
» Ou plutôt votre race, à l'oubli condamnée,
» Ne se souviendra plus de quel père elle est née ;
» L'Opéra pourra voir vos fils dégénérés,
» Confondus dans les rangs des danseurs ignorés.....
» Que vois-je encor !.... Je vois, ô disgrâce cruelle !
» Près de vous s'élever une race nouvelle.
» Un danseur de vingt ans doit un jour à vos yeux
» S'emparer d'un pouvoir fondé par vos aïeux ;
» Il va porter la danse au plus haut point de gloire,
» Prendre au-dessus de vous sa place dans l'histoire.
» Rebelle à la routine et hardi novateur,
» D'une école plus belle il sera fondateur.
» Mais il ira plus loin dans sa noble carrière :
» D'*Acis et Galatée* il sera bientôt père.....
» Ce ballet précurseur fera le désespoir
» De vous, de vos amis condamnés à le voir.
» Vous voudrez, invoquant l'autorité suprême,
» Écraser le rival du géant Polyphême ; (6
» Mais il saura braver votre impuissant courroux :

» Acis triomphera du géant et de vous.
» Tel est l'arrêt du sort, trop rigoureux peut-être;
» Il est écrit : j'ai dû vous le faire connaître.
» Mes tableaux jusqu'ici ne m'avaient présenté
» Que des chances de gloire et de prospérité;
» Mais j'y vois pour vous seul une chance importune :
» Vous avez desséché ce torrent de fortune.
» N'allez pas vous flatter que, digne de Calchas,
» Mon oracle incertain ne se confirme pas;
» Terpsichore m'explique un si triste mystère.
» Hélas! j'étais danseuse avant d'être sorcière!
» D'un art trop séducteur je sais tous les dangers;
» Il n'a point de secrets qui me soient étrangers.
» Une conformité malheureuse et funeste
» De vos jours et des miens doit confondre le reste.
» Le ciel par le malheur peut nous associer :
» Heureux si comme moi vous devenez sorcier!
» J'ai vécu comme vous; les jours de ma jeunesse
» S'écoulaient pleins de gloire au sein de la mollesse;
» Mes pas étaient l'honneur du théâtre de Arts;
» Les princes s'honoraient d'un seul de mes regards.
» Cette jambe, qui peut se soutenir à peine,
» Jadis avec fierté s'élevait sur la scène,
» Et jusqu'à ce genoux, maintenant déboîté,

» Montrait sa forme ronde au parterre enchanté;
» Cette bouche déserte, où la parole expire,
» Pour asservir les rois n'avaient qu'à leur sourire,
» Et, dans tous les contours de ces bras desséchés,
» Les poètes trouvaient quelques *Amours nichés;*
» Ils m'élevaient au ciel; leurs plumes libérales
» M'assuraient que jamais je n'aurais de rivales;
» Ils m'appelaient Cypris, ils se rendaient garants
» Que mes *divins attraits* triompheraient du temps.
» Je dansais sur la foi des phrases ampoulées
» De leurs petits couplets en rimes redoublées;
» D'eux-mêmes et de moi tendrement amoureux,
» Ils voulaient bien me rendre immortelle comme eux.
» Ah! devais-je compter sur leur muse indiscrette!
» Leurs vers tous les matins mouraient sur ma toilette.
» Cependant chaque jour perdant quelques attraits,
» Je sentais s'affaiblir et fléchir mes jarrets;
» Les Amours s'enfuyaient tour à tour de leurs *niches,*
» En dépit de Phébus et de ses hémistiches.
» Du milieu d'un essaim de riantes beautés,
» J'eus l'affreux déplaisir de voir à mes côtés
» S'élever une jeune et brillante rivale;
» Sa beauté me devint odieuse et fatale;
» J'accusai sa jeunesse, et je crus un moment

» Pouvoir dans sa naissance étouffer son talent.
» Les hommes et les dieux, las de m'être fidelles,
» Se laissèrent fléchir par des grâces nouvelles,
» Ma cause abandonnée et mes honneurs détruits,
» De vingt ans de travaux furent les derniers fruits.
» Des trésors prodigués à ma *grâce céleste*,
» J'avais fait un abus déplorable et funeste,
» Et j'avais dissipé le pain de mes vieux jours
» En fragiles plaisirs, en frivoles atours;
» Il ne me reste rien : *la reine de Cythère*
» N'avait plus de souliers pour marcher sur la terre....
» Dans ce triste tableau de ma position,
» Mon fils, puissiez-vous prendre une utile leçon! ».

Ainsi parla du sort cette vieille interprète.
Le héros, dévoré d'une douleur secrète,
S'éloigne brusquement des Champs-Elyséens,
Et regagne Paris maudissant ses destins;
Mais au fond de son cœur il garde l'espérance :
Les enfers sont armés déjà pour sa vengeance.
Une pauvre sibylle et ses prédictions
Le céderont sans doute aux fureurs des démons.
Sur eux il se repose, et, plein d'impatience,
Dans sa loge il attend que l'opéra commence.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

LA DANSE,

OU

LA GUERRE DES DIEUX

DE L'OPÉRA.

CHANT SIXIÈME.

Le Zéphyr s'agitait, ses ailes étaient prêtes ;
Duport allait voler autour de ses conquêtes ;
Déjà par Terpsichore il était informé
Du complot contre lui secrètement tramé.
En cette protectrice il met sa confiance ;
D'un vol précipité sur la scène il s'élance ;
Son audace redouble au milieu du danger :
Jamais zéphyr humain ne parut si léger.
En tous les autres vents rampants dans la carrière
On avait reconnu le poids de la matière ;

Mais lui seul dégagé des terrestres liens
Paraît en tout semblable aux dieux aériens.
Du parterre charmé l'œil peut le suivre à peine
Parmi les jeunes fleurs qu'agite son haleine.
Il voltige en riant sur lès pas de Psyché,
Aux yeux d'un dieu jaloux à lui nuire attaché.
Tout à coup, ô terreur! une planche fatale,
Entre l'enfer et lui faible et mince intervalle,
S'entrouvre et laisse voir un abîme de feux
Dont la flamme s'élève en rayons sulfureux.
Sur le dos du Zéphyr portant ses étincelles
Déjà la flamme active avait atteint ses ailes;
Il allait s'engloutir : un pouvoir plus qu'humain
Lui fait franchir le gouffre et le ferme soudain.
Les démons étonnés frémissent dans l'abîme,
Furieux de se voir enlever leur victime.
Ils proferent des cris de terreur et de mort,
Ils accusent le ciel de protéger Duport;
Tandis qu'à l'écraser le ciel même s'apprête,
Un nuage de bois vient crever sur sa tête;
Le carquois de l'Amour, le livre du Destin,
Pour arrêter ses pas, sont mis en son chemin;
Un sceptre de fer blanc tombe sur son passage;

Une urne de carton effleure son visage;
Borée, Auster, Éole, et d'autres vents jaloux
Sous ses pieds délicats font rouler des cailloux:
Inutiles moyens qui ne peuvent l'atteindre!
Le Zéphyr dans son vol dédaigne de s'en plaindre.
Il poursuit la carrière où tout l'arrête en vain.
Vestris y reconnaît une invisible main
Qui soutient son rival au bord du précipice,
Qui le fait triompher jusques dans la coulisse
Des obstacles nombreux sur sa route placés,
Et conserve le fil de ses jours menacés:
Il n'en soupçonne pas la main de Terpsichore.

Cependant à Vénus il a recours encore;
Elle est de ses ennuis le réfuge sacré.
Il lui montre son cœur de dépit ulcéré.
« Il est trop vrai, dit-elle, et j'en ai l'assurance,
» Une divinité balance ma puissance:
» C'est l'usage entre nous; nos pouvoirs trop souvent
» Sont nuls et sans effet dans ce balancement.
» Jadis contre Junon dans sa haine obstinée,
» J'ai combattu long-temps pour la gloire d'Enée.

» La fille de Saturne en son coupable espoir
» Triomphait le matin, je triomphais le soir.
» Par les dieux, par le sort toutes deux protégées,
» A force de vengeurs nous n'étions pas vengées.
» J'ai fait pour Adonis d'assez puissants efforts :
» Je voulais l'arracher à l'empire des morts;
» L'épouse de Pluton, de ce jeune homme éprise,
» M'a disputé sa vie à moitié reconquise.
» Les dieux le firent vivre et mourir tour à tour,
» N'osant se prononcer pour l'un ou l'autre Amour. (¹
» Ainsi donc bien souvent les plus grandes déesses
» Font à leurs protégés d'inutiles promesses.
» J'ose croire pourtant que les dieux à ma voix
» Feront plus aujourd'hui qu'ils n'ont fait autrefois;
» Qu'à l'aide de mon fils qui me passe en puissance,
» Je vous assurerai le trône de la danse..... »

« C'est assez, dit Vestris : il m'est aisé de voir
» Que vous ne pouvez rien à force de pouvoir;
» Que vos bontés pour moi sont de vaines amorces;
» Que je ne dois compter que sur mes propres forces.
» Un grand projet me rit et m'anime aujourd'hui.

» Il est temps que je mette un terme à mon ennui;
» Il est temps que Paris, que le monde décide
» Qui le doit emporter d'Adonis ou d'Alcide.
» Entre un enfant et moi je ferai prononcer.
» Dans le même ballet on nous verra danser,
» Et je m'abaisserai jusqu'à faire paraître
» Le mortel près du dieu, l'écolier près du maître:
» On verra qui des deux ira le plus souvent
» Des cieux de l'Opéra toucher le firmament;
» Qui des deux, mieux servi par sa force et son zèle,
» Tournera plus long-temps sur un pivot fidèle.
» Je ne résiste point : je préfère la mort
» A cette incertitude où je suis sur mon sort.
» Vainqueur, je fixerai la gloire et la fortune;
» Vaincu, je rentrerai dans la classe commune.
» Je céderai mon trône et ma divinité
» A l'Encelade obscur contre moi révolté.
» La danse ne doit pas diviser son empire:
» Pour y donner des lois un dieu seul doit suffire. »

Il dit. Vénus approuve un si noble dessein,
Et lui promet encore son secours incertain.

Duport est prévenu soudain par un message.
Il accepte un défi qui plaît à son courage.
Le jour est assigné. Paris, impatient,
D'un combat solennel attend le dénouement.
Un ballet, dessiné par une main habile,
Va peindre un grand débat sur les armes d'Achille.
Vestris, du roi d'Ithaque a le rôle et le nom;
Duport devient Ajax, le fils de Télamon. (2
Enfin du jour fameux on aperçoit l'aurore :
Jour trop long que le temps va dévorer encore !
Autour de l'Opéra d'armes environné
La foule s'amoncelle avant midi sonné.
Une troupe innombrable, une longue colonne,
Comme aux plaines de Mars s'organise et s'ordonne.
Elle n'est point armée, et n'en brave pas moins
Le fer qui se replie et cède aux coups de poings.
Du poudreux bataillon heureux qui marche en tête,
En approchant du but sa mine satisfaite
Insulte au paresseux qui se voit condamné
A regagner la queue, inquiet, consterné.
Sur un pavé glissant on recule, on avance :
Une heure peut à peine abréger la distance.
Mais on n'arrive pas sans de cruels assauts

Au guichet fortuné terme de tous les maux!
Celui qui tend sa bourse et sa main suppliante.
Demande à respirer d'une voix gémissante;
Il demande aux bourreaux qui lui pressent les flancs
La grâce d'échapper et de sortir des rangs.
Ses vêtements froissés reçoivent mille outrages;
Dans l'horrible mêlée il perd ses équipages;
Il oublie aussitôt ses pertes, son ennui;
Il lui reste un billet : tout s'ouvre devant lui.

Au théâtre à la hâte on accourt prendre place.
L'avidité publique en a doublé l'espace.
On s'étonne de voir dans un coffre entassés
Dix êtres curieux l'un par l'autre froissés,
Attendant le plaisir que dérobe à leur vue
Une toile trop lente à monter dans la nue.
Elle se lève enfin; mais, avant de jouir,
A deux heures d'ennuis il faut s'assujettir;
Il faut entendre encor la triste Iphigénie
Soumettant sa douleur aux lois de l'harmonie.[3]
Avec pompe d'Argos on vient de l'amener,
Et chacun fait des vœux pour l'y voir retourner:

On est sans intérêt pour un père en démence,
Et pour le roi des rois qui chante une romance;
Pour une mère en pleurs, peignant à ses bourreaux
Sa douleur maternelle arrangée en rondeaux,
Et dans son désespoir, dont sourit la nature,
Ne perdant pas des yeux le bâton de mesure.
On est las de chansons. Le peuple inattentif
Maudit cette famille et son récitatif.
Enfin on voit s'ouvrir une scène nouvelle;
Enfin va se juger l'importante querelle
Qui divise le monde et le tient en suspens.
Mille cris de plaisir, mille applaudissements
Accueillent du ballet les premières figures.
La danse va du chant réparer les injures.
Le brave Achille est mort; l'élève de Chiron
A vu finir ses jours surpris par le talon,
Faible partie, hélas! d'un corps invulnérable
Qu'avait laissée à sec une mère coupable!
Ses armes, la terreur et l'effroi d'Ilion,
Sont les plus beaux effets de sa succession.
Deux héros, envieux d'un si bel héritage,
Prétendent à l'honneur d'en jouir sans partage.
Ulysse, le plus fin, le plus sage des rois,

Et le bouillant Ajax, ont sur elle des droits.
On voit dans la carrière avancer ces deux braves;
Leurs pieds sont en dehors et forment des pas graves.
Ils ont la tête haute et le front radieux.
La dépouille d'Achille appendue à leurs yeux
Excite de nouveau leur superbe espérance.
Ils admirent surtout son bouclier immense
Où sont tous ses exploits en bosse relevés,
Ses ennemis vaincus et ses amis sauvés.
On l'y voit s'exerçant, dès sa tendre jeunesse,
A combattre les ours dont il mange la graisse.
Dans l'île de Scyros, sous le nom de Pyrrha,
Il prépare un sujet de danse à l'Opéra.
On voit sa Briséis à sa flamme enlevée;
Il ne veut plus s'armer qu'il ne l'ait retrouvée;
On voit autour de Troie un prince infortuné
Par le fils de Thétis indignement traîné;
On voit Déidamie enfantant avec peine
Le barbare Pyrrhus, bourreau de Polixène....
Jamais en relief, sur le cuivre ou le bois,
On n'avait exprimé tant d'objets à la fois:
Travail exquis où l'art surpasse la nature,
Et qu'on peut appeler un poëme en sculpture.

En présence des Grecs, les braves concurrents,
Pour un trésor si cher se disputent long-temps,
Quoique toujours muets; mais leurs gestes farouches
En disent plus cent fois que ne feraient leurs bouches.
Ils ne peuvent parler : d'impérieuses lois
Leur ôtent la parole et leur coupent la voix.
Cependant on rend grâce à leur noble silence;
On préfère à bon droit leur muette éloquence
Aux vers les plus ronflants, aux discours les plus forts.
Que chantent les Renauds, les Rolands, les Castors.
Les Grecs vont prononcer; mais la victoire est sûre:
On prévoyait qu'Ulysse emporterait l'armure.
Par les mains d'une Grecque il en est décoré
Aux yeux de son rival qui feint d'être atterré.
O triomphe trop court! Ce premier avantage
D'un succès plus réel paraissait le présage.
Un divertissement public et général
Rapproche les héros; ils vont ouvrir le bal.
Un silence imposant règne dans le parterre;
On éprouve partout ce trouble involontaire
Certain avant-coureur des grands évènements.
Chacun, le cou tendu, s'exhausse sur les bancs.
Au théâtre pourtant Vénus et Terpsichore,

Aux illustres danseurs s'intéressant encore,
Chacune d'un côté viennent de se ranger
Pour animer leur danse et pour les protéger.
« Commencez, semble dire Ajax au roi d'Ithaque;
» Commencez, je vous fais les honneurs de l'attaque;
» Partez. » Ulysse part d'un saut si furieux
Que sa tête un moment disparaît dans les cieux.
Avec un bruit horrible il vient frapper la terre;
La scène se remplit d'une épaisse poussière.
Les monstres des enfers dans leurs antres troublés
Pensent voir s'enfoncer leurs plafonds ébranlés,
Et se courbent d'effroi sous la planche qui crie.
Le fils de Télamon, avec moins de furie,
Répond, et du combat semble se faire un jeu;
Sa jambe, *en commençant, ne met pas tout en feu*; (4
Il ne veut pas d'abord, follement téméraire,
S'ériger en vainqueur des danseurs de la terre;
Il ne débute point comme un désespéré;
Il veut à la victoire arriver par degré.
Son modeste entrechat ne va point dans la nue;
Mais, par cette sagesse et cette retenue,
Il double ses moyens pour les derniers instants:
C'est ainsi qu'à leur but marchent les grands talents.

Ulysse se rassure, et prend pour impuissance
Et pour timidité ce qui n'est que prudence.
Alors osant juger son triomphe certain,
Il fait pour le hâter un effort plus qu'humain.
Le parterre s'étonne, il admire, il doit croire
Qu'un enfant ne saurait balancer la victoire;
Il allait prononcer. O mortels imprudents,
Attendez, ne pressez jamais vos jugements!
Ajax part à son tour. O miracle! ô surprise!
Il reste dans les airs, et la terre qu'il frise
L'attire en vain vers elle et s'étonne de voir
Que sa force attirante a perdu son pouvoir.
Terpsichore sourit et sa rivale tremble;
Les héros cependant font la pirouette ensemble.
On voit en trente tours rapides et pressés
Leur visage et leur dos l'un par l'autre éclipsés.
Ajax, en finissant sa tâche difficile,
S'arrête sur un pied et demeure immobile,
Tandis que son rival saisit un point d'appui
Sur le bras de Vénus qui s'avance pour lui.

On dit qu'en ce péril la volage déesse,
Plus sensible aux talents qu'embellit la jeunesse,

Et du jeune danseur prévoyant les destins,
Abandonna Vestris à ses pas incertains :
Elle cessa du moins à cette heure funeste
D'exciter mon héros des regards et du geste.
Défection cruelle ! abandon douloureux !
Il se redresse en vain sur un pied malheureux
Qui s'agite en désordre et manque à la mesure.
D'un dernier entrechat il tente l'aventure :
Triste et dernier effort d'un génie expirant !
Sa jambe dans les airs fait un faux mouvement.
Son corps avec vitesse entraîné par sa masse,
Comme un roc détaché vient rouler sur la place
Aux pieds même d'Ajax près d'en être blessé,
Et voltigeant autour du héros terrassé......
O chute épouvantable et digne de mémoire !
Le parterre aussitôt proclame la victoire ;
Mais parmi les *bravos* qu'il prodigue au vainqueur,
Il ne refuse pas d'honorer le malheur.

« C'en est fait, dit Ulysse en relevant sa tête,
» O cruel ennemi ! jouis de ma défaite ;
» Danse, voltige encor aux yeux de tout Paris,

» Quand mon corps étendu comme un vaste débris,
» Immobile et sans force, a mesuré la scène.
» Je reconnais en toi l'ascendant qui m'entraîne.
» Vaincu, je rends hommage à ta légèreté
» Qui triomphe du poids de ma divinité.
» Tu peux être orgueilleux du succès de ta cause :
» Quand on est plus qu'un dieu, certe on est quelque chose.
» Pare-toi des lauriers qui m'étaient destinés ;
» Règne sur les danseurs de ta gloire étonnés :
» La mienne est un vain songe, un fantôme inutile ;
» Il ne me reste rien...., que l'armure d'Achille.
» Laisse-moi ce trophée et n'en sois pas jaloux ;
» Hélas! il ne m'a pas garanti de tes coups ;
» Mais il semble attester au moins que ta victime
» A mérité ce prix du talent pantomime.
» Empare-toi du trône où j'ai siégé long-temps ;
» Sur la scène des arts enivre-toi d'encens.
» Puisse, pour ton bonheur, un jour cette fumée
» Ne pas s'évaporer avec ta renommée!
» Songe, en te défendant d'un orgueil dangereux,
» Que le ciel du théâtre est un ciel orageux,
» Et qu'il n'est point de gloire à tel point affermie,
» Qui n'y trouve à combattre une gloire ennemie....

» Garde cette Eucharis qu'idolâtrait mon cœur ;
» Je la cède sans peine à ta première ardeur :
» Mais sur quelques serments que ton espoir se fonde,
» Qui put trahir un dieu, peut trahir tout le monde. »

Ainsi finit ce dieu, ce héros, ce danseur,
Environné trente ans d'amour et de splendeur ;
Qui crut toucher de l'art les limites dernières ;
Qui marqua de ses pas le siècle des lumières :
Exemple trop fameux que doivent recueillir
Ceux que de grands talents peuvent enorgueillir !......

Peut-être j'aurais dû, plus habile poète,
Célébrer le triomphe au lieu de la défaite ;
Prendre pour mon héros Duport victorieux ;
Placer au second rang le héros malheureux.
Sans doute, en m'éloignant de la route vulgaire,
Je me suis mis bien loin de Virgile et d'Homère :
Le ciel sourit toujours au parti du vainqueur ;
Pour moi, comme Caton, je souris au malheur. *

---

* Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.
(LUCAIN.)

Un autre, plus fidèle aux lois de l'épopée,
Aurait choisit César : j'ai préféré Pompée. (5

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

1) PAGE 19, VERS 2.

Près du riant tableau des premières amours.

On a supprimé, à la suite de ce vers, les quatre suivants:

> Qui, par un beau contraste, enfant de ton génie,
> Oppose du Très-Haut la grandeur infinie
> Au déplorable sort du rebelle Satan,
> Tantôt hideux crapaud et tantôt cormoran.

La critique y a vu une allusion extrêmement amère. Nous n'avons pu en deviner la raison, à moins qu'elle n'ait cru que nous avons voulu comparer Duport au *Très-Haut*, et Vestris au *rebelle Satan* : ce qui ne nous est sûrement pas venu en idée; mais, puisque ces vers ont pu donner lieu à une pareille méprise, nous n'avons pas hésité de les supprimer.

2) PAGE 20, VERS 12.

Telle on vit autrefois une fameuse reine
Courir sur des épis qui s'inclinaient à peine.

Il est question de Camille, reine des Volsques, dont Virgile dit : *Nec teneras cursu læsisset aristas.* Si ce que dit le poète est exact, cette reine peut être regardée, sans contredit, comme la première danseuse de l'antiquité.

3) PAGE 25, VERS 10.

Lui dit les pas nombreux par l'art imaginés,
Les *tortillés*, les *droits*, les *battus*, les *tournés*.

L'auteur a eu ici la sage retenue de ne pas citer tous les pas de la danse ; cela aurait fait une nomenclature très longue, qui aurait été fort instructive à la vérité, mais peu agréable à l'oreille. Cet art a presqu'autant de termes techniques que la chimie, la botanique, etc. Les danseurs, qu'on croit généralement un peu ignorants, sont obligés néanmoins de se remplir la tête d'une foule de mots scientifiques : ce qui a fini par les ranger naturellement à côté des savants du premier ordre.

4) PAGE 28, VERS 8.

En vain sous les habits du jeune Télémaque,
Il va chez Calypso cherchant le roi d'Ithaque.

Vestris fait ordinairement le rôle de Télémaque dans le ballet de ce nom.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

1) PAGE 38, VERS 10.

Empêchèr mon héros d'aborder l'Angleterre.

Ce voyage n'est point de l'invention du poète, comme celui d'Henri IV dans la *Henriade*. Vestris a été plusieurs fois à Londres où il a toujours été accueilli avec distinction.

2) PAGE 39, VERS 12.

Son peuple, qui s'estime heureux d'être marchand,
Qui fait sur des ballots siéger son parlement.

On sait que les membres du parlement, en Angleterre,

12

sont assis, au lieu de leurs séances, sur des ballots de laine, en signe de la grande importance qu'ils attachent à leur commerce.

3) PAGE 41, VERS 22.

A ce sujet, madame, il n'est pas inutile
De vous nommer Pylade et son ami Bathile.

Ces deux hommes sont aussi fameux dans l'histoire que les fondateurs des empires. On les regarde comme les deux premiers instituteurs de l'art des pantomimes. Pylade excellait dans les sujets tragiques, et Bathile dans les sujets comiques. Ils furent comblés de richesses et d'honneurs sous César Auguste qui les avait attirés à Rome.

4) PAGE 42, VERS 24.

Puisque sous son empire à Rome on vit périr
Un art qu'il dédaigna de faire refleurir.

Il est fâcheux, pour la mémoire de Trajan, qu'il ait chassé les pantomimes de Rome. C'est une tache dont il serait difficile de le laver dans l'esprit des honnêtes gens, et que ne pourront jamais racheter vingt ans de vertus et de gloire.

5) PAGE 43, VERS 8.

Mais vous avez l'histoire
Où vous pouvez puiser mille faits curieux
Que les historiens vous diront beaucoup mieux.

On a supprimé les vers suivants, qu'on conserve ici parce qu'ils contiennent les noms des graves auteurs qui ont traité de la danse.

Que si vous désirez quelque lumière encore,
Vous pouvez consulter Lucien, Diodore,
Aristote, Platon, Scaliger, Héliot,
Grégoire, don Calmet, Philostrate, Thoinot,
Tous gens dignes de foi, connus par leur science,
Qui, sans être danseurs, parlent beaucoup de danse :
A ce sujet surtout vous pouvez vous fier
Au Traité des ballets du père Menétrier.

On peut ajouter à cette liste les noms de Suidas, de Sidoine, d'Apollinaire, de Caliacchi, de Sulzer, de l'abbé Dubos, de Cahusac, etc.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

---

[1]) PAGE 47, VERS 19.

Je cherche à démêler le jeu des passions.....
Je n'entends que le jeu de nos grands violons.

J'AI été en querelle un jour sur ce sujet avec un de mes amis qui est fort bon musicien et qui joue de toutes sortes d'instruments. Il me soutenait que la musique est un art d'imitation par excellence; qu'elle peint comme la parole; qu'on peut tout dire avec elle, et que, quant à lui, il ne serait pas embarrassé si jamais il devenait muet, parce qu'avec ses différents instruments il se ferait entendre sans difficulté des personnes les moins intelligentes. Après l'avoir contredit long-temps sur ce point, je lui proposai un pari qu'il accepta. Nous allâmes ensemble chez un restaurateur, et il y apporta son violon, son basson et sa clarinette. Je dis aux garçons de ne point

s'étonner de ce qui allait se passer, parce qu'il s'agissait d'un pari. Nous nous mîmes à table. Je demandai la carte. Je priai mon ami de commencer sa musique, et de vouloir bien demander, dans cette langue, un potage à la purée et aux petits croûtons pour deux. Il se mit en effet à jouer du violon et à faire des passages extrêmement jolis et variés, tantôt lents, tantôt vifs, selon qu'il le croyait nécessaire pour l'imitation. Le garçon écoutait d'un air hébété et ne sortait point de sa place. Mon ami voyant qu'on ne le comprenait pas, me dit qu'il était possible que la musique n'eût pas d'accents pour exprimer de la purée aux petits croûtons, mais qu'il allait demander tout simplement du bœuf au naturel. Voyons du bœuf au naturel, lui dis-je, cela sera plus clair.... Il prit alors sa clarinette, ensuite son basson qu'il fit ronfler de son mieux pour imiter le mugissement du bœuf. Le garçon resta encore immobile, et n'apporta pas plus de bœuf au naturel que de potage. Mon musicien essaya ensuite d'imiter le bêlement du mouton, de l'agneau, du veau, de contrefaire le coq, etc., pour avoir des côtelettes, du fricandeau et de la volaille. Il chanta ensuite un petit air, en balançant sa tête avec grâce, et en faisant mille roulades charmantes dans le genre italien. Je compris bien qu'il voulait demander du macaroni; mais le barbare restaurateur demeura également sourd à tous ces accents; et en attendant nous ne mangions point. Je dis à mon ami, un peu confondu, qu'avec son art d'imitation nous étions

exposés à ne point dîner, et je le priai de convenir que la musique au moins n'était pas bonne pour se faire entendre dans la plus importante opération de la vie ; j'offris encore de parier que, dans plusieurs autres opérations, elle ne serait pas meilleure sous le rapport de l'imitation. Il était tard. Mon virtuose n'avait pas moins faim que moi. Alors je demandai un crayon et un morceau de papier. Je dessinai sur-le-champ de la purée aux petits croûtons, du bœuf au naturel et à la mode, des côtelettes, etc., et de suite nous fûmes servis. Nous demeurâmes d'accord que la musique est un art charmant qui a le don de chatouiller agréablement l'oreille par la combinaison de ses sons ; qu'elle atteint quelquefois à l'imitation de certains objets ; mais très souvent encore par une espèce de convention entre ceux qui la cultivent et qui ont l'habitude de l'entendre ; que du reste elle avait tort de prétendre, comme elle le fait, à peindre tous les mouvements de l'âme et même toutes les opérations de l'esprit ; qu'elle devait être contente du charme qui naît tout naturellement de ses sons ; et que, quand elle voulait sortir de sa sphère, elle devenait en quelque sorte une pédante et un bel esprit ; c'est-à-dire, une chose très ennuyeuse.

2) PAGE 50, VERS 11.

Sa voix demandait grâce, hélas! et le bourreau
L'*accompagnait* encore aux portes du tombeau.

Rousseau, chanteur de l'Opéra, est mort il y a quel-

ques années d'épuisement et de fatigue. Il avait une voix agréable, mais incapable de résister à un orchestre aussi formidable que celui de l'Opéra.

3) PAGE 50, VERS 13.

Vous parlerai-je aussi des moyens assez tristes
De nos décorateurs et de nos machinistes.

On connaît les vers de Panard sur les décorations de l'Opéra. Barthe a fait sur le même sujet une épître qui a été plusieurs fois imprimée. Nous nous contenterons de citer ici un morceau assez plaisant traduit de l'anglais, et qui a pour titre : *Vente du théâtre de* ***.

« Le cit. F...., entrepreneur de spectacles à C...., aver-
« tit le public qu'ayant résolu de se retirer, il vendra
» incessamment et à bon marché un grand palais accom-
» pagné de jardins magnifiques, quelques forteresses
» avantageusement situées, une forêt, des bocages, des
» prairies, et plusieurs maisons de campagne en belle
» vue ; tous gros meubles de son hôtel, auxquels il join-
» dra les autres meubles et effets dont l'inventaire suit :

» Premièrement, une mer consistant en douze grosses
» vagues, dont la dixième, plus grosse que les autres, se
» trouve un peu endommagée.

» *Item*, une douzaine et demie de nuages bordés de
» noir et bien conditionnés.

» *Item*, un autre assortiment de nuages rayés d'éclairs
» et garnis de falbalas.

» *Item*, un arc-en-ciel un peu passé.

» *Item*, un belle neige, en flocons de papier d'Au-
» vergne.

» *Item*, deux autres neiges plus brunes, en papier
» commun.

» *Item*, trois bouteilles d'éclairs.

» *Item*, un soleil couchant de peu de valeur, et une
» nouvelle lune un peu surannée.

» *Item*, une voiture bien dorée et presque neuve,
» avec son attelage de deux dragons; le tout à bon
» marché.

» *Item*, un manteau impérial fait pour Sémiramis, et
» porté successivement par Agamemnon, Wenceslas e
» par le roi de Cocagne.

» *Item*, un habit qui avait été fait pour la première
» représentation de. . . . . . Il n'a été mis qu'une fois,
» et n'a pas même servi, comme on sait, toute la
» soirée.

» *Item*, l'habit complet d'un spectre; savoir : une che-
» mise ensanglantée, un pourpoint déchiqueté, et une
» casaque percée sur la poitrine de trois trous ou grands
» œillets en soie rouge.

» *Item*, une boite contenant une perruque noire, un
» morceau de liège brûlé, et le reste de ce qui compose
» la physionomie d'un assassin.

» *Item*, un panache qui n'a servi qu'à OEdipe et au
» comte d'Essex.

» *Item*, le mouchoir d'Othello et les moustaches d'un » bacha.

» *Item*, l'aspic de Cléopâtre.

» *Item*, un flacon d'eau-de-vie de Nantes, rectifiée, » bonne pour les apparitions, et jetant de très belles » flammes bleues.

» *Item*, une demi-bouteille du plus beau fard, à l'u- » sage des actrices. C'est le reste de deux muids arrivés » d'Espagne l'hiver dernier.

» *Item*, trois rochers bien rembourés, et deux bancs » de gazon en bois de sapin.

» *Item*, deux douzaines de soldats d'osiers, avec » armes et bagages.

» *Item*, un très bel ours doublé de toile neuve, et deux » brebis remplies de sciure de bois.

» *Item*, un bûcher qui brûle par tous les bouts, et qui » sert habituellement depuis près de dix ans.

» *Item*, un repas complet, composé de quatre entrées « et d'un pâté de carton, d'une poularde de la même » nature, de plusieurs bouteilles en bois de chêne, avec » le dessert en cire. — Cet article-là se vendra cher, at- » tendu la grande demande occasionnée par les pièces » du jour.

» *Item*, cinq aunes de chaînes de fer blanc, dont le » cliquetis est admirable, et fait couler des torrents de » larmes.

» On trouvera un assortiment complet de masques,

» de trappes, d'échelles de corde, de grandes tables avec
» leurs tapis pendants jusqu'à terre; en un mot, de toutes
» les machines nécessaires pour l'intrigue et le dénoue-
» ment des pièces modernes.

» On trouvera aussi une quantité considérable d'épées
» de hallebardes, de houlettes, de turbans, de bonnets
» carrés, de pots de faïence, etc., un bereeau, un gibet,
» l'autel de Jupiter, un puits, etc.

» Les meubles et effets ci-dessus peuvent être vus tous
» les jours au théâtre de. . . . . depuis six heures du
» soir jusqu'à dix. »

4) PAGE 51, VERS 7.

Du haut de l'échafaud où l'échelle les grimpe,
Suspendent dans les airs tous les dieux de l'Olympe.

Toute cette critique est évidemment imitée de celle que J.-J. Rousseau a faite de l'Opéra, dans une lettre de la *Nouvelle Héloïse*. Mais le poète n'a voulu faire ici qu'un jeu d'esprit, et serait bien fâché qu'on prît ses plaisanteries à la lettre.

5) PAGE 51, VERS 22.

Et certe il est plus grand en pareille posture,
Qu'en versant comme un sot des pleurs pour une injure.

Tout le monde connaît ces vers de Boileau dans le troisième chant de l'*Art poétique* :

Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses;
Achille déplairait moins bouillant et moins prompt:
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

6) PAGE 52, VERS 11.

Nous devons au premier l'heureuse invention
D'avoir au menuet employé le talon.

Voici ce que je trouve dans un petit livre intitulé : LA CHORÉGRAPHIE, ou l'*Art de décrire la Danse*, dédié à mademoiselle de Crillon, par M. Guillemain, maître de danse.

« Nous avons beaucoup d'obligations à Marcelle. C'est lui qui a donné le goût et la manière aisée avec lesquels on danse à présent ; je dis nobles, plus simples et plus faciles.

» L'ancien menuet se dansait toujours sur les pointes des pieds. Marcelle a donné l'idée de poser le talon en pliant, et relever sur la pointe et glisssant, le pas très doucement, en observant les positions du corps et des pieds, qui sont au nombre de cinq bonnes et de cinq fausses. Les fausses positions ne servent jamais dans le menuet, elles ne servent que pour les danses de caractère qui sont : l'Arlequin, le Pierrot, le Paysan, le Sabotier, l'Ivrogne, le Scaramouche et autres danses de caractère qui sont fort amusantes pour la jeunesse, qui donnent de la légèreté et de la souplesse au corps et amusent en société. On a négligé ces sortes de danses. Ce qui fait beaucoup de tort aux maîtres de danse, ce sont les anciennes danses de la ville, la *Belle Mariée*, l'*Aimable Vainqueur* ; la *Bretagne* ; l'*Allemande*

Française; le *Menuet d'Anjou;* le Menuet d'*Alcide;* la Ferlane, la Blonde et la Brune, les fameux Tricotets qui étaient la danse favorite du grand roi Henri IV.

» Nous avons conservé le beau menuet *Dauphin* composé par le fameux Marcelle. Nous avons à présent le beau menuet de la cour, fait par M. Gardel, excellent maître et danseur de l'Opéra, ainsi que la *belle chasse de la garde;* j'espère que les anciennes danses deviendront à la mode, attendu que les Français aiment le changement et la variété des danses, comme la danse Anglaise, l'Allemande qui ont beaucoup régné.

» J'approuve l'abandon de ces danses, attendu qu'elles gâtaient les belles danses françaises et faisaient contracter des défauts aux messieurs et aux dames, qu'elles leur rendaient les jambes difformes et leur faisaient tendre le derrière. J'ai toujours approuvé les pères et les mères qui n'ont jamais voulu donner leur agrément à leurs enfants pour ces sortes de danses.

» Je suis fort surpris qu'on ait abandonné la *Chorégraphie* qui est fort ancienne, du temps de M. Pecours, de feu MM. Feuillet et Rameau, ainsi que d'autres maîtres, où les dessins, les pas, le corps et les bras sont marqués.

» Depuis quelque temps on a donné une *Chorégraphie* bâtarde où il n'y a ni bras ni jambes; on se contente seulement de mettre le déssin des pots-pourris et quelques

contredanses figurées. Si nos anciens auteurs revenaient, ils n'y reconnaîtraient plus rien, attendu qu'on a défiguré la leur. Nous avons cependant encore plusieurs de nos maîtres qui l'ont conservée, dont je puis citer plusieurs qui sont les plus anciens, etc. »

Nous observons que nous avons cru ne devoir altérer en rien le style de M. Guillemain.

7) PAGE 53, VERS 5.

Quand il fallait entre eux déterminer son choix,
Il se mettait toujours à la tête des trois.

Le père du héros de ce poëme avait en effet dans le caractère une fierté qui ne se démentait jamais. Il disait un jour à son fils, après lui avoir reproché ses dettes: « Je ne veux point avoir de Guémenée dans ma fa- » mille. » Le prince de Guémenée venait de faire banqueroute.

8) PAGE 55, VERS 22.

Miller aux pieds ailés, flexible à quarante ans
Comme un jeune roseau qui n'a vu qu'un printemps.

Miller est aujourd'hui madame Gardel. Le poète a eu tort de dire qu'elle a quarante ans. Mais madame Gardel a le talent de faire oublier ses années à force de légèreté, de souplesse et de grâces.

9) PAGE 56, VERS 9.

Chevigni, qui se plaît à sortir de la lice,
Pour y rentrer toujours plus fraîche et moins novice.

Mademoiselle Chevigni, après une assez longue absence de l'Opéra, y a fait, il y a quelque temps, une rentrée brillante, où on a jugé qu'elle avait perfectionné ses talents.

10) PAGE 56, VERS 22.

Les chrétiens l'ont damnée, et la Grèce idolâtre
L'aurait placée au ciel au sortir du théâtre....

Le curé de Saint-Roch fit quelques difficultés pour enterrer mademoiselle Chameroi, jeune danseuse, morte il y a deux ans. Cela occasionna quelque rumeur parmi les amateurs et les danseurs philosophes.

11) PAGE 58, VERS 11.

Et le pré Saint-Gervais a ses Bigotinis.

Mademoiselle Bigotini est en ce moment une des plus brillantes danseuses de l'Opéra. Le pré Saint-Gervais est un lieu champêtre aux environs de Paris, où le peuple se porte en foule les jours de fête pour s'y livrer à la danse.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

---

1) PAGE 66, VERS 1.

Il jouait, à dessein, le *Retour du Zéphir*.

Le *Retour du Zéphir* est le titre d'un ballet de la composition de M. Gardel.

2) PAGE 66, VERS 24.

Brillant d'un triple éclat dans la *Dansomanie*.

La *Dansomanie* est encore le titre d'un fort joli ballet de M. Gardel, où il brille à bon droit comme danseur, comme musicien et comme compositeur.

3) PAGE 67, VERS 4.

Omer, qui se complaît à porter la rondache,
Valeureux Don Quichotte aux *Noces de Gamache*.

Omer fait très plaisamment le rôle de Don Quichotte dans le ballet des *Noces de Gamache*.

4) PAGE 67, VERS 8.

Beaupré, petit de taille et grand par son talent,
Du héros espagnol grotesque confident;
Tantôt noir Africain au sérail de Bisance,
Tantôt démon affreux, tantôt prévôt de danse.

Beaupré joue à merveille le rôle de Sancho-Pança, dans les *Noces de Gamache*, et le rôle de prévôt de danse, dans la *Dansomanie*. Il joue aussi les démons avec beaucoup de gaîté.

5) PAGE 67, VERS 2.

Hulin, l'heureux Hulin connu par son enfant
Qui du dieu de Cythère est le portrait vivant,
Qui déjà de l'Amour sait jouer tous les rôles,
Fier du petit carquois qui charge ses épaules.

Hulin a une petite fille charmante, âgée de cinq ou

six ans, et qui montre une intelligence au-dessus de son âge, surtout dans les ballets de *Télémaque* et d'*Acis et Galathée*.

6) PAGE 67, VERS 14.

Lalande, qui jamais n'a rien vu dans les cieux,
Mais qui n'en vaut pas moins et n'en danse que mieux.

On n'est pas bien sûr si c'est un danseur ou une danseuse qui porte le nom de Lalande, fameux astronome; mais la poésie n'y regarde pas de si près quand il s'agit de faire des allusions ou des rapprochements.

7) PAGE 84, VERS 7.

Milon, de tous les rois noble représentant.

Milon fait ordinairement dans les ballets les rôles de représentation, et il a sans contredit beaucoup plus de grâces que le fameux athlète connu sous le nom de Milon de Crotone.

8) PAGE 72, VERS 16.

Qu'il aille sur l'arène aux meurtres destinée,
Combattre pour sa gloire et pour sa dulcinée.

Le poète a voulu parler sans doute du bois de Boulogne, qui est le rendez-vous des honnêtes gens, quand ils veulent se couper poliment la gorge. Il ne serait pas du bon ton de s'aller égorger ailleurs. Quelques merveilleux ont voulu aller au bois de Vincennes, mais la mode n'a pas pris.

9) PAGE 73, VERS 14.

Il doit sur une *gloire*, à l'aide de cordages,
S'élancer avec elle au séjour des orages.

On appelle à l'Opéra du nom de *gloire* les chars qui sont destinés à descendre les dieux sur la terre et à les remonter au ciel.

10) PAGE 74, VERS 1.

Arrêtez, dit soudain Gardel effarouché,
Je vous demande grâce en faveur de Psyché.

Il est essentiel de savoir, pour l'intelligence de ces vers, que madame Gardel fait ordinairement le rôle de Psyché dans le ballet de ce nom.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

[1]) PAGE 78, VERS 8.

Il délibère en vain, quand Vénus inquiète,
Sous les traits de Clotilde entre dans sa retraite.

MADEMOISELLE Clotilde a rempli jusqu'à présent à l'Opéra le rôle de Vénus, et personne ne pouvait y produire plus d'illusion.

[2]) PAGE 68, VERS 4.

Et Lachésis venait d'*égarer son fuseau*.

Cela fait allusion à cette belle chanson connue de toute la terre :

J'avais égaré mon fuseau,
Je le cherchais sur la fougère....

3) PAGE 87, VERS 2.

A ces mots il s'enfuit, et, revoyant le jour,
Du champêtre Élysée il gagne le séjour.

Il ne s'agit ici que des Champs-Élysées qui sont à la suite des Tuileries, comme on le verra par la description qu'en fait le poète. Il a trouvé plus commode d'y transporter son héros, que dans les Champs-Elysées de la fable, qui d'ailleurs ont été décrits si souvent qu'ont les connaît mieux que de certains quartiers de Paris.

4) PAGE 88, VERS 20.

Une ombre y fait métier du ministère auguste
D'évaluer le poids des âmes au plus juste.

Il y a aux Champs-Élysées, à Paris, un homme établi avec de grandes balances, où les passants peuvent se faire peser pour quelques sous.

5) PAGE 89, VERS 8.

Au fond sont des hameaux, du reste séparés,
A des plaisirs plus chers, aux danses consacrés.

Il s'agit ici apparemment du Hameau-Chantilly, ci-devant Élysée-Bourbon, ou autres lieux publics où on entre pour de l'argent.

6) PAGE 91, VERS 22.

Vous voudrez, invoquant l'autorité suprême,
Écraser le rival du géant Polyphème.

Le ballet d'*Acis et Galathée* a éprouvé bien des difficultés avant de pouvoir être mis au théâtre. Il est de la composition de Duport, qui y joue le rôle d'Acis. En voici le sujet tiré de la fable.

« Acis s'attira par sa beauté la tendresse de Galathée, » que le géant Polyphême aimait. Le cyclope l'ayant un » jour surpris avec Galathée, l'écrasa sous un rocher qu'il » lui jeta...... »

Mais l'auteur a mitigé ce dénouement, et ne s'est point en quelque sorte écrasé lui-même dans ce ballet qui est plein d'enchantement et de grâce.

Pour compléter cette note, que nous tirons du *Journal de l'Empire*; nous croyons devoir citer ici le texte même de Lucien. L'auteur grec fait paraître deux interlocuteurs, dont l'un est l'ennemi, et l'autre le partisan de la danse. Lycinius fait ainsi l'histoire de cet art qu'il regarde comme divin, et dont les dieux ont donné les premières leçons. « Ce n'est pas depuis deux jours, dit-» il, que cet art a pris naissance. Les auteurs qui nous » donnent la véritable généalogie de la danse, te diront » qu'elle a pris son origine à la naissance de l'univers, » et qu'elle est aussi ancienne que l'Amour, le plus an-» cien des dieux. L'assemblée des astres, la conjonction » des planètes et des étoiles fixes, leur harmonie, sont » les préceptes de cette première danse. Peu à peu cet » art s'est augmenté, et de progrès en progrès il semble » être arrivé aujourd'hui à sa plus haute perfection : il » forme un plaisir varié, animé par la musique : c'est » l'ouvrage de plusieurs muses réunies.

» Rhéa fut, dit-on, la première qui, charmée de la » danse, l'enseigna en Phrygie aux Corybantes, et aux » Curètes en Crète. Cet art leur procura de grands avan-» tage : ce fut par lui qu'ils sauvèrent Jupiter (qui sans » doute leur a depuis avoué lui-même que c'est à la fa-» veur de leur danse qu'il échappa à la voracité de son » père). Leur danse s'exécutait les armes à la main ; ils » frappaient les boucliers avec des épées, et sautaient » avec un enthousiasme guerrier. Par la suite les plus

» illustres Crétois s'appliquèrent fortement à cet exer- » cice, et devinrent d'excellents danseurs; les princes » aussi bien que les particuliers, et tous ceux qui aspi- » raient au commandement, cultivèrent cet art. Homère, » qui, sans doute, ne voulait pas déshonorer Mérion, » mais en faire un héros, lui donne le nom de *danseur*. » En effet, ses talents pour cet art étaient si distingués » et si connus, que les Grecs n'étaient pas les seuls » qui en fussent instruits : les Troyens, quoique leurs » ennemis, ne les ignoraient pas; et je pense que son » agilité dans les combats, et son aplomb, leur fit con- » naître que c'était à la danse qu'il en était redevable. » Voici ce que dit le poète :

Mérion, quel que soit ton talent pour la danse,
Ce fer t'aurait percé.........

» Cependant il ne le perça point. Mérion, exercé dans » l'art de sauter, n'eut pas, je crois, beaucoup de peine » à éviter les javelots qu'on lui lançait.

» Je pourrais te citer encore beaucoup d'autres héros » qui se sont plu à cet exercice, et qui l'ont regardé » comme un art; mais je me bornerai à Néoptolème, le » fils d'Achille, qui s'illustra par la danse, et y ajouta ce » beau genre, que de son nom on a appelé la *Pyrrhi-* » *que*. Je suis persuadé qu'Achille, en apprenant quels » étaient les talents de son fils, fut plus flatté de son » adresse à danser, que de sa beauté et de ses vertus

» militaires. En effet, ce fut l'habileté de Pyrrhus dans
» la danse qui prit cette Troie jusqu'alors imprenable,
» et la renversa de fond en comble.

» Depuis, les Lacédémoniens, qui passent pour le
» plus vaillant peuple de la Grèce, ont appris de Castor
» et de Pollux à danser la *Caryatique* (genre de danse
» qui s'apprend à Carye, dans la Laconie). Ils ne font
» rien sans l'assistance des muses, jusque-là qu'ils com-
» battent au son de la flûte et en mesure, et qu'ils mar-
» chent d'un pas réglé. Chez ces peuples, la flûte donne
» le premier signal du combat; aussi ont-ils toujours été
» vainqueurs tant qu'ils ont été conduits par la musique et
» le rhythme. Tu sais que leurs jeunes gens n'apprennent
» pas moins à danser qu'à faire des armes. Lorsqu'ils ont
» cessé de s'exercer au Pancrace, et de se frapper les
» uns les autres, le combat se termine par une danse; le
» joueur de flûte se met au milieu d'eux, joue de son
» instrument et frappe avec son pied. Les jeunes gens se
» suivent avec ordre, et prennent, en observant la me-
» sure, toutes sortes d'attitudes : tantôt ce sont celles de
» la guerre, tantôt celles qui conviennent à la danse, et
» qui plaisent à Bacchus ou à Vénus. En effet, la chan-
» son qu'ils chantent en dansant, est une invitation à
» l'Amour et à Vénus, de se divertir et de danser avec
» eux; et l'une de ces chansons (car on en chante deux)
» contient une leçon de danse : *en avant, jeunes gens,*
» disent-ils, *passez les pieds l'un après l'autre, diver-*

» *tissez-vous bien;* c'est-à-dire, *dansez le mieux* » *que vous pourrez.* On fait la même chose dans la » danse appelée *hormus.* Ce genre est commun aux » jeunes garçons et aux jeunes filles, qui l'exécutent l'un » à côté de l'autre, en formant la figure d'un *collier.* » Le chœur est conduit, d'un côté, par un jeune homme » qui danse avec la vigueur de son sexe, et comme il » doit le faire par la suite à la guerre; de l'autre, une » jeune fille le suit en formant des pas modestes, et » montre par-là comment les femmes doivent danser. On » dirait que l'*hormus* représente l'union de la force et » de la modestie.

» Chez les Thessaliens la danse était si estimée, qu'ils » donnaient à leurs magistrats et à leurs généraux d'ar- » mée le nom de *proorchestres.* Cela est prouvé par les » inscriptions des statues qu'ils ont élevées à leurs grands » hommes. *La ville*, dit l'une de ces inscriptions, *a* » *choisi un tel pour son proorchestre*; et une autre, » *le peuple a élevé une statue à Elation, pour avoir* » *bien dansé dans le combat.*

» A Délos on ne faisait point de sacrifices sans danser; » tous se célébraient avec de la musique et de la danse. » Des jeunes gens se réunissaient en chœur, les uns dan- » saient (ensemble) au son de la flûte et de la cithare; et » les plus habiles, séparés des autres, dansaient (seuls) » aux chansons.

» Mais pourquoi te parler des Grecs, puisque les In-

» diens, se levant avec l'aurore, adorent le Soleil, non » pas comme nous, en baisant la main, adoration que » nous croyons la meilleure; mais, se tenant tournés » vers l'Orient, ils saluent le Soleil en dansant, et se » conforment au silence du dieu et à sa danse. Voilà en » quoi consistent les prières, les choeurs et les sacrifices » des Indiens; et c'est ainsi que deux fois le jour ils » invoquent la protection de ce dieu, à son lever et à » son coucher.

» D'un autre côté, les Éthiopiens font la guerre en » dansant, et aucun d'eux ne lancerait une flèche, après » l'avoir tirée de sa tête (elle sert de carquois à ces » peuples, et ils attachent leurs traits autour de leur che- » vèlure, comme autant de rayons), qu'auparavant il » n'eût dansé, fait des gestes menaçants, et cherché à » effrayer son ennemi par la danse.

» Parmi tant d'exemples, il ne faut pas oublier la danse » des Romains, consacrée au dieu Mars, et exécutée par » les citoyens les plus distingués, qui s'appellent *Saliens*, » du nom de leur sacerdoce. Cette danse est pleine de » noblesse et de sainteté.

» Les Bithyniens ont une fable assez semblable à celles » qui se débitent en Italie; la voici : Priape, que je crois » être un des Titans ou l'un des Dactyles Idéens, faisait » profession d'enseigner à manier les armes. Ayant reçu » de Junon, Mars encore enfant, mais singulièrement » fort et robuste, il ne lui enseigna point à manier les

» armes qu'il n'en eût fait auparavant un excellent dan-» seur. Pour son salaire, Junon lui accorda le droit de » recevoir de Mars la dixième partie de tout ce qui revien-» drait à ce dieu par le droit de la guerre.

» Prends garde à présent, mon cher, qu'il n'y ait à » toi de l'impiété à blâmer un art tout divin, consacré » aux mystères, cultivé par de tels dieux, institué en leur » honneur, et qui offre une instruction utile, jointe à un » grand plaisir. Je suis d'ailleurs surpris de ce que, » amoureux comme tu l'es d'Homère, et sur-tout d'Hé-» siode (car je reviens encore à ces poètes), tu oses, » lorsqu'ils ont loué la danse au-dessus toute chose, te-» nir un langage si contraire au leur. En effet, Homère, » en parlant des plaisirs les plus honnêtes, nomme le » sommeil, l'amour et la danse; mais c'est elle seule » qu'il appelle *irréprochable* : d'après son propre té-» moignage, le plaisir naît de la musique, et tous deux » sont joints à l'art de la danse; mais si la musique est » agréable, le nom d'*irréprochable* n'appartient qu'à la » danse, que tu cherches à présent à rendre ridicule. » Dans son second poëme, il dit:

Jupiter donne à l'un la force militaire,
L'art de danser à l'autre, et le chant qui sait plaire.

» Et véritablement le chant mêlé à la danse est fort » agréable : c'est le plus beau présent que nous aient ja-» mais fait les dieux. Homère semble avoir voulu diviser

» en deux classes toutes les actions des hommes, la
» guerre et la paix, et n'opposer au courage guerrier
» que ces deux talents, comme ce qu'il y a de plus
» beau.

» Hésiode ne l'avait point appris d'un autre, mais il
» avait vu lui-même les muses danser au lever de l'Au-
» rore, et le principal éloge qu'il leur donne en com-
» mençant son poëme, est de dire que leurs pieds délicats
» foulent en cadence les bords semés de violette de la
» fontaine d'*Hippocrène*, et qu'elles dansent en chœur
» autour de l'autel de leur père. Tu vois par-là, mon
» cher, que tu attaques les dieux, en insultant à la
» danse.

» Socrate, le plus sage des hommes, s'il en faut
» croire Apollon qui le déclara tel, non content de
» donner des éloges à la danse, voulut encore l'appren-
» dre. Il faisait le plus grand cas de la précision et des
» charmes de la musique, des mouvements cadencés et
» de la bonne grâce d'un danseur. Ce vieillard ne rou-
» gissait pas de mettre cet art au nombre des sciences
» qui méritent le plus d'être étudiées. Il devait en effet
» être très curieux de la danse, lui qui s'empressait à
» apprendre les plus petites choses, qui fréquentait les
» écoles des joueurs de flûte, et ne dédaignait pas d'aller
» s'instruire chez la courtisane Aspasie.

» Mais en voilà assez sur la danse; il serait ridicule de
» pousser plus loin ce discours, et de faire de plus lon-

» ses recherches. Il est temps à présent de parler des » talents nécessaires à un danseur, des exercices qui lui » conviennent, de ce qu'il doit savoir, et des moyens » par lesquels il peut perfectionner son art. Par-là tu » sauras que la danse n'est pas un de ces arts faciles que » l'on puisse apprendre aisément, mais qu'elle est au » contraire le complément de toutes les sciences, de la » musique, du rhythme, de la géométrie, et surtout de » ta chère philosophie, de la physique même et de la » morale; il est vrai qu'elle a regardé la dialectique » comme assez inutile; mais loin d'être étrangère à la » rhétorique, elle a cela de commun avec elle, qu'elle » peint les moeurs et les passions: voilà le but où tendent » tous les orateurs. Elle a encore beaucoup d'affinité avec » la peinture et la sculpture, dont elle paraît imiter l'a- » plomb et les belles attitudes; et à cet égard, ni Phi- » dias, ni Appelle ne lui sont supérieurs.

» Le premier devoir d'un danseur est de se rendre » propices Mnémosyne et Polymnie sa soeur, de cultiver » sa mémoire, et de s'efforcer à la rendre universelle; » car, tel que le Calchas d'Homère, il faut qu'il connaisse » le passé, le présent et l'avenir, afin que rien ne lui » échappe, et que sa mémoire le serve à sa volonté. Le » but principal de la danse est l'imitation, l'art de dé- » montrer, d'énoncer les pensées, et d'exposer avec » clarté les choses les plus obscures. Le plus bel éloge » que l'on pût faire d'un danseur serait de pouvoir louer

» en lui ce que Thucydide loue dans Périclès, de connaître ce qu'il est à propos de faire, et de l'énoncer » avec grâce. L'énonciation dont je parle est celle qui » doit se faire par des gestes clairs et significatifs.

» Les anciennes histoires, comme je l'ai déjà dit, fournissent à la danse ses sujets et sa matière. Le danseur » doit se les rappeler avec facilité, et les représenter » avec noblesse. Il faut en conséquence qu'il connaisse » parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos » et la naissance du monde, jusqu'à Cléopâtre, reine » d'Egypte. La science du danseur embrasse chez nous » cet intervalle. Il doit, à plus forte raison, savoir tout » ce qui est arrivé entre ces deux époques; la mutilation de Saturne, la naissance de Vénus, le combat » des Titans, la naissance de Jupiter, la tromperie de » Rhéa, la supposition de la pierre, la prison de Saturne, le partage des trois frères; ensuite, et par ordre, la révolte des Géants, le feu dérobé, la formation » de l'homme, la punition de Prométhée, la force des » deux Amours, l'île de Délos flotante, les couches de » Latone, la mort du serpent Pytthon, les embûches de » Titye, et le milieu de la Terre trouvé par le vol des » aigles.

» On trouve ensuite Deucalion et le grand naufrage » qui survint de son temps, l'arche unique qui sauva les » restes de la race humaine, les pierres transformées en » hommes, Bacchus mis en pièces, la fourberie de Ju-

» non, l'embrasement de Sémélé et la double naissance » de Bacchus, l'histoire de Minerve, l'aventure de Vul- » cain, celle d'Erichton, la dispute excitée au sujet de » l'Attique, Halirrhotion, le premier jugement rendu » dans l'aréopage, enfin toute l'histoire fabuleuse de » l'Attique. Mais surtout qu'il sache l'enlèvement de Pro- » serpine, les courses errantes de Cérès, l'agriculture » trouvée par Triptolème, la culture de la vigne par » Icare, les malheurs d'Erigone, les aventures de Borée » et d'Orithye, celles de Thésée et d'Ægée. De plus, » qu'il connaisse la réception de Médée, sa fuite chez » les Perses; ce qui arriva aux filles d'Erechtée et à celles » de Pandion, mortes en Thessalie, théâtre de leurs mal- » heurs. Qu'il y ajoute Acamas et Phyllis, le premier en- » lèvement d'Hélène, l'expédition de Castor et de Pollux » contre la ville, le malheur d'Hippolyte, et le retour » des Héraclides; car on peut regarder tous ces traits » comme appartenants à l'Attique. Je n'ai parcouru ce » petit nombre de fables athéniennes que comme un » échantillon de celles dont j'ai pu parler.

» Mais ensuite on trouve Mégare et Nisus, Scylla et le » cheveu rouge, le voyage de Minos, son ingratitude » envers sa bienfaitrice; puis le Citheron, l'histoire des » Thébains, celle des Lambdacides, le voyage de Cad- » mus, le repos du bœuf, les dents du serpent, la nais- » sance des hommes semés, la métamorphose de Cadmus » en serpent; de plus, les murs bâtis au son de la lyre

» (d'Amphion), la fureur de l'architecte, la vanité de » Niobé, et son silence causé par la douleur; Penthée, » Actéon, Œdipe, Hercule, ses travaux, et le massacre » de ses enfants.

» Corinthe fournit aussi un grand nombre d'histoires; » elle a Glaucus et Créon; avant eux Bellerophon, Sté-» nobée, la dispute du Soleil et de Neptune; ensuite la » fureur d'Athamas, les enfants de Néphélée fuyant à » travers les airs sur un bélier, Ino et Mélicertes reçus au » nombre des dieux marins; après cela l'histoire des Pé-» lopides, ce qui est arrivé dans Mycène, même avant sa » fondation; Inachus, Io et son gardien Argus, Atrée et » Thyeste, Æropée, la toison d'or; le mariage de Pé-» lops, le meurtre d'Agamemnon, la punition de Cly-» temnestre, et long-temps avant l'expédition des sept » chefs, la réception des gendres d'Adraste exilés de leur » patrie, l'oracle rendu à leur sujet, leur mort, leurs » corps privés de sépulture, et le trépas qu'Antigone et » Menœcée subissent à cette occasion.

» Le danseur doit encore nécessairement se souvenir » de ce qui s'est passé à Nemée, d'Hypsipyle et d'Ar-» chemore; mais il saura préférablement qu'une prison » gardait la virginité de Danaé, qu'elle y devint mère de » Persée. Le combat proposé à celui-ci contre la Gor-» gone, son aventure en Ethiopie, se joignent assez na-» turellement à l'histoire de Cassiope, d'Andromède, de » Céphée, que notre crédulité a mis au nombre des as-

» tres ; qu'il sache aussi l'ancienne histoire d'Ægyptus et » de Danaüs, et les noces perfides de leurs enfants.

» Lacédémone nous offre encore beaucoup de traits » semblables : Hyacinthe, le Zéphyr rival d'Apollon, la » mort du bel Hyacinthe tué d'un coup de disque, la » fleur née de son sang et l'inscription douloureuse qu'elle » porte, la résurrection de Tyndare, et la colère que » Jupiter conçut à cette occasion contre Esculape ; de » plus, le jugement de Pâris au sujet de la pomme, » l'hospitalité qu'il reçoit à Sparte, l'enlèvement d'Hé- » lène.

» L'histoire de Sparte paraît dépendre de celle d'Ilion, » qui présente un nombre infini de tableaux et de per- » sonnages. Chacun des guerriers morts devant Troie » fournit un sujet à la scène. Le danseur doit toujours » avoir ces évènements présents à la mémoire, surtout » depuis l'enlèvement (d'Hélène) jusqu'au retour (des » héros dans la Grèce) ; les courses errantes d'Énée et » les amours de Didon, les aventures d'Oreste, le cou- » rage que ce héros a fait éclater en Scythie, ne sont point » étrangers à la scène. Les évènements antérieurs à » ceux-ci sont intimement liés à la guerre de Troie, » loin d'en différer : tels sont le déguisement d'Achille » en fille dans Scyros, la folie d'Ulysse, Philoctète aban- » donné (dans Lemnos), les voyages d'Ulysse, Circé, » Télégon, Éole roi des vents, et tout le reste de » l'*Odyssée*, jusqu'à la punition des prétendants ; et

» avant cela les embûches dressées contre Palamède, la » colère de Nauplias, la fureur de l'un des Ajax et la mort » de l'autre, *tué d'un coup de foudre* sur les rochers » (des Gyres).

» Les danseurs puisent aussi beaucoup de sujets dans » l'Élide, Œnomaüs, Myrtilon, Saturne, Jupiter et les » premiers athlètes des jeux olympiques.

» L'Arcadie est pleine de mythologie, la fuite de » Daphné, la métamorphose de Calisto en ourse, la fu- » reur bachique des Centaures, la naissance de Pan, » l'amour d'Alphée, et son voyage sous la mer.

» Mais si nous nous transportons en Crète, c'est-là » que nous verrons la danse faire une moisson considé- » rable; elle y trouvera Europe, Pasiphaë, les deux » Taureaux, le Labyrinthe, Ariane, Phèdre, Androgée, » Dédale, Icare, Glaucus, la prophétie de Polyidus, et » Talus, cet homme d'airain, qui faisait le tour de la » Crète.

» Si l'on passe en Étolie, la danse y trouve Althée, » Méléagre, Atalante et le fatal tison, la lutte d'Hercule » et du fleuve (Achéloüs), la naissance des Sirènes, l'ap- » parition des Échinades, et l'établissement qu'y forma » Alcméon après sa fureur; ensuite Nessus, la jalousie » de Déjanire, qui fut cause qu'Hercule se brûla sur le » mont Œta.

» La Thrace fut le théatre d'une multitude de faits » qu'un danseur ne peut se dispenser de savoir; tels

» sont la vie d'Orphée, ses membres déchirés (par les » Ménades), sa tête qui parle en nageant sur la lyre, » les monts Hœmus et Rhodope, et le supplice de Li- » curgue. Mais la Thessalie en offre bien davantage. Pé- » lias, Jason, Alceste, l'expédition des cinquante Argo- » nautes, le navire Argo et sa babillarde quille, tout ce » qui s'est passé dant Lemnos, Æéta, le songe de Midas, » Apsyrtis mis en pièces, puis Protésilas et Laodamie.

» En traversant de nouveau l'Asie, on y trouvera » beaucoup d'autres sujets : d'abord à Samos, le sup- » plice de Polycrate, la fuite de sa fille chez les Perses, » l'indiscrétion de Tantale, le repas que font chez lui » les dieux, Pélops préparé comme un mets, et son épaule » d'ivoire.

» En Italie l'Eridan, Phaéton et ses sœurs changées en » peupliers, et versant des larmes d'ambre, fournissent » des sujets à la scène.

» Le danseur doit connaître encore les Hespérides et » le dragon gardien des pommes d'or, les travaux d'At- « las; Géryon et les bœufs enlevés d'Erythie. Il n'ignorera » pas non plus toutes les métamorphoses fabuleuses qui » se sont faites, tant en arbres qu'en bêtes, ou en oi- » seaux; les femmes qui ont été changées en hommes, » telles que Cénis, Tyrésias et plusieurs autres.

» La Phénicie possède Myrrha, et le double dieu » d'Assyrie. Le danseur doit savoir tous ces évènements, » ainsi que les histoires plus récentes, tout ce qu'Anti-

» pater entreprit sur la monarchie des Macédoniens, et
» tout ce que l'amour inspira à Séleucus pour Stratonice:
» Qu'il sache encore les mystères les plus secrets des
» Égyptiens, et qu'il cherche à les expliquer par gestes:
» je parle d'Epaphus, d'Osiris, et de la métamorphose
» des dieux en animaux, surtout de leurs amours, même
» de celles de Jupiter, et de toutes les différentes formes
» dont ce dieu s'est revêtu.

» Qu'il sache aussi toute la fable effrayante des enfers;
» les crimes et les supplices dont ils sont punis; l'amitié
» qui unit Thésée et Pirithoüs jusque chez Pluton; en
» un mot, il ne doit rien ignorer de tout ce qu'ont écrit
» Homère, Hésiode, et surtout les poètes tragiques.

» D'une multitude infinie de traits de cette espèce,
» je n'ai choisi qu'un petit nombre, et je n'ai rapporté
» que les plus remarquables; c'est aux poètes à chanter
» les autres, aux danseurs à nous les exposer sur la scène:
» Tu pourras aisément les trouver, guidé par ceux dont
» j'ai parlé. Le danseur doit les avoir tous présents à la
» mémoire, et les y conserver soigneusement pour en
» faire usage dans l'occasion.

» Mais puisque son talent est d'imiter, et qu'il s'en-
» gage à exprimer ce que disent les chanteurs, il faut
» qu'à l'exemple des orateurs, il s'exerce à se rendre
» clair et intelligible, afin que l'on puisse comprendre
» tout ce qu'il veut exprimer, et qu'on n'ait pas besoin
» d'un interprète. Il est nécessaire que celui qui voit

» danser, puisse, comme le dit l'oracle d'Apollon, *en-
» tendre le muet*, et comprendre le danseur qui garde
» le silence.

» C'est ce qui arriva, dit-on, à Démétrius le cynique.
» Comme toi, il blâmait la danse, disait que ce n'était
» qu'une addition inutile faite au son des flûtes, des
» fifres et des cymbales; que le danseur n'ajoutait rien
» à la perfection du drame, et que ses mouvements,
» faits au hasard et sans règle, étaient inutiles et ne pou-
» vaient avoir aucun sens; il prétendait que les hommes
» avaient les yeux fascinés par les accessoires de la danse,
» par la richesse de l'habit, par la beauté du masque,
» par l'harmonie agréable des voix, des flûtes et des
» autres instruments, et que l'art du danseur leur devait
» tout ce qu'il avait de beau. Alors un célèbre danseur,
» qui vivait sous le règne de Néron, qui avait, dit-on,
» beaucoup de bon sens, et excellait dans son art par
» la beauté de ses mouvements, fit à Démétrius une de-
» mande que je juge fort équitable. C'était de le voir
» danser avant de le condamner; il s'engagea même à
» représenter devant lui, sans être accompagné, ni par
» les flûtes, ni par les voix : il tint sa promesse. Il fit taire
» les joueurs de flûte, ceux qui frappaient les cymballes,
» le chœur même, et tout seul il représenta l'adultère de
» Mars et de Vénus. On voyait le soleil avertissant Vul-
» cain, celui-ci dressant un piège aux deux amants, et
» les enveloppant sous un filet de fer, tous les dieux arri-

» vaient l'un après l'autre, la honte de Vénus, sa crainte
» secrète, et les prières qu'elle adressait à Mars; enfin,
» toutes les circonstances de cette histoire étaient expri-
» mées. Démétrius, à ce spectacle, éprouva un plaisir si
» vif, qu'il ne put s'empêcher de donner au danseur le
» plus grand des éloges, en s'écriant avec enthousiasme :
» *Je comprends tout ce que tu fais, homme admi-*
» *rable! et mon plaisir ne se borne pas à la vue : tu*
» *me sembles encore parler avec les mains.*

» Le but que se propose la danse est l'imitation : je l'ai
» déjà dit. C'est à cela qu'elle doit principalement s'ap-
» pliquer; et par-là même elle convient aux orateurs,
» surtout à ceux qui s'exercent dans ce que nous appelons
» *déclamation*. En effet, on ne la loue qu'autant qu'elle
» sait s'assimiler aux personnages qu'elle se propose de
» représenter, et que son expression est conforme au
» caractère des héros qu'elle introduit sur la scène, soit
» qu'elle nous fasse voir le meurtrier d'un tyran, un
» pauvre ou un laboureur.

» En général la danse permet d'exprimer et de repré-
» senter les mœurs et les passions, en introduisant sur la
» scène tantôt l'amour, tantôt la colère, la fureur, la
» tristesse, et toutes les affections de l'âme suivant leurs
» différents degrés. Et ce qu'il y a de plus surprenant est
» de voir en un seul jour tantôt Athamas en fureur, tantôt
» Ino frappée de crainte, un instant après, Thyeste,
» Ægisthe, Æropée, et que ce soit un seul homme qui
» prenne tous ces divers caractères.

» Si ce que dit Platon de l'âme est vrai, le danseur » nous développe habilement ses trois facultés : l'*iras-* » *cible,* lorsqu'il représente un homme en colère; le » *concupiscible,* lorsqu'il joue des rôles d'amoureux; » et le *raisonnable,* lorsqu'il modère et refrène chaque » passion : or, cette dernière qualité est répandue dans » toutes les parties de la danse, comme le tact l'est dans » tous les sens. Le danseur, en se proposant pour but » la beauté et la grâce dans ses mouvements, ne fait rien » autre chose que prouver la vérité de l'opinion d'Aris- » tote, qui loue la beauté et la regarde comme l'un des » trois avantages dont la possession rend heureux : j'ai » même entendu dire à quelqu'un, pour exalter avec » plus d'emphase le silence des personnages de la danse, » que c'était un symbole du dogme de Pythagore.

» La danse adoucit tellement nos mœurs, que si un » homme tourmenté par l'amour, fréquente le théâtre, » il y prend des sentiments plus modérés, en voyant tous » les maux que cette passion entraîne après elle; si le » chagrin l'accable, il en sort plus gai, comme s'il avait » bu quelque potion qui lui eût procuré l'oubli de ses » maux, ou, selon le poète, un brenvage qui guérit la » douleur et la colère. La preuve que la danse représente » nos sentiments naturels, et que les spectateurs recon- » naissent ce que l'acteur exprime, c'est que souvent ils » versent des larmes lorsqu'il se passe sous leurs yeux » une scène attendrissante et digne de compassion.

» La danse bacchique, quoiqu'elle ne soit que du genre
» satyrique, est extrêmement recherchée en Ionie et
» dans le Pont : elle en a tellement subjugué tous les habi-
» tants, que dans le temps fixé pour ses représentations,
» ils abandonnent toute autre affaire, et passent des jour-
» nées entières assis et occupés à voir danser des Titans,
» des Corybantes, des Satyres et des Bergers. Les citoyens
» les plus distingués et les premiers magistrats de chaque
» ville dansent eux-mêmes des *Satyriques*; et loin d'en
» avoir quelque honte, ils sont plus glorieux de ces di-
» vertissements que de leur noblesse, de leurs charges
» municipales, ou de la vertu de leurs ancêtres.

» Dans la danse, ainsi que dans le discours, on peut
» tomber dans un défaut qu'on appelle ordinairement
» en français *imitatiôn vicieuse*. Il consiste à passer les
» bornes de l'imitation, et à vouloir exprimer plus qu'on
» ne doit, à représenter sous des traits gigantesques ce
» qui n'est que grand, à efféminer ce qui n'est que dé-
» licat, à pousser jusqu'à la rudesse et la férocité ce qui
» ne doit avoir qu'un caractère mâle. Je me rappelle
» d'avoir vu un jour donner dans cet excès un danseur
» qui avait joui jusque-là d'une grande célébrité, qui
» était d'ailleurs fort intelligent, et méritait à tous égards
» qu'on admirât ses talents. Je ne sais par quel hasard il
» se laissa emporter à un jeu de théâtre indécent, pour
» avoir voulu passer les bornes de l'imitation. Il repré-
» sentait Ajax furieux d'avoir été vaincu par Ulysse; il

» força tellement son rôle, qu'il paraissait moins repré-
» senter la fureur, qu'être lui-même véritablement fu-
» rieux; car il déchira l'habit de l'un de ceux qui frappent
» la mesure avec une sandale de fer; puis arrachant à
» un flûteur son instrument, il en frappa Ulysse qui était
» près de lui tout fier de sa victoire, de manière à lui
» fendre la tête : si le casque, par sa résistance, n'eût
» rompu la violence du coup, c'en était fait du pauvre
» Ulysse, et cela pour avoir eu affaire à un danseur extra-
» vagant. Cependant tout le théâtre semblait partager la
» fureur d'Ajax, les spectateurs sautaient, criaient, je-
» taient leurs habits bas; mais c'était les gens du peuple,
» des hommes d'un esprit borné, qui, par-là même, fai-
» saient voir qu'ils ne savaient pas juger de la décence,
» ni distinguer ce qui peut être vicieux d'avec ce qui est
» parfait, et qui croyaient qu'une imitation excessive était
» la passion même. Les personnes, au contraire, dont le
» goût était plus délicat, sentaient la faute de l'acteur et
» en avaient honte; ils ne le blâmaient cependant pas en
» gardant le silence; mais ils cherchaient à déguiser, par
» leurs applaudissements, l'extravagance d'une danse de
» cette nature, quoique d'ailleurs ils vissent bien que la
» scène représentait moins la fureur d'Ajax que celle du
» danseur même. Celui-ci, non content de tout ce qu'il
» venait de faire, fit encore quelque chose de plus ridi-
» cule; car étant descendu sur le milieu du théâtre, il
» alla s'asseoir dans l'endroit destiné aux sénateurs, entre

» deux personnages consulaires, qui craignaient violemment d'être flagellés par lui, comme certain bélier le fut par Ajax. Cependant cela fut admiré par quelques personnes; d'autres en riaient; d'autres avaient peur que d'une imitation extrême l'acteur ne fût tombé dans une fureur véritable.

» On dit même que lorsqu'il revint en son bon sens, il fut si fâché de toutes les folies qu'il avait faites, qu'il tomba malade de chagrin, comme s'il se fût jugé coupable d'une véritable démence. Par la suite il fit bien voir que son repentir était sincère; car plusieurs de ses partisans lui demandant de danser la pantomime d'Ajax, il présenta un autre danseur, en disant aux spectateurs : *C'est bien assez d'avoir eté fou une seule fois;* mais ce qui lui fit le plus de peine, c'est qu'un de ses rivaux, auquel on avait assigné le même rôle, joua la fureur avec tant de décence et de sagesse, qu'il fut loué par tout le monde de s'être contenu dans les bornes de la danse, et de n'avoir pas violé, par une fureur déplacée, les règles de l'action théâtrale.»

3) PAGE 101, VERS 19.

Il faut entendre encor la triste Iphigénie
Soumettant sa douleur aux lois de l'harmonie.

Tout le monde a pu remarquer avec quelle impatience mêlée d'ennui on entend ordinairement les opéras, même de nos plus grands maîtres, quand un joli ballet est an-

noncé à la suite; on compte véritablement pour perdus tous les moments employés à entendre chanter Iphigénie et sa nombreuse famille. Il est de fait que les trois quarts des spectateurs, à l'Opéra, ne mettent du prix qu'à la danse, qui y est en effet poussée à la perfection.

4) PAGE 105, VERS 15.

Sa jambe *en commençant ne met plus tout en feu;*
Il ne veut pas d'abord, follement téméraire,
S'ériger en vainqueur des danseurs de la terre.

Ceci, comme on voit, est une parodie de ces vers de Boileau, au troisième chant de l'*Art poétique*:

Sa muse, en arrivant, ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

Et de ceux-ci:

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre,
« Je chânte le vainqueur des vainqueurs de la terre. »

5) PAGE 110, VERS 2.

Le ciel sourit toujours au parti du vainqueur;
Pour moi, comme Caton, je souris au malheur.
Un autre, plus fidèle aux lois de l'épopée,
Aurait choisi César: j'ai préféré Pompée.

On sait que Caton demeura attaché au parti de Pompée, contre César triomphant à la bataille de Pharsale.

Nous croyons devoir finir ces notes par des observations que nous trouvons à la suite de la CHORÉGRAPHIE, ou l'*Art de décrire la Danse*, petit ouvrage que nous avons déjà cité.

Observations concernant la leçon, extraites de la CHORÉGRAPHIE.

» Il convient que l'écolier aille au-devant du maître quand il arrive ; on doit le recevoir très poliment, lui faire deux révérences, la première très profondément, la seconde moins bas : on doit ensuite le faire entrer dans l'appartement, lui présenter un fauteuil ou une chaise pour s'asseoir. Sitôt que le maître sera assis (demoiselle ou cavalier), l'élève lui présentera les deux mains ; il se placera à la première position, et fera quatre révérences, les genoux bien ouverts, la première très basse, la seconde moins, ainsi que les deux autres, en ayant attention de ne pas lever les talons.

» Après les révérences, l'écolier ou l'écolière marchera en avant, puis en arrière, à droite et à gauche, de côté ainsi que de tout autre manière que le maître jugera à propos.

» Le leçon finie, l'élève aura l'attention de conduire le maître jusqu'à la porte de l'appartement ; il lui fera ensuite deux révérences, la première bas, la seconde moins, il le remerciera poliment des peines qu'il s'est données et des attentions qu'il a prises........ »

FIN DES NOTES.

POÉSIES FUGITIVES.

A M. DE CH......

Vous aimez beaucoup les poëtes :
Est-ce à moi d'en être étonné ?
Eh bien, mon ami, si vous êtes
Un amateur déterminé,
Venez visiter ma fabrique;
Venez voir l'asile sacré
Où d'une rage poétique
Je suis chaque jour dévoré,
Nous verrons jusqu'à quel degré
Vous aimez l'art dont je me pique.

Armé des vers les plus ronflants,
Je vous poursuivrai sans relâche;
Tous les soirs vous aurez pour tâche
D'en écouter cinq ou six cents.
Vous voudrez me demander grâce,
Et, pour quelques soins importants,
Vous échapper de mon Parnasse:
Mon cher, il ne sera plus temps,
Car ma chambre ferme en dedans.
J'aurai du moins la déférence
De me soumettre à votre goût;
Je vous consulterai sur tout
Avec un air de confiance.
« Mon cher, dirai-je, obligez-moi
» De m'avertir en quoi je pèche;
» Parlez, je ne suis point revêche:
» Vos avis vont faire ma loi;
» Ils peuvent m'être nécessaires......
» Des mots durs vous ont-ils frappé,
» Et me serait-il échappé
» Quelques négligences légères?
» Elles n'auront pu vous blesser
» Dans une rapide lecture,
» Mais je m'en vais recommencer.....

» — J'ai bien entendu, je vous jure.
» — Je recommence en tous les cas.
» Le temps est propice à la chose.
» Je sais bien qu'on ne saisit pas
» Les vers aussi bien que la prose;
» Et quand j'aurai lu de nouveau,
» Avec une lenteur extrême,
» Vous voudrez bien lire vous-même,
» Pour ne rien perdre du morceau..... »
Vous obéirez, je l'espère:
Alors, faisant le connaisseur,
Vous risquerez, pour me complaire,
De critiquer avec douceur.....
« Vos vers ont du sel, de la verve,
» Mais ils pourraient être meilleurs:
» J'y soupçonne quelques longueurs....
» J'aurais voulu plus de réserve.....
» Ce passage, d'ailleurs parfait.....
» — N'a pas eu le don de vous plaire?....
» — Il m'a plu..... Peut-être il pourrait
» Ennuyer un lecteur sévère.
» — Ennuyer! le mot est joli.
» J'ai consulté sur ce passage
» Un homme du moins plus poli,

» Qui, tenant un autre langage,
» N'a remarqué qu'un seul défaut
» Dans tout le cours de mon ouvrage,
» C'est qu'il finit un peu trop tôt.
» Bien loin de blâmer l'abondance.....
» — Les goûts diffèrent, je le sais.
» — Qu'importe cette différence?
» Mes vers sont bons ou sont mauvais.
» — Ils sont bons..... mais cet hémistiche
» Est dur..... ou du moins je le crois;
» Cette rime n'est pas bien riche,
» Sauf le respect que je lui dois....
» — Que vos remarques sont sublimes,
» Et votre jugement exquis!
» Mes hémistiches et mes rimes
» Vous sont obligés de l'avis.
» Vous jugez de cette manière!
» Des meilleurs vers vous faites choix
» Pour les traiter comme un corsaire!
» Assemblez donc toute la terre,
» Soumettons-lui ces deux endroits:
» Si la terre dans sa sagesse
» Décide que j'ai mal rimé:
» Que ce mot a de la rudesse,

» Je veux bien être diffamé;
» Mais si la terre vous condamne,
» Vous voudrez bien au genre humain
» Avouer, une torche en main,
» Que votre critique est d'un âne.... »
  A ce mot d'âne il se pourra
Que mon meilleur ami se pique.
Ane vous-même s'ensuivra;
Je m'attends bien à la réplique.
Les *ânes*, prompts à s'enflammer,
En viendront jusqu'à se gourmer;
Vous recevrez sur la moustache
L'énorme recueil de mes chants,
Que j'ai fait relier en vache
Pour le mettre à l'abri du temps.
Tour à tour lancé sur nos mines,
Le volume en sera brisé:
Il est lourd, quoique composé
D'*Œuvres légères et badines.*
  Voilà, mon cher, à quel danger
On s'expose avec les poètes;
Avec eux il faut s'engager
A trouver leurs œuvres parfaites,
A ne rien louer à demi:

On risque de perdre un ami
Par des critiques indiscrètes.
Pour éviter tout accident,
Permettez que je vous propose
Un raisonnable arrangement :
Ne provoquez point mon talent,
Et contentez-vous de ma prose ;
Aimons-nous prosaïquement.
Laissez-moi, je vous en conjure,
Vous parler comme la nature
Parle dans mon département ;
Le patois des bords de la Loire
Peut-être vous fera pitié :
Il peut compromettre ma gloire....
Mais il sait peindre l'amitié.

LES VOYAGES PHILOSOPHIQUES.

Heureux qui, par le ciel fixé dans ses foyers,
Y soupire en repos ses amours casaniers;
Qui ne va point courir, loin de sa bien-aimée,
Sur les pas de la gloire ou de la renommée;
Que des soins inquiets ne viennent point chercher;
Qui, fidèle à son toit ainsi qu'à son clocher,
Peu jaloux de s'instruire aux terres étrangères,
Ne veut pas surpasser le savoir de ses pères!
Qu'ont appris loin de nous ces hardis voyageurs,
Du sol de la patrie imprudents déserteurs?
Ont-ils, sur les débris de Rome ou de la Grèce,
Découvert le bonheur ou conquis la sagesse?
En ont-ils rapporté, pour fruit de leurs labeurs,
Une vertu plus pure et de plus douces mœurs?
Le ciel a-t-il béni leur généreuse course
Vers la zone torride ou les glaces de l'Ourse?
Non, sans doute. On voit trop d'illustres vagabonds
Fatiguer les deux mers, les plaines et les monts:
Ces docteurs ambulants, suivis de leurs systêmes,
Ont descendu partout, excepté dans eux-mêmes;

Ils savent justement sur *le bout de leurs doigts*,
Ce que pense un Huron, un Cafre, un Iroquois;
A les peindre en tous points leur éloquence brille;
Mais ils ont en courant oublié leur famille.
Dès bords de l'Orénoque ils aiment le séjour;
Mais la rive natale a perdu leur amour;
Ils ne forment des vœux que pour les Antipodes;
Ils vont de l'Orient visiter les pagodes,
Admirer les débris du culte des Païens:
On ne les voit jamais dans les temples chrétiens.
Le dieu qui les conduit et les protège encore
Le cède aux *Manitous* que l'Algonquin adore.
Ils ont des sentiments touchants et *fraternels*
Pour la *grande famille* ou pour tous les mortels;
Ils portent dans leur sein des nations entières,
Et n'ont pas un ami dans un monde de *frères*.
De leur hotellerie ils lisent dans les cœurs,
Et sur les grands chemins s'érigent en penseurs.
Où sont les résultats de leurs grandes pensées,
De tant de notions à la course amassées?
Leurs journaux, il est vrai, prennent soin d'avertir
Qu'arrivés à telle heure, et prêts à repartir,
Ils sont allés plus loin pour repartir encore;
Qu'ils se sont, en tel lieu, levés avant l'aurore:
L'univers est heureux s'il n'est pas condamné

A savoir tous les jours comme ils ont déjeûné,
Et s'ils ne datent pas avec exactitude
Leurs moindres actions à chaque longitude.
Il est vrai que par fois, pour charmer les lecteurs,
Sur leurs descriptions ils *sèment quelques fleurs*;
Ils savent embellir les lieux les plus barbares,
Et de leur rhétorique ils ne sont point avares.
La nature partout *reverdit* sous leur main,
Et, pour faire briller le galant écrivain,
Il leur importe peu, trop ardents à *décrire*,
De tromper l'univers qu'ils prétendent instruire.
Peu m'importe à mon tour : je rends grâce à leur soin,
Et de la vérité je n'ai pas grand besoin ;
Mais si je suis jaloux par fois de la connaître,
De courir après elle ils me laissent le maître :
Je puis partir aussi pour aller recueillir
Des détails plus exacts..... et le droit de mentir.....
Ah! messieurs, poursuivez vos recherches profondes,
Sachez ce qui se passe aux bornes des deux mondes ;
Faites le tour du globe, et ne vous arrêtez
Que devant les horreurs des lieux inhabités ;
Errez, s'il vous convient, avec votre génie,
Sur le vieux Groënland et la Californie,
Sur la mer Pacifique et la Terre de Feu;
Voyez les Patagons, et dites-nous un peu

S'ils ont huit pieds de haut, et si dans leurs tanières
Vous avez remarqué les progrès des lumières;
Tâchez de pénétrer sur le sol des Chinois,
Bravez leur défiance et leurs prudentes lois:
Ne perdez point courage, et, quoi qu'on vous destine,
Obstinez-vous à voir vos frères de la Chine......
Je ne vous suivrai point dans ces lieux écartés;
Ma devise est: *Malheur aux hommes transplantés!*
Je m'attache au canton, je me cloue au rivage
Où mes jours commencés ont coulé sans orage.
A les fuir quelquefois si l'on peut m'obliger,
On n'obligera point mon cœur à voyager:
Il ne quittera point cette plaine féconde
Où la Loire a fixé le chemin de son onde;
Où ma muse par fois s'égarant en ses vers,
Seule voyage au loin et parcourt l'univers.
Aux dieux, aux demi-dieux elle fait sa visite;
Mais le soir plus contente elle revient au gîte
Parler à l'amitié, sans art et sans *pathos*,
Des douceurs qu'elle ajoute aux douceurs du repos;
Lui dire qu'il n'est point sous la voûte éthérée
De plus riant séjour, de plus belle contrée
Que celle où je revois, plus heureux tous les ans,
Toujours la même amie et de nouveaux printemps.

LES TROIS CONSEILS,

CONTE

Tiré de l'italien de Straparole.

De Straparole avez-vous lu le livre ?
Je veux tâcher de le faire revivre.
Je fais grand cas de ses rares écrits
Qu'on ne lit plus, hélas ! qu'avec mépris.
Dans ce beau siècle, à la tristesse en proie,
Où la science a dévoré la joie,
Notre génie est devenu si fort,
Et nous avons de si grandes pensées,
Un si bon ton, des œuvres si sensées,
Que les faiseurs de vieux contes ont tort.
Dans nos salons on entend des lectures :
Ce ne sont plus les bonnes aventures
Que nos aïeux, près d'un large foyer,
Se racontaient pour se désennuyer.
De beaux lecteurs, sous des voûtes superbes,
D'un verre d'eau vers le soir assistés,
Font raisonner leurs timbres humectés,

Et retentir et les noms et les verbes
De leurs discours exactement rimés,
Et de leur poche avec grâce exhumés.
Certes, je crois qu'ils lisent des merveilles :
Mais l'auditeur qui prête ses oreilles,
Quoique d'accord que le discours est beau,
Fort poliment bâille dans son chapeau :
Car on l'ennuie avec un art extrême.
J'en puis parler, d'autant que ces messieurs
Honnêtes gens que j'estime d'ailleurs,
M'ont fait l'honneur de m'ennuyer moi-même ;
J'en suis content et n'y veux plus songer.
Tâchons du moins de ne pas nous venger.
Si cependant malgré moi je me venge,
A Straparole il le faut imputer :
Je tiens de lui ce que je vais conter,
Il en aura le blâme ou la louange.

Malheur à l'homme indocile, effréné
Qui dédaigna les conseils de son père ;
A ses erreurs bientôt abandonné,
Tout le trahit et rien ne lui prospère.

Un gentilhomme existait autrefois
En Italie au pays des Génois.
Il supportait gaîment en homme sage,

Quatre-vingts ans sur sa tête amassés.
Tout ce qu'on fait de mieux dans ce grand âge,
C'est de donner des conseils fort sensés
Que des enfants trop enclins à mal vivre,
N'écoutent point et ne veulent point suivre.
Le bon vieillard au terme de ses jours,
Tint à son fils cet honnête discours :
« Prêt à mourir, et content de ma vie
» Qu'il plaît au ciel de vouloir terminer,
» J'ai trois conseils, mon fils, à te donner;
» Peut-être ont-ils quelque bizarrerie,
» Mais je ne sais quelle secrète voix
» Me les inspire à mon heure dernière,
» Suis les du moins pour l'amour de ton père
» Qui parle hélas pour la dernière fois :
» Rappelle toi, si jamais tu prends femme,
» De ne lui point confier ton secret,
» Car le beau sexe est un sexe indiscret.
» Si par hasard ton hymen est stérile,
» N'adopte pas un enfant étranger ;
» Reste chez toi, ne change point d'asile,
» Et ne va pas t'exposer au danger,
» Cherchant le mieux aux terres étrangères,
» D'être soumis à des lois arbitraires. »

Disant ces mots que lui dictait son cœur ;
Il rendit l'âme avec calme et douceur.
Son fils ingrat, peu digne d'un tel père,
Ne montra point une douleur sincère ;
De ce malheur prompt à se consoler,
Il visita les coffres, les cassettes
Où languissait, sous maintes clefs discrettes,
Un amas d'or pressé de circuler.
D'en bien jouir d'abord il se propose :
« L'or enfermé, dit-il est peu de chose,
» Il n'est utile au bonheur des humains,
» Que quand il passe et court de mains en mains.
» Un homme avare avec de grosses sommes,
» Est en effet le plus pauvre des hommes... »
Je n'aurais pas blâmé ces sentiments,
Et sur ce point j'eusse été son apôtre :
Je suis un peu du système des gens
Qui n'ont jamais deux écus l'un sur l'autre.
A l'hyménée il lui fallut songer ;
On est toujours bien prompt à s'engager !
Il épousa la belle Théodore
Appartenant à de nobles parents,
Faite à ravir, fière de ses vingt ans
Qui n'étaient pas bien révolus encore.

Cette union eut de bien doux moments.
Vive l'hymen dans ses commencements!
Je ne saurais en juger par moi-même,
Mais par l'amour du moins je le conclus.
Les premiers jours, ah bon dieu, comme on s'aime!
Ensuite hélas... comme on ne s'aime plus!
A nos époux tout ne fut pas prospère;
Après quatre ans d'inutiles désirs,
A Théodote il manquait d'être mère,
Un fils eut mis le comble à leurs plaisirs;
Faute d'un fils espoir de leur famille,
Ils se seraient contentés d'une fille;
Faible remède à leur ambition,
Car ils tenaient à conserver un nom
Qui n'était pas sans quelque renommée;
On avait vu des Solards à l'armée,
Tirer l'épée avec distinction.
Mais tout s'éteint, les races les plus belles
N'ont pas le don de se rendre immortelles.
En vain l'orgueil en soupire et gémit,
Le plus beau sang se dessèche et tarit.
Sans héritier comme sans héritière,
Solard malgré les conseils de son père,
Prend le parti d'adopter un enfant,

Pauvre orphelin nourri dans la misère,
Qu'il trouve un jour aux portes d'un couvent.
Il le recueille avec un soin extrême,
Se prend pour lui d'un paternel amour,
Et le destine à succéder un jour,
A ses grands biens, à sa noblesse même.
De ses haillons aussitôt dépouillé,
Félix (d'abord c'est ainsi qu'on le nomme),
Déjà fringant, sémillant, réveillé,
Avait tout l'air d'un petit gentilhomme.
Bientôt Solard sans notable raison,
Fait le projet de s'éloigner de Gênes;
Contre de l'or il troque sa maison,
Vend ses châteaux, ses jardins, ses domaines,
Et s'en va vivre en un petit état
Que gouvernait le duc de Montferrat;
Il y conduit sa famille, ses coffres.
Le duc l'accueille avec distinction,
Veut qu'à sa cour il vienne sans façon;
Il le cajole, il lui fait maintes offres
De le servir en toute occasion;
Il veut le voir à toutes ses parties;
Ce sont festins, concerts et comédies,
Ballets l'hiver, promenades l'été:
Tous passe-temps agréables, honnêtes

Dont le Gênois jusqu'au vif est flatté.
Ah, se dit-il, dans l'ardeur qui l'anime,
Que Montferrat est un joli duché,
Et que le duc est noble, magnanime!
De ses bontés combien je suis touché!
A quoi pensait mon bon homme de père
Triste vieillard que Dieu veuille assister?
Il ne dit mot au ciel, mais sur la terre,
Il a fini par un peu radoter;
De la vieillesse, hélas! c'est le partage:
Bien m'en a pris d'avoir été plus sage,
Tant il est vrai, que sur ses trois avis,
En voilà deux que je n'ai pas suivis,
Et que déjà j'en ai la récompense.
Je languissais au lieu de ma naissance,
Peu regardé de mes concitoyens;
On n'est jamais prophète chez les siens.
Un fils surtout m'était fort nécessaire,
J'en adopte un faute d'en pouvoir faire;
Voilà Félix qui prépare aujourd'hui
A ma vieillesse un honorable appui.
Or maintenant, il faut savoir encore
Si le beau sexe est un sexe indiscret:
Dès aujourd'hui, je veux à Théodore,

A ma moitié confier un secret
Dont peut dépendre ou ma gloire ou ma vie.
  Le duc avait dans sa ménagerie
Certain faucon, animal des plus beaux,
Le benjamin de tous ses animaux;
C'était un aigle, un démon à la chasse;
On admirait son adresse et sa grâce
A dévaster les vergers et les bois.
Solard un jour le prend en tapinois,
Sous son manteau l'enveloppe en cachette,
Et va soudain déposer sa conquête
Chez un voisin, homme sage et prudent.
« Tenez, dit-il, gardez-moi cette bête,
» Prenez-en soin quelques jours seulement;
» Certain projet me roule dans la tête. »
De là Solard va d'un autre faucon
Faire l'emplète, et rentre en sa maison.
« Voilà de quoi faire assez bonne chère,
» A sa moitié dit-il avec mystère,
» Et je t'apporte un succulent morceau;
» J'ai dérobé le merveilleux oiseau
» De notre duc. Cette bête si chère,
» Et dont il est follement entiché,
» Tu le verras comme moi, je l'espère,
» Avec plaisir tout à l'heure embroché.

» J'étais fort las de ses sottes prouesses,
» Las d'applaudir toutes ses gentillesses :
» Toujours chasser et chasser au faucon....
» La broche enfin va m'en faire raison.
» Mais sur le tout sois prudente et discrète.
» — Ah! répondit Théodore inquiète,
» Mon cher Solard, as-tu perdu le sens?
» Ne crains-tu pas la haine, la vengeance,
» Et la fureur du maître de céans?
» Pour beaucoup moins il fait pendre les gens.
» D'ailleurs, pourquoi lui faire cette offense?
» Pourquoi payer si mal sa confiance?
» — C'en est assez, ton discours est fort bon;
» Mais je ne puis maintenant m'en dédire :
» Il est trop tard, j'étrangle le faucon,
» Et veux soudain qu'on s'apprête à le cuire. »
Ainsi fut fait : l'oiseau bien retroussé
Et cuit à point, sur la table est dressé.
« Allons ma chère, accepte cette cuisse,
» Elle est fort tendre, et je lui crois bon goût.
» - Fi donc, monsieur. - De grâce. - Point du tout,
» Si j'en mangeais, je serais ta complice.
» Dans cette horreur je ne veux point tremper :
» Plutôt mourir, ou ne jamais souper. »

En vain Solard conjure, sollicite;
Nouveau refus. On se fâche, on s'irrite;
A Théodore un soufflet ajusté
Met quelque trève à sa vivacité.
Ce n'était pas le premier que la belle
Avait reçu d'après mainte querelle;
Mais son époux, prompt à s'en excuser,
Les réparait bientôt par un baiser.
Considérant la douceur de l'excuse,
Elle avait mis souvent toute sa ruse
A provoquer un traitement brutal.
Pour cette fois elle calcula mal;
Solard ne fit qu'ajouter à la dose;
Il eut deux torts, et ne répara rien.
A Théodore il restait le moyen
De se venger : c'était bien quelque chose.
Dans cet espoir elle dormit très bien.
A son réveil plus courroucée encore,
N'attendant pas le lever de l'aurore,
Elle se lève, et court au souverain
Le prévenir de la fin déplorable
De son oiseau qu'il demandait en vain.
« De ce forfait mon époux est coupable,
» Dit-elle; hélas! je ne sais quel transport,
» Quelle folie a passé dans sa tête:

» J'ai vainement supplié pour la bête;
» Mais je n'ai pu la soustraire à la mort.
» — Ah! dit le duc, vous m'obligez, madame,
» Par cet aveu qui part d'une bonne âme,
» Car vous allez sauver des innocents;
» J'avais déjà, sur la simple apparence,
» Fait mettre aux fers deux ou trois de mes gens,
» Et préparer une haute potence.
» J'avais grand tort: mais il est encor temps
» De faire ici triompher l'innocence.
» Rendre justice est un devoir bien doux!
» D'un souverain c'est le plus beau partage....
» Je vais donc faire étrangler votre époux.
» J'en suis fâché, madame, c'est dommage;
» J'aimais Solard; il a quelques talents,
» De la gaîté, de l'esprit, du courage:
» Mais que m'importe? Il m'a fait un outrage
» Qui le dévoue aux plus grands châtiments.
» Or, de ses biens je vais faire un partage
» Que l'équité semble me demander.
» Je vous en dois un bon tiers accorder
» Pour m'avoir fait connaître le coupable;
» Le second tiers à Félix est bien dû;
» L'autre au bourreau, quand il aura pendu;
» C'est ma sentence; elle est irrévocable. »

A Montferrat le code criminel
Était fort simple et libre d'écritures,
Et le coupable étranglé sans appel
N'avait jamais l'ennui des procédures.
Solard, ainsi lestement condamné,
Dans un cachot est soudain entraîné.
Bientôt Félix apprenant la sentence
Qui condamnait Solard à la potence,
Va chez le duc, et lui dit : « Monseigneur,
» Voulez-vous bien m'accorder une grâce?...
» — Quoi, pour Solard, dit le duc en fureur!
» N'espère pas que jamais je la fasse.
» — Je n'aurais pas cette témérité,
» Répond Félix; je connais l'équité
» De vos arrêts; ceux que vous faites pendre
» Assurément l'ont toujours mérité;
» Mais vous avez partagez la fortune
» De mon cher père en trois égales parts.
» A son bourreau vous en accordez une:
» Je sais qu'il faut bien payer les beaux-arts;
» Daignez souffrir, si c'est votre justice,
» Que du bourreau je fasse ici l'office,
» Pour que l'argent, plus simple à partager,
» Ne passe pas aux mains d'un étranger....
» — Rien n'est plus juste; et si ton père t'aime

» Comme il te l'a témoigné constamment,
» Il trouvera dans sa douleur extrême
» Quelque douceur à cet arrangement.
» Qui n'aime pas à son heure dernière,
» Avoir un fils pour fermer sa paupière! »
Félix content rend grâce à monseigneur,
Et se rendant au cachot de son père,
Lui proféra ces mots pleins de candeur :
« Mon père, ainsi souffrez que je vous nomme
» Jusqu'à la fin de votre dernier jour ;
» Je suis du moins l'enfant de votre amour,
» De vos bontés qui m'ont fait gentilhomme.
» Je vous dois tout ; vos généreuses mains
» M'ont retiré du nombre des vilains,
» Et m'ont placé dans la plus haute classe.
» Or, vous jugez si tout ce qui se passe
» Doit m'affliger ; si je serai touché
» De voir mon père au gibet attaché.
» Vous connaissez cependant la sentence
» Qui de vos biens dispose par avance ;
» Votre bourreau, votre compagne et moi
» Devons bientôt partager en bons frères ;
» Mais sans vouloir qu'on déroge à la loi,
» Pour ne pas voir des dépouilles si chères
» Entre des mains viles et mercénaires,

» J'ai demandé le douloureux emploi
» De remplacer les bourreaux ordinaires....
» On l'a permis, et, s'il vous est égal,
» Je vais vous pendre, hélas! tant bien que mal....
» — O le scélérat des plus grands de ce monde!
» Double fripon que la foudre confonde,
» Quoi! je t'aurais comme mon propre enfant
» Comblé de soins dès l'âge le plus tendre,
» Pour que tu vinsses un jour obligeamment
» Me proposer sans façon de me pendre!
» Tu n'auras pas ce barbare plaisir,
» Je saurai bien te dérober ma vie.... »
En ce moment on les vint avertir
Qu'on attendait pour la cérémonie;
Que monseigneur, avec sa compagnie,
De son balcon y devait assister,
Et que la cour s'en faisait une fête.
Alors Félix d'une manière honnête
Dit à son père : « Il faut s'exécuter.
» Pardon, je vais un peu vous garotter
» Et vous passer cette corde légère
» Autour du cou; c'est un préliminaire
» Indispensable et qu'il faut supporter....
» Je m'attendais à votre répugnance,
» Suivez-moi donc sans faire résistance... »

Solard le suit. Il avait cependant
Pris les moyens qu'indiquait la prudence
Pour amener un meilleur dénoûment.
A monseigneur il demande audience,
Ayant à faire un rapport important.
Il lui dévoile aussitôt le mystère,
Et du faucon la mort imaginaire.
Il fait venir le précieux oiseau,
Qui, reconnu, caressé par son maître,
A tous les yeux n'en parut que plus beau.
On se hâta de faire disparaître
Et la potence et l'infâme bourreau.
Dans un couvent Théodore enfermée,
Mourut bientôt de rage consumée.
A sa bassesse, à sa honte rendu,
Félix lui-même un beau jour fut pendu.
Solard songeant à revoir sa patrie,
De Montferrat déserta la cité.
Heureux, dit-il, qui n'a pas fréquenté
Messieurs les ducs, et qui passe sa vie
Loin des duchés où la fauconerie
Est en honneur plus que l'humanité,
Et malheureux qui n'a pas confiance
Dans la vieillesse et son expérience!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ient d
abon
otre

